Star Wax n°80, offert par Compos-it

Spécial Paris

star wax

DJ lifestyle magazine





STAR WAX #80

SPÉCIAL PARIS

« Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage ». Après moultes pérégrinations toutes plus exotiques les unes que les autres, de Manille à La Réunion, en passant par Lisbonne, Mexico, Bali ou Bangkok, pour notre édition des vingt ans, nous avons décidé de revenir à la maison : Paris ! Là où tout a commencé, là où « on fluctue mais ne sombre pas », en quelque sorte le playground de Star wax. Une lourde et délicate tâche puisque les cultures urbaines résonnent dans la capitale française depuis les années 70. Révéler un panorama exhaustif serait une mission complexe tant les collectifs y naissent et se défont régulièrement. Les contre-cultures fleurissent et aussi bien le mouvement hip-hop français que celui des musiques électroniques y ont leurs racines. Ici, c'est Paris ! Grand centre intellectuel européen grâce à la création de son université et au développement de l'art gothique dès le Moyen Âge (XIIème siècle). Foyer artistique bouillonnant, attirant des créatifs du monde entier. Nommée la ville lumière, la capitale mondiale de la liberté de pensée et de l'universalisme. Baudelaire, Apollinaire, Prévert et Verlaine en ont été les poètes attitrés. Ses innombrables musées et bibliothèques révèlent sa richesse culturelle. Suite aux années folles, en 1930, l'Américain Henry Miller y pose ses valises, un premier pas vers la réalisation de son rêve, vivre à Paris, de rien, et surtout, écrire. C'est aussi à Paris que s'écrit l'histoire des music-halls, héritière des cafés-chantant et des cafés-concerts, puis celles des discothèques. Pendant l'Occupation, les Allemands interdisent le jazz et le swing, considérés comme de la "musique dégénérée" d'origine afro-américaine. Alors, en 1941, rue de la Huchette ouvre un bar caché du nom de Discothèque, le repaire des nonchalants et anticonformistes Zazous. Les forains y enchaînaient déjà les 78 tours à l'aide d'un mélangeur et deux tourne-disques, même si les vinyles ne sont commercialisés qu'à partir de la fin des années 40.

Dans les 60, le rock transforme le célèbre salon de thé du Golf-Drouot. Y succèdent le disco, la culture clubbing et le Djing. Le film "Trocadéro Bleu Citron", en 1978, reflète le phénomène skate. En 1984, le Palais Omnisports de Bercy accueille un événement de BMX retransmis en direct sur TF1. "Paname City Rappin' " est dans les bacs, le mouvement hip-hop est à son balbutiement et les premiers vinyles de techno ou de house composés par des français n'existent pas encore. Gérard Zlotykamien puis notamment Bando sont les pionniers du graffiti. En 1986, La Locomotive renaît en un immense complexe de 2500m² ; trois salles pour trois ambiances. Substitut aux clubs, l'iconique terrain vague de La Chapelle est porté par Dj Jo et Dee Nasty. Entre 85 et 90, l'est de Paris regorge de friches vierges et les prix doublent excluant les classes moyennes au profit de promoteurs immobiliers. En 1991, c'est l'apogée des raves parties en France, celles des Heretik, intra-muros, sont sauvages et massives. Les quinze lignes de métro sont le terrain de jeu des graffitis writers et La Mano Negra chante : "Paris la nuit c'est fini".

Depuis, il est coutume d'entendre que Paris est un musée ringard, même si les anarchistes ont encore quelques cartouches en réserve. N'oublions pas que la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, en couverture de cette édition, symbolise la répression sanglante, par le pouvoir de Versailles, du soulèvement populaire révolutionnaire de 1871, visant à instaurer un gouvernement populaire et républicain à Paris. Une exécution sommaire de 7400 communards selon les chiffres officiels de l'Etat et de 20 000 morts selon l'historienne Michèle Audin, ainsi que l'envoi au bagne en Nouvelle Calédonie des leaders communards, dont l'éternelle Louise Michel.

Intra-muros, Paris est petit et ressemble à un grand village de deux millions d'habitants pour une surface d'environ 84,45 kilomètres carrés. Saluons ses transports publics qui n'ont de cesse de s'étendre dans le cadre de la Métropole du Grand Paris. Si vous avez une bourse modeste, sachez qu'en arrivant aux aéroports, un ticket de bus pour le centre de Paris coûte seulement 2,50 euros contre 40 euros minimum en taxi. Lorsque les stations de métro ferment après minuit, prenez le Noctambus, le réseau de bus de nuit. Bolt et Heetch sont des applications alternatives aux taxis. Pour se loger, des suites aux volumes spectaculaires à la chambre sans âme, il y en a pour tous les prix. Pareil pour se nourrir ou siroter un kir, un Picon bière ou une mominette, le prix peut passer du simple au triple.

Face à l'Ouest parisien bourgeois, les habitants de l'Est sont très progressistes. Quoiqu'il en soit, son offre culturelle est costaude. Rendez-vous gratuits, à prix libre ou scandaleux billets VIP à 1000 euros, il y en a pour toutes les bourses. Paris qui n'existe pas sans sa banlieue ni sa province, ni les étrangers puisque seul un tiers des Parisiens sont nés à Paris. Nous aurions pu interviewer Sidney qui animait le premier programme télévisé hip-hop au monde et a donc mis Paris sur la carte du hip-hop dès 1984. Quid du label Celluloïd Record, incontournable entre 1983 et 1986 ? Du clip "Au DD" où le duo rap PNL est assis au sommet de la mythique Tour Eiffel. Ou encore de la performance de Dj Snake sur l'Arc de Triomphe afin de booster la candidature de la ville de Paris aux J.O. ... Plutôt que des célébrités, nous avons décidé de laisser parler la nouvelle génération en invitant le collectif Bavardages. Nous mettons aussi à l'honneur le XVIIIe et XIXe, où la culture populaire résiste, via les tauliers de Soul Ableta, les One Niners ou C.Sen. D'Julz évoque ses trente ans de résidence au Rex. Et Pierre, le boss de Patate Records nous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Acid Arab raconte l'influence des musiques arabes et Arthur Chaps celle de l'hybridation entre musiques électroniques et afro descendantes. Bienvenu à Paname.

03 - Édito
04 - Sommaire & ours
06 - Sneaker || 08 - Lifestyle : OneNiners
10 - Regards croisés || 12 - Paris, la nuit ?
22 - C.Sen || 38 - Bavardages
46 - Strawdogz || 50 - Arthur Chaps
56 - D'Julz || 62 - Acid Arab
68 - Patate Records || 74 - Diggin in Paris
78 - Rare Wax par Soul Ableta
82 - Matsando || 88 - Menu Best Of.

- Rédacteur en chef & fondateur : Juan Marcos Aubert
- Direction artistique & graphiste : Julien Douek & snic
- Rédaction : Sabrina Bouzidi, Mafaldista, Rémi Foutel, Invisibl journalist, Supa cosh...
- Photographes : Ben PI, Théo Thuillie, coshmar...
- Ont participé : Colette Aubert, Vincent Caffiaux, Dj Semsy, Nicolas Ossywa, Charlotte Lafon, Marc Dioni, Ekyoz...
- Couverture : C.Sen
- N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 5000 exemplaires
- Edition : Asso Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil - France (2000 - 2026)

www.starwaxmag.com





LE STREETWEAR S'EST IMPOSÉ COMME UN PHÉNOMÈNE CULTUREL ET ÉCONOMIQUE MAJEUR EN FRANCE. ACTUELLEMENT IL A PARTICULIEREMENT LA COTE, AU POINT QUE NOS DESIGNERS FRANCAIS INFLUENCENT LES TENDANCES OUTRE ATLANTIQUE. LE MARCHÉ DES SNEAKERS EN EST LE PARFAIT REFLET, AFFICHANT PLUS DE 260 RÉFÉRENCES NÉES DE COLLABORATION AVEC DES CRÉATEURS HEXAGONAUX. VOICI MON TOP 8 DES PAIRES IMAGINÉES PAR DES ENSEIGNES PARISIENNES.



Saucony x Starcow Progrid Omni 9



Colette x MJC x Asics Gel Lyte III



Bernard Buffet x Nike



Air Jordan 1 High OG Dior



Salomon ACS Pro x Jah Jah



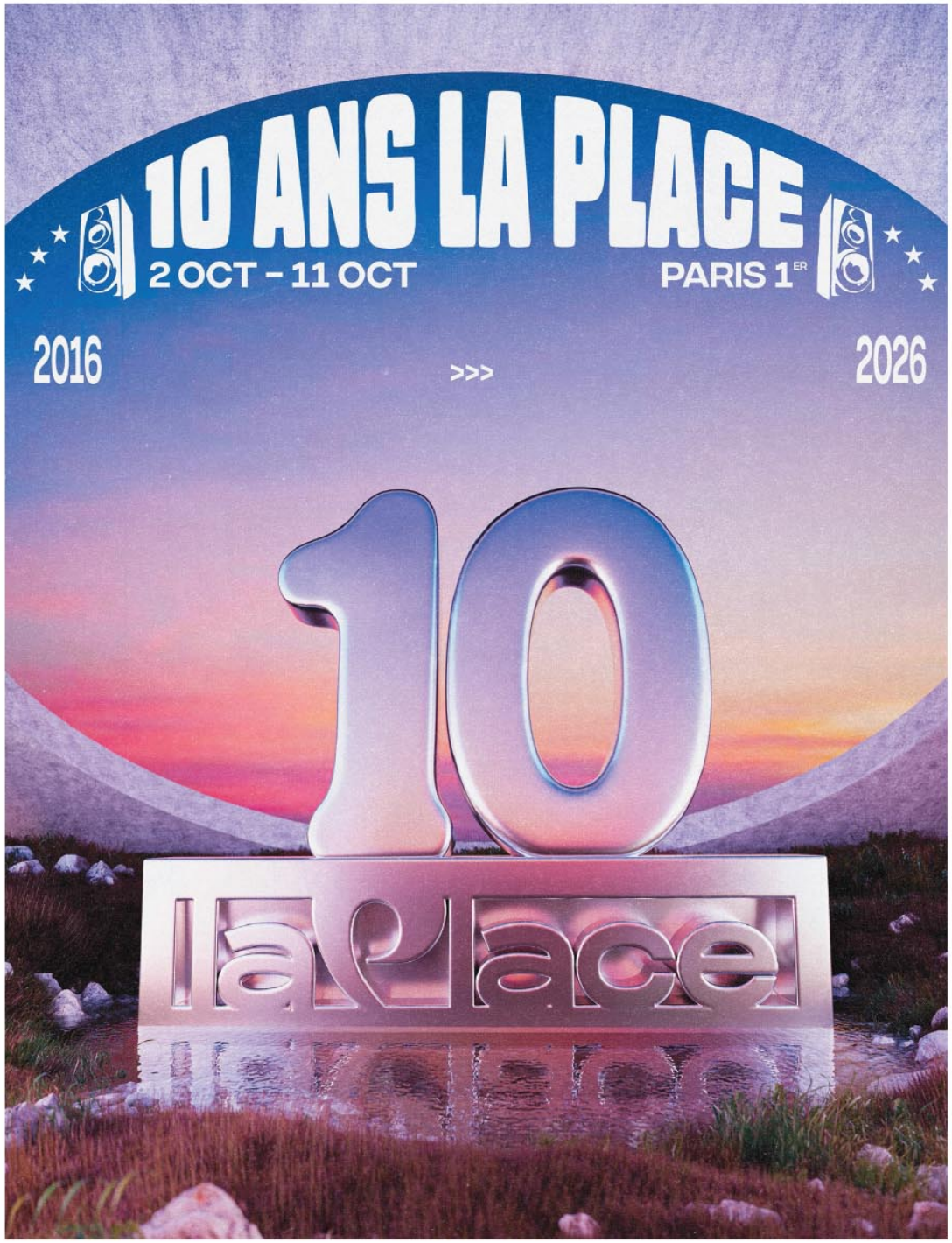
Opium x Nike Air 180



Air Jordan II Retro Sp
x Maison Chateau Rouge



Nike Air Max 1 'Centre Pompidou'



ONE NINERS : QUATRE AMIS D'ENFANCE ORIGINAIRES DU XIXème QUI, DEPUIS LA PRIMAIRE, NE SE SONT JAMAIS QUITTÉS. FANS DE MODE, DU MOUVEMENT HIP-HOP DEPUIS LES ANNÉES 90, ET AUSSI GAMERS ACCROS À TEKKEN, ILS ONT DÉCIDÉ DE TOUT REGROUPER DANS UNE MARQUE DESTINÉE À VÉHICULER LES CODES ET LES VALEURS DE CET ÉTAT D'ESPRIT : LA FIDÉLITÉ, L'AMITIÉ, LA LOYAUTÉ. ONE NINERS CE NE SONT PAS QUE DES VÊTEMENTS, C'EST UNE ATTITUDE, UN STYLE DE VIE À DECOUVRIR LORS D'ÉVÉNEMENTS HYBRIDES ET DE POP-UP STORES DÉCALÉS. ECHANGES ET PARTAGE MULTIGÉNÉRATIONNELS, TRANSMISSION DE FLAMBEAUX, MIXITÉ ET COHÉSION NOURRISSENT LEUR LABEL ÉPONYME ET LEURS TROIS ALGORITHMES : LA MODE, LA NUIT ET LA MUSIQUE.







oneniners.com



SPÉCIAL PARIS

« Un Parisien, c'est quelqu'un qui a baigné dans des cultures diverses. Une personne qui a pu traîner autant à Belleville qu'à Jaurès, qu'à Montmartre. Autour de cultures noires, maghrébines, asiatiques, françaises... »
Sarah de Bavardages

« Souvent, on dit que les Parisiens sont un peu prétentieux. Je trouve qu'il y a un côté détendu, curieux, et en même temps un peu j'en ai rien à foutre. Un Parisien ou une Parisienne a une sensualité élégante... »
Gilb'r

« Il n'y en a pas un type de parisien, il y en a plein... Il y a plein de gens qui m'ont dit : « Tu n'es pas Parisien, tu ne prends pas les gens de haut ». »
Pierre de Patate Records

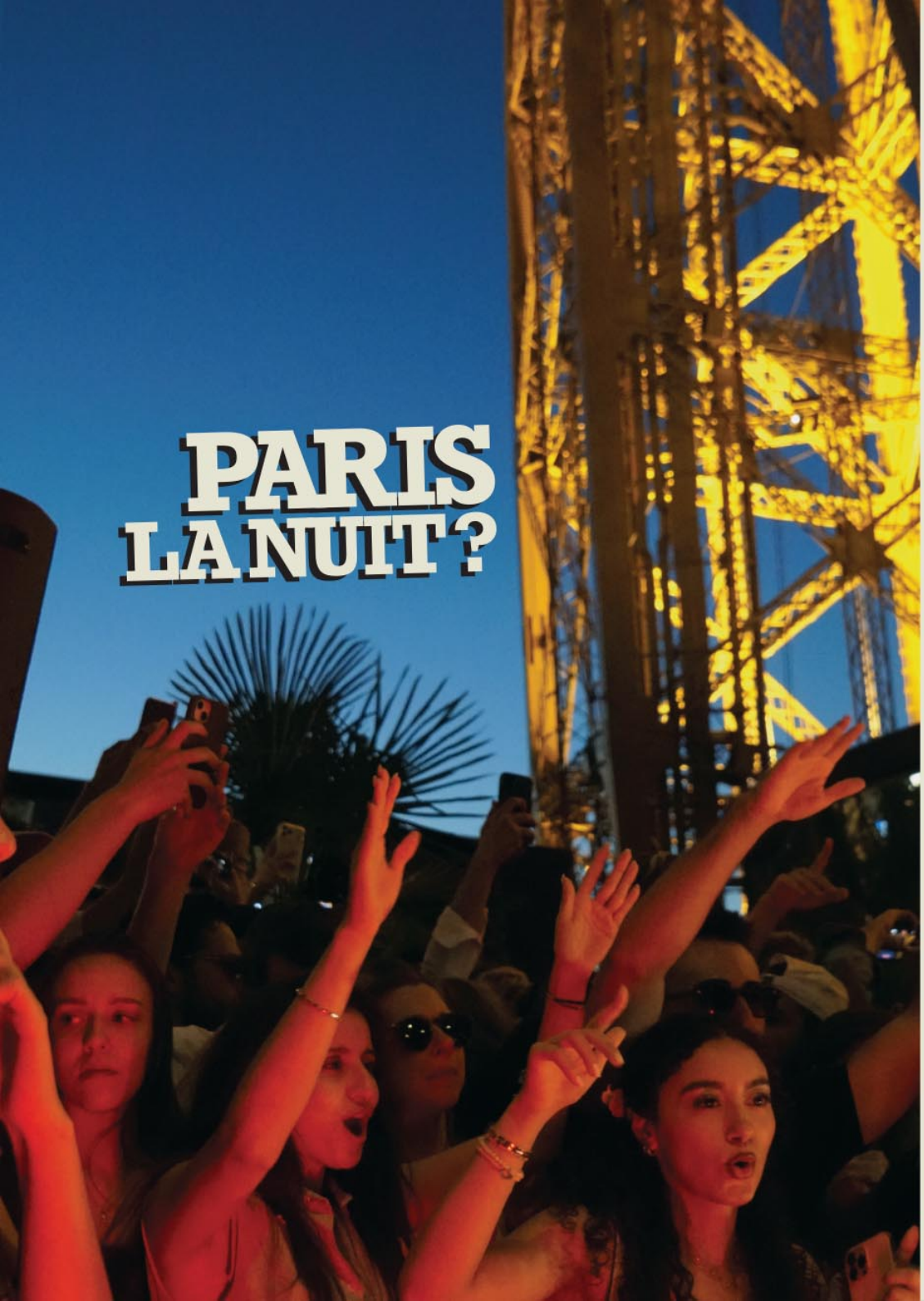
« Paris a toujours été dans la course, du Rex, au Djoon en passant par La Mona — avec mon pote Dj Deep ! Une vraie star ! »
Kai Alce

« Un Parisien c'est une Fleur de Bitume. »
Mafaldista

« Paris représente l'amour, la musique, la mode, la culture, l'art et cette odeur incroyable quand on se rend à la boulangerie le matin... »
EVM128

« J'adore Paris, ça représente à la fois l'histoire et l'avenir. »
LudoWic





PARIS LA NUIT ?

PARIS LA NUIT C'EST FINI ? S'EST-ELLE DONNÉE À UN BANDIT ? NON, ELLE A VIRÉ LES TIBERI ET A ÉVITÉ DATI ! UN SALAUD LUI A-T-IL VOLÉ SES NUITS BLANCHES ? NON, IL LES A INSTITUTIONNALISÉES ! RECONNAISSANCE OU RÉCUPERATION ? C'EST L'ÉTERNEL DÉBAT, DIGNE D'UNE NUIT DEBOUT ASSISE SUR LA PLACE DE LA REPUBLIQUE. CAR LA NUIT À PARIS COMMENCE LA JOURNÉE. NON-STOP, LE PARISIEN, CRITIQUE MAIS DÉCONTRACTÉ, PEUT CHANTER, DANSER ET JUGER. PARIS TRUCULE DANS DES SOIRÉES EUPHORIQUES À LA DANSE COMMUNICATIVE ET FRÉNÉTIQUE. LES PROMOTEURS RIVALISENT D'INGÉNIOSITÉ POUR CHINER DES SITES ET DES COLLECTIFS. ET QUOI QU'EN DISENT LES NOSTALGIQUES, PARIS EST UNE ÉTERNELLE DEMOISELLE QUI NE CESSE DE SE RÉINVENTER. VOICI DONC QUELQUES CLÉS POUR Y NAVIGUER, EN FLUCUTANT MAIS SANS COULER !

Préambule

On ne saurait comprendre Paris si l'on ne s'intéresse pas à sa sociologie. Contrairement à l'idée reçue d'une démarcation Rive Droite/ Rive Gauche, la ligne Maginot parisienne se situe sur un axe Nord/ Sud et coupe Paris en deux zones : l'Est et l'Ouest. Politiquement, cette frontière semble même quasi immuable et ce, malgré le phénomène de gentrification rampante. Il en va de même pour la Nuit. A l'Ouest, le star system. A l'Est, l'underground et la culture populaire. Au Centre, l'entre-deux ! Souvent perçue dans une opposition mainstream versus marginalité, élitisme versus undergound, la nuit parisienne est mutable, bien plus chafouine et en perpétuelle hybridation. Si l'on remonte au début des années 80, à l'émergence du clubbing à Paris et dans le monde, la frontière entre squats et clubs était très poreuse, à l'Ouest comme à l'Est. Le monde de la nuit dans son intégralité représentait une forme de marginalité, prenant notamment sa vitalité et son essor grâce à la communauté LGBT, la plus créative, la plus extravagante et la plus mise au ban de la bonne société. Ce qui explique pourquoi, de l'avis de tout.e Parisien.ne qui se respecte, Paris c'est d'abord et avant tout un creuset de mixité ! Culturelle, sociale, ethnique, artistique, philosophique même ! Paris regroupe plus de 110 nationalités différentes, reflétant tant l'histoire que le rayonnement de la France. Si l'histoire coloniale explique l'importance de l'immigration en provenance d'Afrique subsaharienne, du Maghreb, des Caraïbes ou d'Asie, son rayonnement philosophique, politique et culturel a très largement contribué à en faire la principale ville d'accueil d'une immigration internationale très diversifiée. Paris constitue une sorte d'idéal dans l'imaginaire du monde entier.

Si vous venez à Paris pour un week-end, rien ne garantit que vous ayez accès aux pépites de soirées, riches en bonnes vibrations, dans votre registre musical, sauf si vous êtes très connectés à l'underground parisien.

Si vous ne faites pas trop la fine bouche, vous trouverez nécessairement un événement à votre goût chaque jour de la semaine : vernissage, happening, afterwork, concert, fête privée, soirée Fashion Week... Et les plans les plus alternatifs ou underground ont souvent lieu en semaine. Les Parisiens, puristes, exigeants, trendsetters et autres autistes qui se respectent préfèrent aller quand et où la masse n'est pas là ! Donc si vous êtes neurodivergent ou que vous vous sentez l'âme d'un dénicheur de tendance, évitez les weekends ou allez en banlieue vous vous y sentirez bien mieux.

Le dimanche est aussi un jour très prisé des oiseaux de nuit. Vers 6h, tous les chats hauts en couleurs se demanderont : « Elle est où l'after ? ». Dès midi, ils pourront croiser les flemmards qui privilégient le brunch dansant. Vers 19h, les afficionados de jam se dirigeront vers l'emblématique quartier Belleville avec l'éternelle jam du Zorba ou la plus récente jam de Belleville au Vieux Saumur, parfaites après un resto asiatique ou maghrébin. Les anciens se rappelleront des mythiques soirées Disco Inferno du Queen retransmises en direct sur Radio FG le lundi soir. D'autres, les soirées hip-hop le dimanche après-midi puis au Globo le jeudi soir. Mais ces dernières années, le paysage a une autre allure. Des jazz kissa naissent ici et là, les plus anciens sont Fréquence dans le XIème et le Bambino face au disquaire Betinos. Pour les bars ouverts jusqu'à 2h du matin, lylo.fr propose concerts et Dj sets dans presque 6000 lieux en Île-de-France chaque mois. Sauf exceptions comme le Yoyo, club situé en plein cœur du Palais de Tokyo, ou le Bridge avec ses voûtes en pierre sous le Pont Alexandre III, le cœur et l'esprit de la rédaction penchent clairement vers l'Est, vous l'aurez compris ! Il vous suffit donc de vadrouiller des Halles, où le mythique Bains Douches sévit encore, vers Ivry, Aubervilliers, Pantin ou Montreuil où le Bal Chavaux s'inaugure en cette rentrée 2026.

Paris Centre II, III, IV

Le livre 'Rex Club 1988– 2023' retrace une vie fantomatique qui s'ébat dans la pénombre des sous-sols de Paris de cette maison fondée en 1967, un temple du clubbing. Le Tryptique rebaptisé le Social Club et aujourd'hui le Sacré arrive à maintenir une programmation attirante où se côtoient surtout disco et house pointues. Le Silencio, juste à côté est autant sélect à l'entrée qu'atypique par sa config et son design. Le ParisParis rebaptisé le Jangal, club où nous avions réalisé la photo de la couverture du Star wax 02 en 2006 et où la French Touchs'encanaillait, comme beaucoup de maisons, a changé d'identité en un endroit spécialisé en musique afro. Dans le IIIème, le Tango, cabaret fondé en 1725, à l'enseigne du Roi de Sardaigne, s'est transformé en 1997 en lieu mythique des nuits queer parisiennes : La Boîte à Frissons. Et pour les plus chauds, le Raidd offre « des shows coquinous dans des cabines de douche faisant face au Dj, qui feront hurler de plaisir les placardisés les plus coincés » (Mafaldista). Le Marais est un haut-lieu de la vie LGBT, les bars et clubs sont principalement concentrés dans les petites rues du IVème arrondissement, rue des Archives... Le Quetzal et le Cox sont deux bars historiques et emblématiques, où vous pourrez croiser Dj André. Sinon Le Palace, inauguré en 1912 sous forme de salle de cinéma, prend ensuite le nom de Palace Music-Hall. A partir de 1978, il devient un club de référence (lire l'interview de Guy Cuevas dans le Star wax numéro 69). Après avoir longtemps fermé, la rumeur court qu'une réouverture est attendue pour 2027.

Paris VI, VII & VIII

Le Whisky à Gogo ouvre en 1947, rue de Beaujolais, ensuite l'établissement change d'adresse et Régine prend la gestion. Des platines vinyles remplacent l'orchestre... Rebaptisée, la maison change de rive et devient la référence de la nuit à Saint-Germain. Après des tumultes, elle rouvre en 2001 sous les initiales WAGG avec notamment les résidents de la Fabric (Londres) et des soirées deep house. Aujourd'hui appelée Pamela, avec les soirées Cancan ou la Love Night, elle continue à marquer l'inconscient collectif parisien.
Aux alentours de l'Arc de Triomphe et des Champs Elysées, il y a encore des clubs mais les quais de Seine et ses péniches à côté du Pont Alexandre III sont plus tendance.

Paris IX & X

Parmi les clubs rétro, Chez Moune, un autre club feutré intimiste proche du XVIIIème, est ouvert de minuit à l'aube les weekends. Fondé en 1936, dans le quartier chaud des maisons closes, il s'agit du premier cabaret réservé aux femmes en Europe, un sujet tabou à l'époque...

Outre le flamboyant Club Haussmann et ses 900m2 il y a des clubs plus populaires comme La Java, lieu d'anthologie qui marine dans son jus des années 30 ou presque, a notamment vu performer Edith Piaf. Aujourd'hui ce site classé monument historique reçoit de nombreuses soirées électro underground. C'est dans cet endroit qu'a débuté en 2008 La Mona, une soirée légendaire, portée par Nick V, qui n'a de cesse de mettre à l'honneur le voguing et le waacking. Le Point Ephémère, le long de canal Saint-Martin, est créatif et chaudement conseillé. A quelques mètres, checkez La Rotonde. Pour les fans de soul et funk, allez sans hésiter au Bizz'art.

Paris XI

La rue de Lappe regorge de bars et restaurants. Le Balajo, ouvert en 1930, tient toujours le haut du pavé. Au style généraliste, réputé pour ses soirées salsa caliente, c'est un club qui appartient à la même famille depuis toujours. Et il est l'un des premiers clubs de la capitale encore actif, le doyen en somme. Egalement dans le quartier de Bastille, le Badaboum avec sa jauge de 400 personnes est une des valeurs sûres en musique électronique en 2026.
Le quartier d'Oberkampf compte d'innombrables bars. Le club Nouveau Casino, avec une jauge à 400 personnes et un bon système son, fait office de mastodonte. Il propose aussi bien des lives que des soirées toute la nuit. Chaudement conseillé par Star wax. Un peu étriqué et plus modeste, le Punk Paradise, anciennement le mythique Satellite où « après un concert de début de soirée, un Dj aux longs cheveux blancs façon chef Indien, te faisait faire le tour du monde en 80 vinyles » (Mafaldista). Egalement dans un écrin plus roots, l'ALG (Alimentation Générale) propose une programmation variée et débridée.
A deux pas de la Place de République, Le Gibus vient une nouvelle fois d'annoncer sa fermeture définitive. Ce fut le repaire de la scène punk et rock des années 70, puis des soirées hip-hop et de musique électronique ou encore LGBTQIA+. Juste au-dessus, au rez-de chaussée, trône depuis 2000, la Favela Chic, « un restaurant / bar de haut vol, un des lieux les plus hype de Paris à son arrivée, qui a réinventé la soirée généraliste à la sauce baile funk. Le lieu s'est petit à petit désincarné à partir du moment où les fondateurs ont monté la Favela à Londres. » (Arthur C.).
Sinon la rue Amelot héberge deux mini clubs orientés musique électronique. Mini mais costaud, il s'agit du Panic Room et du 4 Éléments rebaptisé Bazar Paris...

Paris XII

Le Mazette, face à une terrasse sur quai de Seine, est la péniche où a longtemps sévi la Concrete...



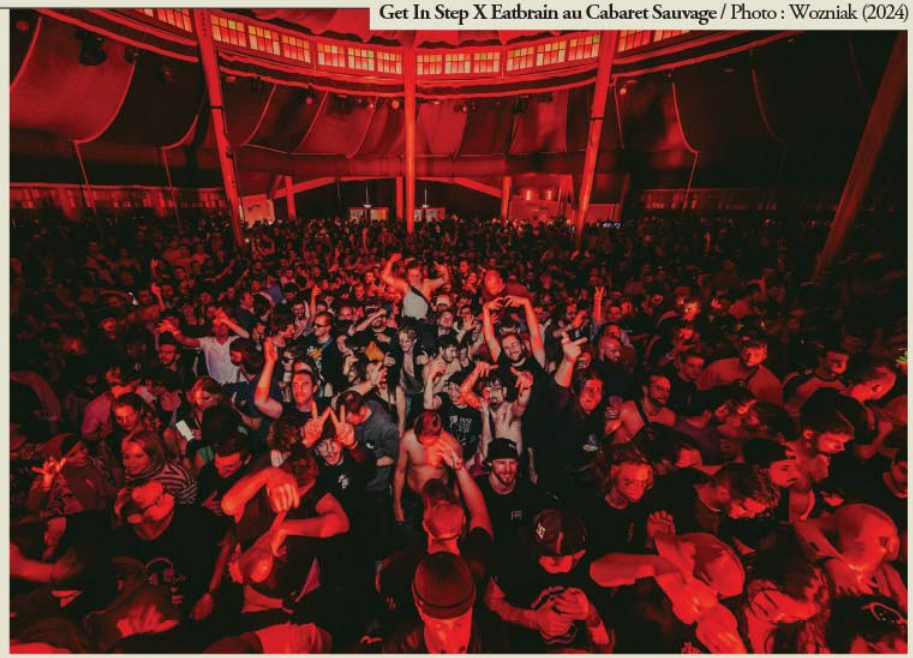
Lady Alma au Djoon Weekender / Photo : Leviet

La programmation est orientée funk et musiques électroniques, avec ses quatre espaces, « une des meilleures structures pour faire la fête à Paris », selon Arthur Chaps. De l'autre côté de la Gare de Lyon, Ground Control est un tiers lieu hybride et dynamique avec, au centre Major Tom, un disquaire à la sélection éclectique bien sentie. Mais ça ferme à minuit. Alors ensuite, Cartilage à Nation, est l'endroit où la fête cogne ! Et vers Bercy, on trouvera Le Phantom, le nouveau mastodonte du coin.

Paris XIII

Cet arrondissement populaire injustement méconnu a notamment connu des rendez-vous historiques dédiés au reggae ou au hip-hop pendant les 80. Mais sa restructuration l'aide à lui donner un nouveau souffle. L'exception, depuis 23 ans, est Le Djoon (photo ci-dessus).

Avec un sound system puissant, ce club intimiste dirigé par un Dj, diffuse une musique soulful house, disco et afro. Arthur ajoute : « Beaucoup de légendes y sont passées, de Louie Vega à Terrence Parker... La programmation y reste pointue ». 300 mètres plus bas, ne manquez pas de visiter les quais de Seine entre le Pont de Tolbiac et le Pont d'Austerlitz. Outre le Petit Bain et le rouge pétant Bateau Phare aux soirées historiques et endiablées, de nombreuses terrasses festives éclosent sur les deux rives en période estivale tout comme le Laho rooftop où réside Babaflex. Accolés à la Cité de la Mode et du Design, on compte trois clubs dont le Wanderlust avec ses soirées Bum Bum Tam Tam, la Yard, Dancehall Queen, ou SSSound qui a reçu Burna Boy... Puis le Fvtvr très prisé par les amateurs de techno froide et d'ambiance bétonnée, où réside François X...



Get In Step X Eatbrain au Cabaret Sauvage / Photo : Wozniak (2024)





Nick V à La MONA / Photo : David Volants

Paris XVIII

Le Rouge Pigalle, ex Pigall's, continue à être un haut lieu des nuits parisiennes où se succèdent des Dj sets orientés électro, deep house ou techno minimale. Peu loin, La Loco, célèbre discothèque et salle de concert parisienne fondée au début des années 60 au pied de Montmartre a été rebaptisée La Machine du Moulin Rouge. A partir des années 1990, elle s'ouvre aussi aux musiques électroniques et techno. « Je me souviens d'un très bon light jockey. C'était très grand, sans doute l'un des plus grands clubs à son époque. Laurent Garnier y a beaucoup joué... Il y avait une vibe rock dans le lieu, qui s'est petit à petit transformé en électro version allemande du terme » (Arthur Chaps). Dèsormais sa programmation allant de La CREOLE à l'amapiano garde une vibe électronique... Côté de Porte de Saint-Ouen, le Hasard Ludique, qui ferme à 1 heure du matin le week-end, invite souvent des Djs et une partie de son site est sur la Petite Ceinture, un bout de voie ferrée réhabilité en bar festif diurne... Encore confidentiel, le Central Chapelle, qui a ouvert ses portes en juin 2026, est une sorte d'annexe de l'Arena Adidas avec un club de 700 personnes à peine défloré. Une nouvelle histoire commence.

Paris XIX

Le plus intéressant culturellement se passe proche de Porte de la Villette, à deux pas de l'historique Glazart créé en 1992, considéré par certains comme l'un des derniers espaces de liberté, rescapés intra-muros. Peu loin, La Gare – Le Gore, dans une ancienne gare de train, est une expérience à vivre qui fait penser à une fête chez l'habitant...

Outre les deux, trois péniches et bars festifs sur le Quai de l'Oise il y a une bonne dynamique culturelle dans le grand parc de la Villette. Guettez la prog de la Folie - Kermes et surtout du Trabendo puis du Cabaret Sauvage dans un chapiteau magnifique avec un espace plein air. Sous le périphérique, 300 mètres plus loin, à la limite de Paris et de la ville de Pantin, depuis 2021, il y a le Kilomètre25 - photo ci-jointe. Juxtaposé, le Mia Mao est aussi dans un domaine public, avec sa jauge de 2000 personnes, et a pour ambition de devenir le plus grand club parisien orienté musique électronique avec une jolie "no pic policy"... La Philharmonie de Paris expérimente des événements avec des Djs. Cet immense complexe culturel de 42.000m², construit sur mesure en 2015 et financé totalement par le contribuable à hauteur de 395 millions d'euros, tente d'élargir sa prog. Finalement le seul établissement totalement privé à la Villette est le Movida. Il n'est pas réputé par sa programmation mais Beat4Batlle y a organisé et filmé le record du Monde de plus long freestyle scratch avec une cinquantaine de tablists... Les Buttes-Chaumont sont un autre parc avec deux anciennes bâtisses. Le Rosa Bonheur et sa grande terrasse ont des airs champêtres et le Pavillon Puebla, tout autant charmant, ferme aussi à minuit.

Paris XX

Le restaurant du Mama Shelter qui invite des live bands et des Djs a maintenant aussi un rooftop mais pas de club. En face, Le Gambetta au style plus prolo à toujours des soirées avec Dj toute la nuit ! Juxtaposée, beaucoup attendent que La Flèche d'Or redémarre de nouveau...

Paris festive l'été

L'été, de mi-juin à mi-septembre, a la particularité d'offrir des jours deux fois plus longs en lumière directe naturelle. Fin juin, il fait encore jour à 23h, ce qui est propice à l'éclosion de nombreux sites éphémères estivaux. Il y a encore dix ans, Paris comptait assez peu de rooftops festifs mais le phénomène de mode a fait évoluer cela dans le bon sens, même si peu résistent à la pression du voisinage qui déplore les nuisances sonores.

Il y a aussi deux évènements diurnes d'exception : en juin, la désormais légendaire Fête de la Musique est l'événement fédérant les musicophiles de toutes générations, sans étiquette de genre. Depuis trois-quatre ans, c'est devenu le rendez-vous hype des anglais et ça attire de plus en plus d'activistes et de public étranger. Notre aftermovie : 'Hiphop Block Party 2023 Fête De La Musique_ Paris' documente la plus ancienne block party du genre. En septembre, la Techno Parade. En vitrine il s'agit d'une déambulation. Et en coulisse, c'est un collectif actif qui lutte depuis les années 90 contre la censure culturelle et économique d'hier et d'aujourd'hui. Cette équipe est aussi responsable de la Paris Electronic Week.

Intra-muros, il n'y presque pas de sites en plein air pour accueillir un festival, alors Le Pitchfork festival se produit dans plusieurs lieux. Et Jazz à la Villette, en fin d'été, propose un réjouissant programme... Mais en première couronne pullulent des festivals, notamment dans le Bois de Vincennes ou encore le Lollapalooza à l'Ouest de Paris, dans le Bois de Boulogne, et Rock en Seine dans le parc de Saint-Cloud. D'autres évènements comme le festival Banlieues Bleues, courant mars, enrichissent l'offre. Des mini festivals portés par les villes offrent des sorties gratuites tous l'été, et ainsi parcs ou châteaux deviennent le temps d'un soir ou d'un week-end des espaces de fête !



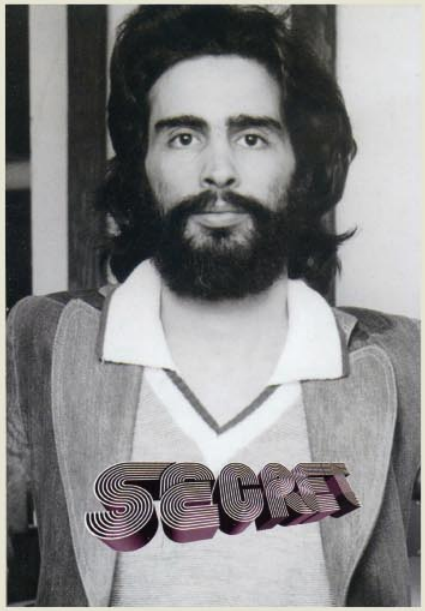
Club Nowadays au Kilomètre25 / Photo : Théo Thuillier (2025)

Derniers plans

Si vous n'avez pas encore trouvé la soirée qui vous séduit, essayez une recherche parmi les collectifs les plus actifs et emblématiques. On peut citer Katapult, La Mamie's, Cracki, Technorama ou Tropical Discoteq. Brice Coudert l'ancien directeur artistique du Weather festival et de Concrete (la politique était : no photo...) propose l'Essaim qu'il nomme « une réunion de puristes orientée mental, groove, tribal, techno, psy, trance ». Sinon, disons que le seul sound system dub-reggae intra-muros est Soul Stereo Sound System. Et la soirée Dub Station au Trabendo est parfaite pour faire saigner tes oreilles. Le prolifique Néboty Roots Sound System fait aussi régulièrement résonner sa good vibe à la Péniche Cinéma... Plus ou moins récurrentes, les soirées funk parisiennes sont une religion depuis longtemps. Actuellement, vous trouverez la crème de la crème du modern funk aux événements d'Amadeo85, co-owner du disquaire Blazing Music. Enfin, le collectf Funky French League organise des soirées funk certifiées fat par Star wax...

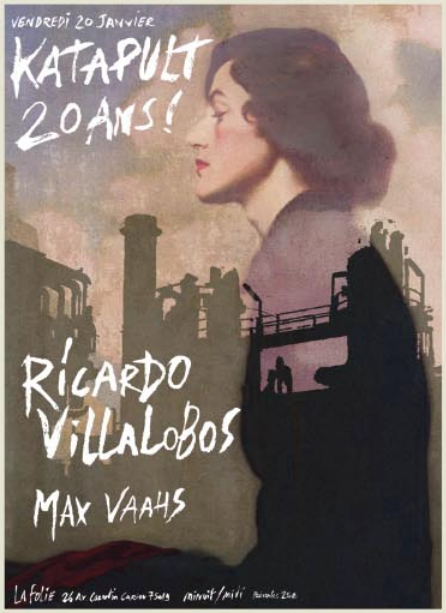
Il n'y a pas véritablement de festival hip-hop qui résiste dans le temps mais le Scred festival, créé par le collectif du XVIIIème Scred Connexion, perdure en mode 100% indé, bravo ! Sinon les battles de danses et de rap sont récurrentes. Battle Pro au Théâtre du Châtelet est une expérience unique dans une salle majestueuse inaugurée en 1862... En espérant que vous trouvez votre bonheur, fleurs du bitume, bienvenues à Paris !







Adrian Sherwood au Cabaret Sauvage / Photo : Lucas Mota (2025)



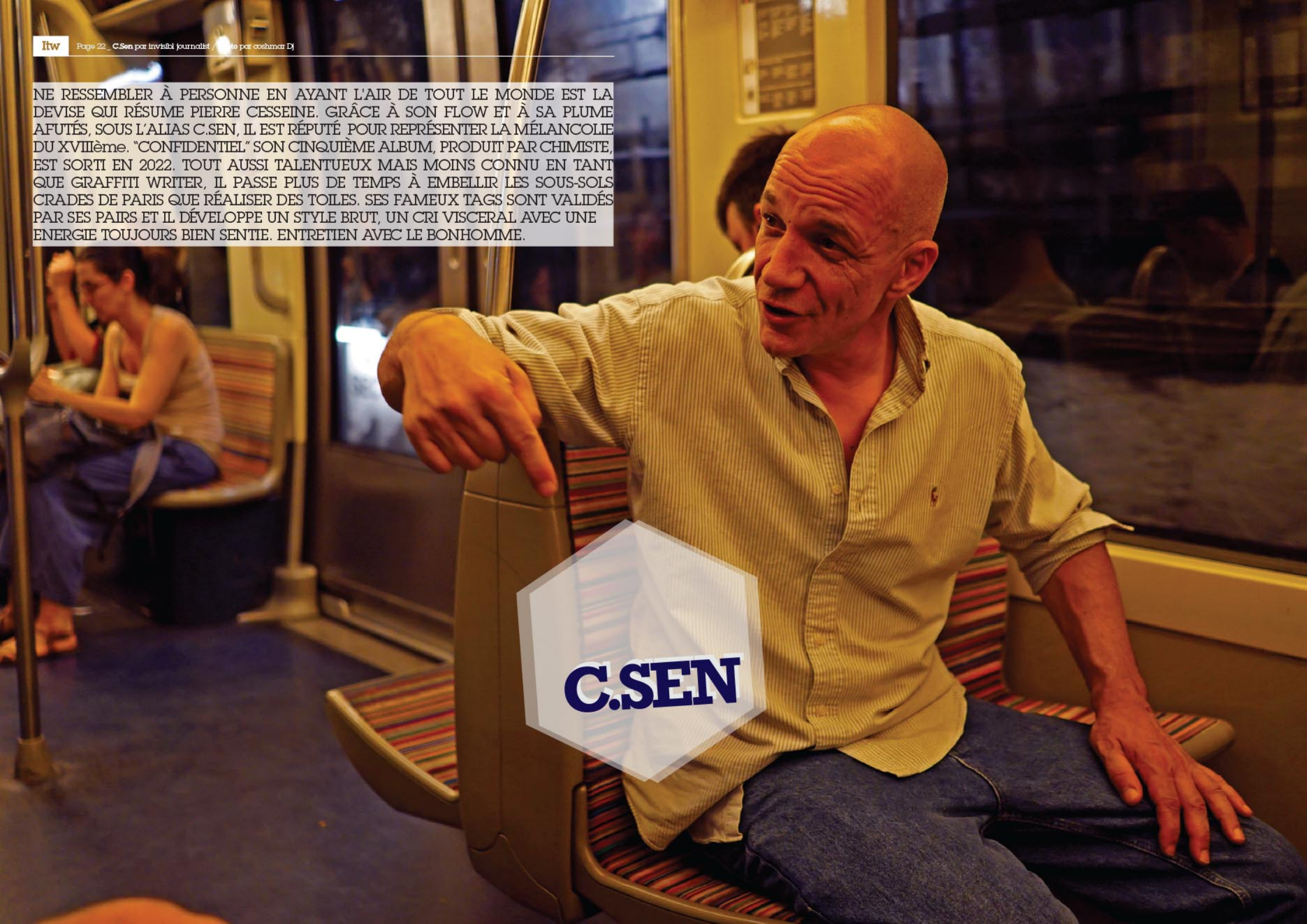








NE RESSEMBLER À PERSONNE EN AYANT L'AIR DE TOUT LE MONDE EST LA DEVISE QUI RÉSUME PIERRE CESSEINE. GRÂCE À SON FLOW ET À SA PLUME AFUTÉS, SOUS L'ALIAS C.SEN, IL EST RÉPUTÉ POUR REPRÉSENTER LA MÉLANCOLIE DU XVIIIème. "CONFIDENTIEL" SON CINQUIÈME ALBUM, PRODUIT PAR CHIMISTE, EST SORTI EN 2022. TOUT AUSSI TALENTUEUX MAIS MOINS CONNU EN TANT QUE GRAFFITI WRITER, IL PASSE PLUS DE TEMPS À EMBELLIR LES SOUS-SOLS CRADES DE PARIS QUE RÉALISER DES TOILES. SES FAMEUX TAGS SONT VALIDÉS PAR SES PAIRS ET IL DÉVELOPPE UN STYLE BRUT, UN CRI VISCERAL AVEC UNE ENERGIE TOUJOURS BIEN SENTIE. ENTRETIEN AVEC LE BONHOMME.



Tu es né à Paris mais tu découvres le graffiti en banlieue, raconte-nous ?

Je découvre le graffiti en 89, derrière le stade de Courbevoie, il y avait les premières pièces ou presque du FBI : RCF, Sino. Il y avait les TLB : Sewy, Daily, Rocco, Ark, qui n'est pas le fils de Berroyer aussi pote avec Popay... Un groupe assez caillera, les durs du coin qui tagguaient beaucoup et très bien. Il y avait aussi les DBC, qui n'étaient pas encore 90DBC car c'était en 1989. Il y avait les DKA qui étaient déjà là, je me souviens de Pesto et Rat. Je suis en 6ème, c'est mon premier cours de sport et un pote de classe me dit : « viens regarder derrière le stade puis on grimpe un mur et on se retrouve sur les rails ». Il y avait du style de dingue, j'ai pris une claque. J'ai 11 ans et je me suis dit « je vais en faire ». Je suis tout petit et je commence sur mes cahiers. Dans ma classe, il y a le cousin de Sino, il n'est jamais devenu un grand graffeur mais il savait graffer, alors il m'apprend les barres de constructions, comment construire des lettres, etc. Ce qui était drôle à cette époque-là, c'est qu'il y avait des alphabets que tout le monde faisait, donc assez vite tu tagguais correctement. Ca fourmillait, le tag commençait à être à la mode. Tu copiais un peu ce qu'il y avait autour de toi et le style venait assez vite. Parmi ceux qui sont plus vieux que moi, je trouve qu'ils tagguaient tous bien, quasiment. Je commence à m'intéresser à fond, à prendre le train, à me balader le long des voies ferrées avec un cahier, et recopier ce que j'aimais bien car on ne prenait pas de photos. D'ailleurs je l'ai encore ce cahier, il est chez ma mère. Bearz et Vener étaient en binôme, ils en foutaient partout. A cette époque, j'étais très influencé par eux et tous les tags que je voyais apparaître tous les jours. Il y avait aussi Air. Je m'entraîne autour de chez moi, j'apprends, quelques fois j'arrive à entraîner un pote ou deux à Paris, à Châtelet, pour aller au Délirium. Tu vois le sous-sol, après c'est devenu Ekirok, au tout début c'était dans un sous-sol d'un magasin de fripes. Il y avait les débuts des CMP, ça c'était en 90. Il y avait les NMI : Naxt, Sape... Ensuite il y a la compile « Rapattitude » qui sort, Suprême NTM, tout était relié au graffiti et je me passionne aussi pour le rap. Je commence à écouter Run DMC, Public Enemy, les classiques de l'époque. Il y avait aussi des magazines de skate, soit dans une pub ou autre, à un moment on voyait un graff. Je recopiais ce que je voyais en inversant les lettres afin de ne pas faire exactement pareil... J'essayais de comprendre et je me baladais beaucoup, souvent seul.

Quand tu emménages à Paris y avait-il des vinyles dans les cartons ?

A la rentrée 90 j'arrive à Paris. Si, si, j'ai récupéré les vinyles de la collection de ma mère, d'ailleurs, j'en ai là. Et oui à l'époque c'était les vinyles, ma mère écoutait de la chanson française : Brel, Brassens, Léo Ferré, toute cette vague-là, puis du jazz et un peu de soul. Ma mère travaillait beaucoup, elle partait très tôt le matin et elle rentrait tard le soir. Je vivais avec mon grand-père, et je me souviens surtout, les dimanches, lorsqu'elle faisait le ménage elle mettait la musique à fond (rires). Et quand j'étais gentil elle m'achetais un 45 tours. Alors de temps en temps j'avais un 45 tours. Je me souviens de "Brothers in Arms" de Dire Straits.

En fait, dès 89 j'aimais beaucoup le rock alternatif français, je ne connaissais pas le punk anglais mais je trouvais dingue La Souris Déglinguée, Les Satellites, Bérurier Noir, OTH, des groupes comme ça. En revanche je trouvais le style des punks horrible, à moitiés clochards. En gros il y avait les skinheads qui étaient horribles, les punks je les trouvaient plus sympas mais ils étaient sales. Le hip-hop c'était magnifique avec ses nouvelles sapes qui arrivaient des Etats-Unis, c'était le futur. Plus jeune j'ai eu une hésitation parce que j'adorais le côté glauque, dur et vénère des Bérurier Noir, je connaissais tout par cœur, on écoutait dans le casque, au walkman, dans son lit. Mais à partir de 92, je suis au collège et je n'écoute plus que du rap.

En fait, quand tu arrives, le mythique terrain vague de la Chapelle n'existe plus…

Oui, je n'ai jamais vu le terrain vague de La Chapelle.
Je l'ai vu qu'en photo.

A partir de quand vas-tu à des concerts ...

Un peu plus tard, toujours adolescent, j'étais en 3ème et j'ai re-doublé deux fois, en 94 je suis encore en 3ème, j'écoutais beaucoup de reggae. J'étais à fond là-dedans et j'allais à l'Aqua-boulevard de Paris. J'ai vu Israel Vibration, Gladiators, et tous les groupes de reggae de l'époque. Après, vers 17-18 ans, on commence à vouloir rentrer en boîte mais pas trop. C'est venu plus tard. C'était l'époque des raves, j'allais au Rex et à des raves interdites. Tu sais nous allions à une porte, il y avait une info line, puis on prenait un bus. D'ailleurs c'est hallucinant qu'ils laissaient rentrer des mineurs dans ces zones de non droit. Il y avait beaucoup de taggueurs. Je les voyais de loin, les FG, FSP... On venait tous aussi pour faire de l'argent. Je me souviens de voir les tags des autres là-bas alors qu'à l'époque c'était un peu honteux d'aller en soirée techno alors que tu étais hip-hop. Une fois, je devais avoir 20 ans, je croisse Obsen aux Bains Douches et tous les deux on c'est dit : « Wouai c'est la première fois que je suis là », avec un peu la honte. Nous n'avions pas trop le droit d'y aller mais, en fait, tout le monde y allait ! A l'époque, les endroits underground c'était techno. Il y avait aussi des concerts de rap mais je trouve que les soirées rap sont devenues show off, bling-bling, très vite. Les premiers rendez-vous où j'allais quand j'étais petit, c'était plus underground que ça, tu vois ? Parce que quand j'étais petit, les premiers rassemblements hip-hop où je suis allé il y avait des mecs qui graffaient, c'était chaud, il y avait des em-brouilles, comme à Colombes. Après, à l'époque de Time Bomb, quand le rap français a explosé j'y suis retourné. J'étais complétement passionné par le graffiti et j'ai commencé à faire du rap à 19 ans. Après, à l'époque de Time Bomb, quand le rap français a explosé j'y suis retourné. J'étais complétement passionné par le graffiti et j'ai commencé à faire du rap à 19 ans.

Pourquoi le XVIIIème est spécifique des autres arrondissements de Paris ?

Déjà c'est un bouillon de culture, toutes les cultures et diasporas se retrouvent ici. Beaucoup de ces gens se sont identifiés au hip-hop très vite.

« A l'époque, on n'était que dans le dur, tout le temps. Tous ce qu'on voulait avoir, il fallait l'arracher. Maintenant, on commence à construire un peu mieux les choses. »



C'est toujours resté très underground, et les gens ne s'inventaient pas des vies de gangsters, c'était très important de ne pas dire de conneries. C'était grave de faire ça à l'époque. Aujourd'hui tu peux t'inventer une vie et personne ne t'en voudra mais à l'époque c'était grave... Dans le rap l'étendard du XVIIIème c'est la Scred Connexion, et Fabe était le meilleur exemple. Ils ont toujours dit des choses intelligemment, sans en rajouter, mais tout en décrivant les vrais problèmes. Ca c'est très XVIIIème. Koma tagguait et il était au terrain de la Chapelle. Fabe aussi.

Tu portes le 18 comme Jordan le 23, mais tu as été infidèle. Quand fais-tu tes valises pour Rio ?

En fait, mon premier voyage au Brésil date de 2001. J'y vais pour faire du graffiti, à São Paulo avec Glock de la Cosa Nostra, notre groupe d'ami. On vivait chez des étudiants. C'était assez dangereux mais j'ai trop kiffé. Après nous sommes partis à Bahia. On se débrouillait, je devais rester trois mois et je ne suis pas revenu tout de suite. Et quand je suis rentré je n'ai plus bougé de Paris jusqu'en 2006 et j'ai fait un gros run à Paris. Là, je peignais beaucoup et j'étais à fond dans le rap. En 2006, j'y retourne avec un pote et je rencontre une femme qui deviendra la mère de mon fils qui est né en janvier 2008 et je m'installe là-bas. Je peignais moins car c'est ici, à Paris, que j'en ai surtout besoin. Sinon je craque à Paris sans graffiti.

Parles nous de la scène graff et rap là-bas...

A Rio c'est assez faible en graffiti mais à São Paulo c'est extraordinaire. Quand je suis arrivé en 2001, non seulement il y en avait partout, tous étaient différents, il avait leur style à eux. Tu sais les pichaçãos ? C'est peut être les seuls qui ont fait du graffiti sans prendre la vague new-yorkaise. Ils ont leur propre histoire qui est très différente des nôtres. A Rio il y a peu de crew qui graff bien, il y a notamment le Flesh Beck Crew et un ou deux autres. Quand je les vois, j'ai l'impression que ce sont des gars qui ont fait une école de dessin et qui avaient Internet avant les autres car leurs peintures ressemblent plus au graffiti européen. Le graffiti n'était pas un mouvement culturel il y a 20 ans, maintenant oui. Euh c'est la samba, le baile funk, dans la rue il y a des tags illisibles, des espèces de pattes de mouches avec des alphabets très compliqués, qu'il y aussi à São Paulo. Le tag c'est très des mecs des favelas, tu sais les mecs qui grimpent aux immeubles et braquent les gens. Le tag c'est très mal vu, si tu fais un tag les gens peuvent se taper avec toi et avec la police ça peut aller très vite mal. Alors que les graff dans la rue c'est bien vu, ils disent que c'est cool, ils t'offrent une bière. En fait, ils font une séparation totale. A tel point que pour l'anniversaire de mon fils pour ses 5 ou 6 ans je fais un graff sur la plage, tout le monde est content, ils disent c'est génial et à la fin je propose à ses potes de les dédicacer, genre, avec une ou deux couleurs, histoire de. Et là, les enfants disent : « Ah mais ça c'est du crime ! ». Il y a une séparation totale entre le tag et graff dans l'esprit de tout le monde. Concernant la musique, j'ai rappé un peu. J'ai rencontré Seu Jorge, je le voyais beaucoup et j'ai fait des choses avec lui. C'est un copain, j'ai même fait sa première partie à la Cigale, ici. Assassin est venu à Rio, j'avais des connexions et nous sommes allé voire Mr Catra et La Sagrada Familia nous avons fait un morceau. C'étaient de gros, gros rappeurs de Rio mais c'est pareil, les mecs de São Paulo sont plus à fond dans le hip-hop. Eux, ils étaient plus dans le baile funk, c'est un peu entre le reggaeton et le dancehall brésilien, tu vois ?

Que retiens-tu de cette expérience au Brésil, des samples ?

Ouais, dans mon album "Vertiges", j'ai un morceau qui s'appelle "Clara Nunes", il y a un sample d'un titre de Clara Nunes, une chanteuse extraordinaire. Et je reprends même une phrase à elle dans le refrain qui est : « Quand tous les peuples chantent en chœur, à tous les coups c'est de douleur. » Parce que tu vois, les gens s'entendent que pour se taper sur la gueule quoi, en gros. Sinon dans l'album d'avant, "Le Tunnel", le morceau éponyme contient un sample de Di Melo, d'un morceau qui s'appelle "Conformopolis", qui est extraordinaire aussi et que j'ai samplé. J'ai ramené ces samples, des manières de parler. Là-bas je voulais tout savoir du Brésil, tout connaître de la samba. J'ai essayé de la danser et je n'ai pas réussi. Mais au moins, je connaissais toutes les références, la musique. Je me suis plongé jusqu'à très loin en arrière. Et quand j'étais à Rio, j'avais envie de vivre la vie de Rio, j'allais chercher mon fils à l'école. C'était bien, une vie cool. Le coucher de soleil tous les jours. C'était différent. Et puis il fallait que j'apprenne la langue. Donc j'ai appris la langue.



Donc j'étais vraiment plus dans un trip de vivre la vie de Rio, tu vois. Je n'ai pas vraiment ramené mon hip-hop là-bas, tu vois ? Mais après, à chaque fois que je rentrais ici au printemps, en général, en deux jours, ça y est, je suis comme si j'avais toujours été là. Je n'ai pas vu l'hiver pendant 12 ans, quasiment. C'était cool mais ça a un peu niqué ma carrière dans le rap parce que le moment où j'ai eu mon fils, c'est le moment où mon disque devait sortir et je devais me battre pour exister dans le rap. En revanche j'ai toujours écrit là-bas. Et j'écrivais en pensant à Paris parce que t'as un recul, une vision, tu sais ce qui est important, ce qui te manque vraiment, ce qui ne te manque pas.

Finalement, ni ta peinture, ni tes textes reflètent ta vie au Brésil, pourquoi es-tu fidèle à Paris ?

Si je bouge de Paris, je bouge de France. C'est ma vie. C'est comme ça, j'ai une appartenance à Paris. Je suis rentré après le Covid. Après avoir fait le premier confinement à Rio, dans la jungle avec un couple d'amis, mais vraiment dans la jungle. Une favela vidigal, où il y avait des singes, des serpents, les grosses araignées qui peuvent te foutre en l'air. Et j'étais très bien mais je suis rentré après le Covid car ma mère était à Paris et le Covid, ca faisait un peu peur. Donc je suis quand même principalement rentré pour ça. Et quand je suis arrivé à Paris, j'ai bien vu que j'allais devoir rester un moment, que je n'allais pas reprendre ma vie. Et je me suis séparé de la mère de mon fils. Afin de supporter ça, je me suis remis à fond dans le graffiti. Je n'avais jamais lâché, mais en 2020 je me suis remis à fond comme au début. J'ai retrouvé mes vieux potes, mes équipes, et c'est reparti.

Selon toi qu'est-ce qui définit un Parisien - Parisienne ?

Alors déjà, c'est pas vrai qu'on ne sourit pas et qu'on est tous des connards, contrairement à ce qui se dit partout. Si tu souris à quelqu'un dans la rue à Paris, il te sourit. Qu'est-ce qui fait qu'on est parisiens ? C'est vrai qu'on se sent un peu le centre du monde par rapport au reste de la France, ce qui n'est plus du tout vrai aujourd'hui mais c'est vrai que quand j'étais petit, en province ils s'habillaient de notre manière trois ans après, pareil. C'est vrai, c'est la vérité. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent mais c'est vrai. On avait un temps d'avance car les choses arrivaient d'abord chez nous. Même le mouvement hip-hop, il était quand même beaucoup plus fort à Paris. Quand je bougeais ailleurs, je voyais bien qu'il y avait des passionnés, des mecs bien forts et tout, mais ils étaient très peu. Il y avait un petit décalage, pour nous, Londres c'était presque New York car, à Londres, ils avaient tout en avance sur nous. Ça pouvait être de six mois, mais c'était tellement important à l'époque. Avec Internet, avec le nouveau monde, on est tous passé sur un pied d'égalité sur qu'est-ce qui se passe, sur la musique, l'art, tout ce que tu veux. On a à peu près les mêmes informations mais à l'époque, c'était différent. En très peu de temps, les choses bougeaient beaucoup alors que le mouvement était en train de grossir. Maintenant le mouvement est tellement énorme qu'il y a des gens qui n'ont même plus de points en commun tout en étant dedans ! De toutes façons, il n'y a plus de hip-hop. Et sinon, qu'est-ce qui fait qu'on est parisien ? C'est marrant que je ne me suis jamais posé cette question. Une chose qui est sûre, c'est que quand tu es à l'étranger, tu te rends compte que tu es français, tu reconnais les autres français à 2000 kilomètres, tu les vois, même s'ils sont en tee-shirt, en tongs et torse nu, tu reconnais la démarche, la manière d'être, c'est marrant. Mais parisien, je ne sais pas. Il paraît que j'ai un accent parisien quand je parle. Evidemment, je ne me rends pas compte, je ne savais pas que j'avais un accent parisien. J'ai appris ça lorsque j'ai voulu faire du doublage. J'ai fait un essai et le mec m'a dit : « Est-ce que tu peux le faire la même sans l'accent ? » Et je réponds : « Comment ça ? ». Donc là j'ai compris que j'avais un accent, et puis on me le dit souvent, que j'ai une voix parisienne mais bon...

Les Djs et beatmakers parisiens que tu kiffes ?

(rires). Je suis forcé, enfin ce n'est pas que je suis forcé, mais Chimiste. Je ne me suis pas mis avec lui par dépit, je me suis mis avec lui car c'était un rêve d'enfant. J'ai écouté La Cliqua, je traînais un peu avec Daddy Lord C, tu vois, je le croisais tout le temps et il m'aimait bien quand j'étais petit. Et j'ai écouté "Freaky Flow", des titres qui m'ont traumatisé. Il y aussi Dj Pone, il est extraordinaire. Je l'ai connu par le graffiti et par les fêtes aussi, beaucoup à l'époque, les fêtes des années début 2000. Il y a aussi Kyo Itachi.



> “Il y avait aussi quelque chose d’assez pur au début.”


"A Beautiful Crime"...

Bah, il n'est pas de Paris, il est de banlieue !

Ah je ne sais pas d'ou il est. Tu parles de Paris intra-muros, parce que Pone il a beaucoup vécu à Paris mais il est de Meaux. J'ai du mal à dédicacer des beatmakers je ne sais pas à qui penser et ça va faire chier parce que forcément je suis en train d'oublier plein de gens. Il y a Dj Twoda, mon Dj historique mais lui aussi est de banlieue. Ahhh ! Je ne vais pas dédicacer des mecs parce qu'il y a toujours des petits griefs... Ah oui, tiens, en beatmaker il y avait Watt.

Tu as commencé à rapper à partir de 1997. "Confidentiel", ton 5ème album avec Chimiste, est sorti en 2022. Parle-nous de votre rencontre ?

Chimiste, je l'ai connu par les Lascars, donc aussi par le graffiti. Tu vois le dessin animé Les Lascars ? En fait, ils m'ont invité à aller à Cannes avec eux, à l'époque, quand ils ont sorti le film "Les Lascars". J'étais avec toute l'équipe des PCP et Weedy d'Expression Direkt parce qu'il faisait des voix dedans aussi. Et, un matin, à Cannes, je pense à 5-6 heures du mat, on s'est retrouvé sur la Croisette avec Chimiste. Je me souviens qu'il y avait Willy Le Barge à côté, aussi, parce que ça devait être l'année où Le Prophète est sorti aussi...

Raconte-nous le processus de création de "Confidentiel", ta démarche est-elle différente de tes autres disques ?

Chaque disque a été très différent. Le premier, « Correspondances » c'était l'accumulation de dix ans de rap, je les ai quand même remaniés d'une nouvelle manière et enregistrés d'une traite. Avant, j'avais fait deux mix-tapes avec mon équipe, avec 75018 Beat Street. On avait fait deux street Cd, comme on disait à l'époque, qui sont chanmés d'ailleurs. Pour mon deuxième album, j'étais signé, donc pour la première fois, c'était un peu comme une commande. Je ne le faisais pas de la même manière. En plus, mon premier album, c'est très boom bap, très hip hop classique. Après, j'ai vu que tout le monde attendait de moi que je fasse ça. Donc le deuxième album, « Tunnel », je l'ai fait un peu plus électro parce que je n'avais pas envie de faire ce à quoi on s'attendait et je n'avais pas envie d'être genre le gardien du temple. Ensuite, il y a eu « Heures de Pointe », c'est un peu dans le même esprit que « Le Tunnel », j'ai voulu changer encore un peu de style, être plus moderne, c'était un peu trap, un peu mélangé à de la boom bap et avec des thèmes assez différents. Puis, il y a eu « Vertige », qui là, est un disque que j'ai fait sur très longtemps, ça m'a pris beaucoup de temps, parce que j'étais encore beaucoup au Brésil aussi. Et l'album « Confidentiel » c'est un album qu'on a enregistré pendant le Covid en pensant qu'on le chanterait jamais parce que c'était l'époque où on disait : « Peut-être un jour il y aura des jauges de 20 personnes seulement… » On a beaucoup oublié, mais il y a eu toute une période où on pensait qu'on ressortirait plus jamais. Donc nous on faisait cet album avec Chimiste, Il était à Pont-de-Sèvres à l'époque. Et on l'a fait par pure passion pour travailler ensemble parce que j'avais toujours eu envie de bosser avec lui.

Et lui, il aimait beaucoup ce que je faisais. Alors on a fait un album vraiment par passion, sans savoir comment il existerait. On n'avait pas de vision de ce qui allait se passer

C'était votre prétexte pour pouvoir sortir, Chimiste vous signait des autorisations ? (rires)

Ouais, on se faisait les mots nous-mêmes. Et d'ailleurs, avec Pone, on s'est fait serrer, on s'est pris une amende parce qu'un soir on a pris un taxi trop tard. Pone a fait les scratchs sur tout l'album. A l'époque, il habitait à Barcelone et quand il venait à Paris, il dormait souvent chez moi. Et donc ça a fait un album ultra hip-hop, très boom bap, donc presque un retour aux sources. Tu vois dans l'état d'esprit c'est presque encore plus classique hip-hop, underground boom bap, que mon premier album. Un retour aux sources mais sans être vieillot. Sans être dépassé. C'était ça qui était cool.

Préfères-tu les sous-sols ou les rues ensoleillées de Paris ?

Ça dépend des moments. Une chose qui est sûre, c'est que le lieu où j'ai préféré peindre dans ma vie, c'est le métro. Et les trains, mais surtout le métro parce que je trouve que c'est un réseau incroyable, super vieux, c'est mystique. Dans les tunnels, ou dans les trappes, tu vois les tags des pionniers qui sont encore là, quelquefois. Il y a toute une histoire dedans. Et puis j'adore ce réseau. Le soleil, c'est compliqué à Paris parce que ça s'accumule sur le béton. Au bout de deux jours, c'est insupportable. On passe notre année à attendre qu'il y ait du soleil et au bout de trois jours, on ne peut plus y vivre. Donc on va dire les tunnels, ses sous-sols.

Es-tu nostalgique du Paris des 80s-90s ou trouves-tu que Paris mûrit bien ?

Non, je ne suis pas nostalgique en général. Il faut continuer à vivre et faire les choses. J'adore regarder les photos des tags, tu vois, des rideaux de fer de ma jeunesse, là, où il y avait tous les tags de tout le monde qui s'accumulaient avec les différentes générations. Tout ça, c'était magnifique. Avant que ma génération floppe dessus, parce qu'au bout d'un moment, on a vu que les tags ne tiendraient plus longtemps. On a commencé à graffer, à flopper dessus et on les a détruits. Mais de toutes façons, ils allaient être effacés. Je ne suis pas nostalgique. Surtout que je me souviens de quelque chose qu'on oublie souvent, c'est l'ennui. Nous, avec le hip-hop et le graffiti on s'ennuyait jamais. Mais moi je voyais qu'il y avait quand même beaucoup de gens qui se faisaient chier. C'était assez calme, en fait. Si tu veux, quand j'étais en 6ème, Manu Chao chantait déjà : « Paris la nuit c'est fini, Paris va crever d'ennui, Paris se meurt, rendez ses nuits blanches ! » Tu vois ? Donc moi quand je suis arrivé à Paris en 90, je pense que c'était déjà attaqué. Ce n'était déjà plus le Paris des loubards, d'apaches, de mecs qui traînent tous dehors. Par exemple les bandes qui se cherchaient, les chasseurs de skins, tout ça, c'était fini. Il restait quelques mecs devant Saint-Lazare, ou à Châtelet ou dans quelques endroits, mais c'était déjà fini le côté : la rue est un terrain, tu vois ?

Quand je suis arrivé, il y a Pasqua qui est passé, et du jour au lendemain, on s'en s'est rendu compte, qu'il y avait plus de police. Donc ça avait changé. Et en même temps, pour moi en 92-93, dans le métro c'était facile parce qu'il n'y avait pas de caméra, il n'y avait personne dedans parce que c'était malfamé, donc t'avais des gens que aux heures de pointe. Et le dimanche c'était vide, alors tu pouvais tout faire, nous les dépôts on les faisait le dimanche, toute la journée, pas à 6h du matin comme aujourd'hui...

Tes endroits préférés à Paris ?

Alors j'aime bien les Arènes de Lutèce pour être tranquille, dans le Xème. Sinon j'aime bien les Abbesses où j'ai grandi. Avant ce n'était pas du tout comme ça. Il n'y avait pas que des magasins de fringues. C'était que des bars. Pas beaucoup de lumière dans la rue. Il y avait beaucoup de folklore, des caricaturistes, des mecs qui passaient de bar en bar en récitant un poème ou un truc. Il y avait toute une ambiance très... Un peu comme un film de Marc Caro & Jean-Pierre Jeunet. C'était assez marrant. Vraiment folklorique. Ça, j'ai adoré. Du coup, j'aime bien m'y balader, même si ça a beaucoup changé. J'aime toujours plus le XVIIIème que le reste. J'adore Belleville qui est populaire mais moins violent. Tu vois en bas de chez moi, il y a des bagarres tous les jours, tout le temps. Si tu restes une demi-heure de plus, il va y en avoir une. C'est à 18h que ça se tape. C'est assez violent ici. Belleville, c'est aussi populaire et je vois beaucoup moins de violence. Donc j'aime bien Belleville. Bien meilleur comme exergue car la bagarre c'est toujours la réalité finalement.

Sinon à partir de quand peins-tu sur toile ?

Alors j'ai toujours peint sur toile, depuis très longtemps. J'ai commencé avec les MCS, je pense en 96, donc il y a 30 ans. J'ai toujours peint des toiles, je faisais des cadeaux. Je faisais des toiles, je les offrais. Et comme les vestes, tu vois, pareil, au début je les faisais pour les naissances, souvent pour les enfants. Et après, en vieillissant, ça a commencé à me titiller plus. Et en fait, le problème de la toile, c'est que, pour en faire, il faut se plonger dedans. Il faut faire un vrai chemin artistique. Ce n'est pas juste recycler ton graffiti sur une toile. Sinon, ça n'a aucun intérêt. Depuis que je suis rentré du Brésil, je me suis replongé d'abord dans le graffiti à fond. Mais ici, je n'ai pas mon fils, tu vois, je vis seul. Donc là, j'ai du temps et je vais me plonger dedans et de réfléchir à là où je voulais aller.

Dis-nous en plus sur ta démarche sur toile…

Au début, j'ai commencé en faisant un peu comme si j'avais un flash d'une image de graffiti. Comme si tu avais un peu la tête dedans. C'est un bout. Et maintenant, j'ai réalisé aussi grâce à Cristobal Diaz, qui a fait un film sur Xare et moi, et qui fait un travail de ouf d'archivage qui s'appelle la GraffBox, où il essaye d'avoir tous les grands taggeurs, enfin les tags de qualité ou qui ont marqué leur époque à travers ce système qu'il a inventé. Ce système met en avant le trait, le tag, ce qui est le plus méprisé par les gens en général. Les gens disent toujours : « Il y a de belles fresques, mais les petits gribouillis sur un mur c'est dégueulasse. »

Et à travers le travail de Cristobal Diaz, j'ai vu qu'il arrivait à magnifier ce côté trait et que les gens étaient réceptifs. Et donc, ça m'a conforté là-dedans parce que c'est ce que j'aime le plus, le côté trait, signature, essayer de dégager une idée, un peu de poésie avec très peu de choses. Donc là, je suis à fond là-dedans.

Penses-tu que ta passion de peindre sur toile peut remplacer ta démarche de vandale ?

Non, ça n'a rien à voir mais les deux se nourrissent parce que dans le vandale tu apprends, en fait, avec des détails à rendre ton graffiti intéressant, avec des détails très rapides, des petites choses. Et ça, ça marche bien après sur les toiles, ça peut correspondre. J'adore aller faire des flops avec Sore, par exemple. Et c'est très loin de la toile. Ça se complète, ce n'est même pas que ça se complète, ce sont deux choses assez différentes, mais qui sont reliées. Dans ma vie ça ne m'apporte pas les mêmes choses.

Penses-tu que ta passion de peindre sur toile peut remplacer ta démarche de vandale ?

Non, ça n'a rien à voir mais les deux se nourrissent parce que dans le vandale tu apprends, en fait, avec des détails à rendre ton graffiti intéressant, avec des détails très rapides, des petites choses. Et ça, ça marche bien après sur les toiles, ça peut correspondre. J'adore aller faire des flops avec Sore, par exemple. Et c'est très loin de la toile. Ça se complète, ce n'est même pas que ça se complète, ce sont deux choses assez différentes, mais qui sont reliées. Dans ma vie ça ne m'apporte pas les mêmes choses.

Je me trompe ou tu t'essaies à plus de styles variés en rappant qu'en graffant ?

(Rires). T'as raison parce que dans le rap, j'aime bien changer un peu tout le temps. En fait, c'est ma manière de rapper et ma voix qui donne un peu une unité à tout ce que j'ai fait dans le rap. Et après, les musiques derrière, ça change beaucoup. À l'époque, je me référais beaucoup à Gainsbourg qui, d'un album à l'autre, faisait du jazz, du reggae. Il changeait à chaque fois avec des trucs très différents... Je l'adorais mais maintenant j'ai du mal à séparer l'homme de l'artiste. Et l'humain me débecte un peu. Le vieux Gainsbourg, pas quand il était jeune. Du coup, c'est moins une référence pour moi aujourd'hui. Alors que dans le graffiti je change quand même beaucoup de style. J'essaye de changer tout le temps, d'avancer, de travailler sur mes couleurs, mes lettres, mes formes, et tout. Mais j'aime beaucoup qu'il y ait toujours des références au graffiti qui m'a frappé au début. Donc je remets toujours des détails. Tu vois, que ce soit les Bboys ou même un E, un S, un truc qui te rappelle clairement le style d'il y a très très longtemps parce que ça ma marqué et ça m'a donné envie d'en faire. Il y avait aussi quelque chose d'assez pur au début... Je sais plus, j'ai entendu Stomy qui disait ça il n'y a pas longtemps dans une interview : « C'est forcément beaucoup plus créatif lorsqu'un mouvement en n'es à ses débuts que lorsque tu as tous les alphabets, toutes les références, toutes les manières de faire... » Maintenant c'est pire que tout, t'as des tutoriaux, l'IA.

Récemment j'étais chez Polymex, à côté de chez moi, il y a des enfants qui viennent avec leurs parents, qui leur achètent des bombes. Tu vois, ça n'arrivait jamais à notre époque. C'était un problème en tant que taggueur... Donc j'aime bien me replonger dans le passé pour l'amener un peu devant. Tu vois ? C'est ce que fait Funco, il va chercher des trucs qui sont très old school, mais la manière dont il le fait aujourd'hui, ça n'aurait pas existé à l'époque. C'est un peu ça que j'essaye de faire aussi, aller prendre des références anciennes et de les pousser d'une manière qui n'existait pas avant.

Quel est ton meilleur souvenir sur scène ?

Mon meilleur souvenir sur scène, c'est un concert à Rio où il y avait Criolo, il y avait le groupe de meufs ESG, et plein d'autres artistes. J'ai chanté devant au moins 4000 personnes, c'était un gros truc, c'était en bas d'une favela, en plein air, et mon fils qui avait cinq ans est monté sur scène pour chanter avec moi la chanson "Loin des Yeux" que j'ai faite pour lui. Et ça, c'était émouvant. Je chante en français mais comme je parle brésilien, j'explique la chanson que je vais chanter avant de commencer. Et là, les deux premiers rangs, il pleurait. C'était émouvant, c'était beau, et mon fils était trop fier. Donc c'est mon meilleur moment sur scène, voilà. J'ai adoré chanter à la Cigale avec Seu Jorge. Et après, tous les petits concerts avec mes potes, j'adore aussi. Peut importe si c'est une grande salle ou une petite salle, ce sont des moments et ce qui est important c'est avec qui tu le partages. Grems, il m'a invité aussi à sa Cigale, il y a un an, un an et demi peut-être. Et c'était chanmé parce que, pareil, il y avait sa fille qui est montée sur scène et qui a fait une déclaration à tout son public. C'était hyper beau. Après, les publics, tu vois, par exemple, à Clermont-Ferrand c'est une ville de ouf. Ils sont trop forts parce qu'ils te chantent tes refrains qui ne sont pas encore sortis. C'est-à-dire qu'ils les devinent tellement ils ont envie de chanter avec toi. Ils m'ont traumatisé. C'est un public de ouf et je ne m'y attendais pas. On m'avait dit, tu vas voir, clairement ils sont chauds, mais bon je ne m'attendais pas à ça, c'est vraiment ouf. C'était le meilleur moment de ma tournée Et en pire... Enfin, le souvenir où c'était le plus chaud, c'est quand je faisais la première partie de Kery James sur une tournée de Zénith. Et là t'as 2500 personnes qui viennent voir Kerry James, qui en ont un peu rien à foutre de toi. Et il faut les choper. Donc quand t'es derrière le rideau au début, tu te dis ça va être chaud et après bon comme moi je kicke, j'avais adapté mon show par rapport à ça, tu vois, pour qu'ils aient ce qu'ils aiment. Mais à chaque fois c'était chaud. J'ai aussi tourné avec Giorgio, donc son public était beaucoup plus jeune. Donc quand j'arrivais, ils avaient l'impression de voir leur prof. d'histoire qui les engueulait…

Et pour le graffiti ?

Alors, meilleur souvenir de graffiti, j'en ai un qui me revient tout de suite. Là, j'en ai eu beaucoup dernièrement, des très bons souvenirs. Déjà quand ça se passe bien ou que ça s'est mal passé mais que tu t'en es sorti du plan avec tes potes c'est cool. Un des plus grands moments ?

J'en ai deux : j'ai fait le métro à Londres en janvier 96 avec les DDS. J'ai fait la Northern Line, c'était ouf comme mission. Je les avais rencontrés l'après-midi dans un terrain où ils étaient arrivés en équipe de ouf. J'avais taggué dans les fonds de leur graff et j'ai réussi à ce que ça se passe bien. quand Mais au début c'était tendu, surtout qu'il y en avait un qui tagguait Sensei. Ils croyaient que j'étais un anglais parce que j'étais en Reebok, PSA. Donc quand j'ai dit « je taggue Sensei », il y a un renoi qui sort et dit : « C'est moi Sensei. » On s'est arrangé, ça s'est bien passé et ils ont décidé de m'emmener le soir même faire un métro. Je suis arrivé à Golders Green Station, qui était genre très ghetto, il y avait une flaque de sang, un mec qui venait de planter un autre, il y avait 30 mecs. Les DDS buvaient des flashs, fumaient, et ils taguaient toutes les cabines téléphoniques, tout ça... Je me dis, mais c'est "Style Wars", c'est "Subway Art", qu'est-ce qui se passe ? Tu vois la photo de Daze avec la batte de baseball ? Je me dis, c'est ça Londres ? Ça m'étonnait parce que Londres, je savais que c'est sécurisé. Ils disent « bon, bah, bonne chance parce que c'est chaudard ». Et là, on le fait et ça se passe bien. La manière de le faire était dingue. On était passé par des jardins de gens, ils avaient caché des matelas afin de les mettre sur les barbelés. On passe au dessus. On avait genre 20 mètres de ronces à traverser pour arriver au-dessus des métros, on saute sur le toit du métro quand il y en avait un qui se garait. Parce que c'était un dépôt où il devait y avoir quatre métros. Au début, quand on arrivait, il y en avait deux. On attendait que le troisième se gare. Là, j'ai vu qu'ils connaissaient. C'était millimétré et on peignait le temps que le quatrième arrive pour se garer. Donc, on avait genre 20 minutes. Eux, en 20 minutes genre ils avaient trois panels. Moi, j'en avais fait un. Ils étaient ultra efficaces. J'étais étonné. C'était Hear et Houch qui m'avait emmené. C'était chanmé, d'ailleurs, j'avais dédicacé Yoza. Une mission de ouf, j'étais mineur et il fallait vraiment pas que je me fasse attraper. Et mon autre meilleur souvenir c'est avec Renaud. On fait ce wall car que tu vois sur la photo là, un train vers la caserne de Versailles. Eté 97, on peint le train pendant des heures, tu vois c'est un gros wall car en couleur avec beaucoup de choses. Et quand on finit, le jour ne va pas tarder à se lever, peut-être on est à une heure de l'aurore, on grimpe dans une tour, tu sais les grandes tours en métalliques qu'il y a au bord des rails. On grimpe tout en haut, à l'époque je n'avais pas le vertige, et on fume un peu, on regarde notre train d'en haut, on kiffe. Et là il y a la police qui arrive, je ne sais pas pourquoi vu qu'on était là depuis des heures. Ils nous cherchent pendant une demi-heure à la torche, partout. Mais nous, on est tout en haut de cette tour et ils n'imaginent pas une seconde qu'on était là-haut. Finalement, ils se cassent. On redescend, on marche jusqu'à la station de Versailles Chantier par les rails et on est rentré tranquille. Puis, des années après, Je me souviens, c'était à l'époque de Myspace, je reçois un message d'un mec qui me dit : « Je suis le lieutenant Camembert, je ne sais pas quoi, on sait que c'est toi qui a fait ce train, mais on a adoré et on l'a gardé. On l'a rentré dans la caserne et on le garde. » Genre limite merci quoi, il y a un coq français sous une guillotine et nos lettres sont remplis en camouflage avec un levé de soleil derrière.







Et eux ils ont pris ça genre comme si c'était un hommage au symbole de la France alors que nous on était dans un truc un peu plus rebelle (rires). Et le truc de fou, je crois que c'est Ecrase et Feito m'ont envoyé des photos de ce train qu'ils ont gardé jusqu'à aujourd'hui dans leur caserne, donc 30 ans après il y est toujours là. Maintenant, il y a des vitres cassées, la peinture est complètement pâle et tout, mais il existe toujours, c'est fou. Après beaucoup de toits avec BDB aussi. Là, j'ai des souvenirs très, très drôles. Parce que c'est toujours une question des gens avec qui t'es. BDB c'est un mec qui avait un humour de dingue. Et lui, je l'ai revu, il est venu à mon expo à Tati avec sa famille, avec sa fille et sa femme. il faut que les mecs soient fiables, que ce ne soit pas des gens qui se cassent en te laissant dans la merde quand c'est la merde, et qu'ils soient drôles. Et si il y a des problèmes, qu'ils soient un peu là, quoi, tu vois ?

Alors tu y crois encore ou pas ?

Ahhh c'est dans "Humain", je vois de quoi tu parles. J'y crois de moins en moins. Mais là, ce n'est pas ça. Dans cette chanson, je ne parle pas du tout du graffiti ou du rap ou du hip-hop. Je parle du RN qui est en pleine montée, tu vois l'extrême droite qui est partout dans le monde en train d'exploser, ce sont des choses auxquelles je n'aurais jamais pensé quand j'étais petit parce que déjà il n'y avait pas de jeunes d'extrême droite, à part les skinheads qui étaient vraiment en marge. Et puis surtout le reste des jeunes, ça ne leur traversait pas l'esprit d'être raciste. Jusqu'à mes 40 ans je n'ai jamais rencontré de racisme. Maintenant, j'en vois tout le temps. Je vois des gens qui parlent dans la rue, qui disent des trucs horribles. Avant, je me serais battu, de suite. Maintenant, je ne vais pas me battre contre la moitié de la population. Mais c'est ça dont je parle quand je dis que je n'y crois plus. Le discours d'extrême droite a envahi notre monde d'une manière assez hallucinante, parce que c'est quand même un discours ultra con et qui fonctionne comme à d'autres moments dans de l'histoire. C'est un peu cyclique, mais c'est très triste. Et puis surtout, pendant très longtemps, les gens pouvaient débattre. Ils n'étaient pas forcément d'accord, mais pas des racistes, tu vois, il y avait un débat. Aujourd'hui, il n'y a plus de débat. Ils sont tous dans leurs idées hyper arrêtées, très vénères, ils ne peuvent plus se voir. Il y a des familles qui se séparent en deux. Donc voilà, je ne dis pas je n'y crois plus, je dit que j'y crois de moins en moins. J'espère quand même qu'à la fin, c'est l'intelligence qui gagnera.

Et ton projet de livre il respire ta mélancolie du XVIIIe ?

Alors non, pas du tout. Enfin, il y a du XVIIIe dedans mais mon livre traite d'un autre sujet. Ça s'appelle « Du bon côté du mensonge ». C'est un tagueur qui... Non, mais ça, je n'ai pas envie de tout dire. Je vais garder ça. Normalement ça sort à la rentrée, j'ai déjà des touches. Il y a déjà des éditeurs qui veulent le prendre. Je vais trouver un moyen de le sortir. Je travaille aussi sur une adaptation au cinéma avec un producteur, en ce moment. Ça va exister, ça va être bien, il y aura du graffiti dedans mais ce n'est pas le thème principal.

Le graffiti c'est un décor et ce n'est pas mélancolique parce que le XVIIIe c'est toujours le lieu où j'ai beaucoup d'amis, où je vois les enfants grandir... Je kiffe, je kiffe même peut-être plus aujourd'hui parce que je suis mieux dans ma vie. J'aime voir mes amis vieillir, avoir des enfants et être avec des gens cools. J'aime voir mon pote Xare avancer dans la peinture. Tu vois, à l'époque, on n'était que dans le dur, tout le temps. Tout ce qu'on voulait avoir, il fallait l'arracher. Tous nos objectifs, on ne les atteignait jamais. Maintenant, on commence à construire un peu mieux les choses. Même si c'est peut-être toujours être bancal, hasardeux, sinueux...

Justement que manque t-il à Paris pour être ton paradis ?

La mer et pas de fachos. Mais la mer à Paris, ce ne serait plus Paris. Non, il me manque rien à Paris. J'ai une femme que j'aime qui est parisienne. C'est très bien comme ça, moins de police, moins de fachos. Ce ne sont pas des choses en plus, ce sont des choses en moins.

> **“ Clermont-Ferrand c'est une ville de ouf. Ils sont trop forts parce qu'ils te chantent tes refrains qui ne sont pas encore sortis. ”**

Pour finir, ton adage favori ?

« Ne ressembler à personne en ayant l'air de tout le monde. » C'est mon refrain d'anti-héros. Je reste sur cette lancée. Ce n'est pas l'apparence qui fait que t'es intéressant ou pas. C'est ce que tu travailles, ce que tu développes. Essayer d'être un peu fin. Tu vois, pas tout noir, tout blanc. Essayer de comprendre un peu les autres. Ça, c'est ce que j'aime bien.

C'est un peu parisien ça, finalement ?

Ouais, du XVIIIème parce que dans le XVIème ils ne sont pas comme ça !





BAVARDAGES

UNE DOSE DE RAP, QUELQUES MESURES DE BASS MUSIC, DES KICKS DE BAILE FUNK ET DU NECTAR DE SHAKIRA ? VOILÀ LE TYPE D'INGRÉDIENTS QUE BAVARDAGES MET DANS SON SHAKER POUR CRÉER UN DE CES COCKTAILS EXPLOSIFS DONT ILS ONT LE SECRET. DEPUIS LA PRIMAIRE, CES PETITS PARISIENS PLAISANTINS ONT FAIT DU CHEMIN. DU FOND DE LA CLASSE, ILS SONT AUJOURD'HUI PASSÉS SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE POUR VOUS ENTRAÎNER DANS LEUR UNIVERS JOUEUR ET DÉCALÉ. VENEZ COMME VOUS ÊTES, SEUL.E OU ACCOMPAGNÉ.E, VOTRE PLACE Y EST TOUTE TROUVÉE !

Comment avez-vous commencé ?

C'est une longue et belle histoire. On a commencé vraiment en 2022. Avant, on avait fait de l'événementiel, mais sur un autre format, comme organisateurs de soirées étudiantes sur des péniches. C'est comme ça qu'on a fait nos premières armes. Et on avait tous eu des projets chacun de notre côté. On a eu pas mal d'échecs à ce moment-là ! On n'avait pas eu forcément un projet qui nous réunissait tous et ça a été un peu au détour d'une date qui nous avait été proposée. On s'est retrouvé en se disant, là on a une date, venez, on fait cette soirée tous ensemble. On a fait cet événement, vraiment, sans stress, contrairement à beaucoup de projets, on a eu un très bon retour de tous nos amis, on avait réuni un peu tous nos groupes en commun. Et après ça, tout le monde nous disait c'est quand la prochaine? Alors que nous, on ne s'attendait pas du tout à lancer quelque chose. On s'est dit, pourquoi pas ? On n'avait même pas de nom. A l'époque on était déjà 2 Djs, Gouzou, Mezzer, et Sarah en position de direction artistique et management. On a eu envie d'essayer d'être artistes de nos propres projets.

Pourquoi Bavardages ?

Début 2023, on a trouvé le nom Bavardages. Je pense que c'est Bams qui a trouvé le nom. Une envie d'avoir un nom qui nous rappelle quelque chose d'assez enfantin. C'était assez léger comme démarche à nos débuts. Dans Bavardages, il y a une connotation un peu naïve, un peu taquine, presque péjorative. Qui fait référence, tu vois, à ces petits, comment dire, pas des petits merdeux, mais genre aux gens qui dérangent un petit peu les autres, tu vois... Justement, nous avons des personnalités un peu fortes, on ne se retrouve pas dans les milieux très fermés et « très dans le moule ». On est plus disruptifs, depuis qu'on est enfants. Ca renvoyait aussi au fait de se sentir jugés, pointés du doigt, au manque de confiance qu'on pouvait avoir quand on était plus jeunes. Pour une fois, on est arrivé à quelque chose qui nous ressemblait, rien de cadré, juste de l'expression de soi.

C'était quoi vos premières salles?

On a commencé nos événements sur des petites capacités, on va dire. Dans une folie de la Villette, sur la terrasse qui accueille peut-être 100 personnes. Quand on a vraiment commencé à un peu trop tout casser, qu'il y avait vraiment beaucoup de monde, on s'est dit, bon, ben voilà, peut-être que ce serait cool qu'on essaie de s'installer sur la pelouse du bas, qui a beaucoup plus d'espace. Donc on a joué à La Kermès, un lieu qui avait vraiment sa propre programmation, sa propre curation, qui nous a donné confiance à 100%, ça nous a vraiment permis de faire des premières bonnes dates. Après, on a essayé d'avoir des lieux un peu insolites, justement pour ce côté « carte blanche », comme le Pavillon du Canal. Et aussi des lieux ouverts avec la Cité Fertile... Puis on a commencé aussi avec des clubs plus institutionnels, mais qui correspondaient aussi à notre public, comme le Pamela Club, à Saint-Germain dans le VIème. Maintenant ils sont très focus house, mais avant c'était très afro, amapiano.

Ils se cherchaient un peu, ils étaient dans le délire, ils venaient d'ouvrir aussi, et du coup, nous, on avait fait notre première grosse soirée en vrai.

Vous êtes un collectif très énergique et éclectique, c'est quoi votre démarche artistique ?

Artistiquement, on avait aussi envie de déranger, car on a voulu réunir des goûts, des attraits musicaux hyper variés. Aussi bien faire des trucs très chill que de l'hyper énervé ! On a un peu joué cette carte au final, parce que c'est un projet où ce n'était pas des Dj qui jouaient en solo, mais vraiment des Dj qui jouaient à deux, à trois derrière les platines, qui communiquaient entre eux, très expressifs. Ce côté perturbateurs du fond de la classe ! On ne se prend pas au sérieux, on a envie de remettre en avant la part de liberté, d'explosion, de bêtise presque tu vois... On cherche à transmettre cette énergie par notre performance sur scène aussi. On cherche cette énergie comme les groupes de rock quoi. On joue énormément en B2B avec des scénographies où le public est tout autour de nous sans barrière, où le public fait autant partie de la performance que nous, il y a beaucoup de jeux, il y a beaucoup de scènes, c'est tout ça qui fait que le mot bavardage prend tout son sens aussi. Quand on nous booke, on a envie de nous avoir à plusieurs, mais avec aussi nos amis qui nous accompagnent derrière, des performeurs, des danseurs, des gens au micro. Bavardages, ce n'est pas un visage, c'est toute une communauté.

Quelles sont vos influences principales ?

On vient tous d'univers musicaux différents. On s'est retrouvés sur la partie vraiment électronique, très Skrillex, très bass music on va dire mais aussi sur la scène rap. En fait, on a tous les trois grandi et évolué tu vois dans la sphère Soundcloud, avec cette culture des remix. Ce qui nous a vraiment réunis, c'est l'envie de ne pas avoir de frontières musicales. C'est chiant d'être bloqué dans un truc. On réalisait à quel point c'était difficile pour nous d'aller en soirée et d'être uniquement sur un style de musique, un type de communauté, un type de public, un type de format. Et t'as rarement quelque chose qui peut réunir. Derrière une étiquette de genre musical, il y a beaucoup, beaucoup de connotations et c'est aussi un peu ça qu'on voulait briser. En fait, n'importe qui peut écouter du rap, n'importe qui peut écouter de la house. Les mêmes personnes peuvent écouter différentes choses et différentes personnes pourraient écouter les mêmes choses. On est tous issus des années 2000. Très marqué par toute la pop music, tout ce qui est très très populaire. Et on ne va pas se limiter à ça, d'où la culture du remix. Rassembler beaucoup d'univers nous permet d'être un tremplin vers d'autres types de musiques, vers d'autres communautés. Pour faire découvrir des types de musiques à des gens, c'est beaucoup plus simple et beaucoup plus abordable pour un public de s'accrocher à un truc qu'ils connaissent, genre une vocale connue de, je sais pas, Britney Spears, David Guetta, etc. Et derrière tu proposes un style musical qui est vraiment nouveau, un peu tiré par les cheveux.

C'est cette culture internet, du remix, qu'on avait envie de faire vivre au travers des références qu'on a, la pop, le queer, le rap, la musique électro, house, la garage uk, le baile funk brésilien... On a envie d'être accessible, en contradiction d'une forme d'élitisme qu'il y a dans la musique électronique. On se refuse totalement d'avoir ce côté. L'élitisme est même un trop grand sérieux, quelque chose qui t'empêche de venir expérimenter, ou d'être accessible, ou d'être libre, ou d'être différent. Quelque chose qui se veut amusant, vraiment fun. On veut que les gens aient les mains en l'air, tu vois, qu'ils chantent, qu'ils aient des moments, des chansons qu'ils connaissent. Comme producteurs, on n'a pas envie d'être uniquement écouté par d'autres producteurs, on trouve que c'est une vision élitiste, faire de la musique pour des gens qui font de la musique. Après on a nos kiffs perso tu vois, de geek mais dans Bavardages, on veut que ce soit quelque chose d'ouvert. On s'en fout de mettre le dernier son, le plus streamé dans telle niche, ça nous intéresse pas.

> “On a envie d'être accessible, en contradiction d'une forme d'élitisme qu'il y a dans la musique électronique.”

Vous faites aussi pas mal de collabs ?

On fonctionne énormément par collaboration parce qu'on trouve que nous, ça nous permet de toucher plein de publics et de justement pas rester fermé, de faire la même chose pour la même personne. Parfois on a une direction spécifique, typiquement pour le Walk in Paris, là pour le coup on savait que c'était pop. Après si on fait une collab avec Noizey Kids, eux c'est vraiment musique techno-afro, et nous on apporte plein de nouveautés ! C'est vraiment montrer que l'électro, elle peut être aussi racisée, elle peut être aussi queer. Le but c'est de choquer tout le temps, enfin c'est de surprendre quoi. On a accepté le fait de ne pas être facilement identifiable. Parcequ'on sait qu'on est pertinent dans tel ou tel contexte et c'est ce pour quoi on se bat entre guillemets. Par exemple, on a plusieurs remix “Work Bitch” de Britney Spears ou “Do U Wanna” de Theodora faits en collaboration avec Akalex aussi Dj et producteur de Strasbourg. On milite aussi pour ne pas se cloisonner en tant que producteurs. On peut très bien faire une prod trap, bass, hardcore, derrière faire un remix avec un piano tout mignon et entre les deux faire un truc house, hyper surprenant. Du coup ça nous régale, on sort plein de remix. On a aussi un remix de Blackpink avec Baby J et Tye Turner, deux énormes artistes australiens qui mènent le projet Syber à Perth. Ils nous avaient repérés sur Soundcloud, parce que c'est ça qui est dingue sur Soundcloud. Ce sont eux qui sont venus vers nous. Ils nous ont joué en soirée et posté une story en nous mentionnant, ce qui est déjà trop cool.
Dix millions de connectés comme ça, tu vois. Même si, à Paris, ça reste des fois des petites bulles, sur Soundcloud et pour toutes les personnes qui sont sur ces plateformes-là et qui échangent, qui sont aussi producteurs, on va être beaucoup plus reconnaissable. On a pu faire éclater la bulle de Paris grâce à la musique en fait, il n'y a pas un événement qui peut te faire rayonner comme ça. C'est ça qui nous a vraiment nous permis d'ouvrir des portes. Et on est arrivé en Australie ! On y va cet automne à Perth, d'ailleurs. Nous, quand on invite des artistes, le retour qu'on nous fait toujours, c'est qu'ils ont un plaisir parce qu'ils viennent en sachant qu'ils peuvent jouer n'importe quoi et des choses les plus inimaginables. On essaye d'empêcher de se brider vis-à-vis de ça, de proposer quelque chose qui est connu pour peut-être apprivoiser aussi un public à écouter d'autres choses, à s'éduquer, etc. On a un concept de soirée, avec nos nombreux B2B, pour le côté fun et performance, où tous nos invités, Djs, se passent le relais pour jouer les uns après les autres avec chacun des membres du collectif. ”Un speed-Djing” à la manière d'un speed dating. On invite un Dj à jouer pendant une heure et demie mais toutes les demi-heures, il change de partenaire de B2B pour jouer avec un membre de Bavardages. Il y a ce côté très joyeux. Bah voilà t'as 30 minutes pour tout donner, il y a de l'intensité, de l'énergie que tu donnes. Notre but c'est aussi qu'il y ait vraiment de la diversité. Laisser une personne seule pendant cinq heures, bah c'est le monopole. On a vraiment envie qu'il y ait ce côté un peu challenge, discussion, que tu rebondisses sur ce qui a été joué avant, après, que tu sois vraiment là dans l'écoute. C'est notre façon de connecter avec d'autres artistes pour nous en tant que collectif et en tant que soirée. Ça laisse place à des duos qu'on n'aurait pas imaginés. Et à chacun de montrer ses différentes facettes de scène artistique. Et c'est comme ça aussi qu'on a fait aussi un ménage, ce que je t'expliquais juste avant, enfin le ménage c'est une expression un peu crue, mais on a du coup automatiquement écumé une partie du public, c'était musical. Ça s'est fait naturellement et la plupart des gens qui restent sont nos fidèles. Ils viennent nous voir en mode c'était pas assez hard. Ça nous régale quand on nous dit ça ! On a énormément de chance, notre communauté nous a tout fait. Elle nous a vraiment permis de faire en sorte qu'on puisse jouer tout ça, d'être qui on est... Maintenant on a une soirée récurrente au Badaboum et on a cette possibilité grâce à un public qui nous fait vivre. Ça nous paraissait impossible.

Avez-vous déjà fait des dates à l'étranger ?

On a fait une tournée en Asie, l'année dernière. On est parti depuis Paris, en Corée, à Séoul. On est parti au Japon aussi, on est revenu après à Séoul, on est parti en Thaïlande. On a fait pas mal de sets, quasiment une vingtaine de dates accumulées. On a mixé un petit peu sur les trois pays et franchement, c'était une expérience Et on repartira cette année du coup, fin septembre, pour refaire un peu ça. Même si notre objectif principal a toujours été de conquérir, entre guillemets, Paris et la France (rires). C'est vrai que, comme on organise des événements, on a toujours eu envie de pouvoir s'implanter à Paris bien avant de bouger pour aussi connecter, pouvoir faire venir d'autres personnes à Paris, puis s'étendre et pouvoir toucher largement. Ça, c'est un rêve. On a une date de prévue le 03 octobre à Perth en Australie pour l'évènement "Syber", c'est notre plus grosse date de prévue à l'étranger cette année. C'est un projet créé par le duo de producteurs australien dont on a parlé, Baby J et Tye Turner avec qui on a sorti le remix de Blackpink (un groupe de K-pop très connu en Asie). Quand ils sont passés à Paris, on a fait une séance en studio pour ce morceau. Quand le remix est passé en soirée pour la première fois, ça a créé énormément d'attentes, c'était dingue, peut-être du fait de la notoriété du groupe, et une fois que le remix a pu sortir, ça a été énormément joué et du coup on s'est aussi dit « voilà ce serait génial de pouvoir faire vivre la collaboration live quoi ! » et justement avoir eu la possibilité de faire d'abord une production puis une soirée ensemble c'est génial. Pour nous, c'est énorme parce que c'est des événements avec une captation qui accueille énormément de monde. Qui nous ressemble vraiment musicalement aussi. Ils n'ont jamais fait jouer d' artistes européens en fait, on sera les premiers artistes français à jouer pour cet évènement. Pour nous c'est dingue de pouvoir déjà avoir un petit pied en l'étranger mais de pouvoir être connu dans ce truc là c'est très très cool et pouvoir aussi peut-être les amener à Paris. On voit à quel point il y a une scène en fait qui s'ouvre beaucoup quand on parle de club music et qui peut aujourd'hui manquer à Paris. Cette ouverture tu vois on va aller chercher ça en Asie, il y a plus de moyens, du renouveau.

Vous êtes tous parisiens à la base ?

Tous parisiens, parisienne de Paris ! On a fait nos études à Paris, on a grandi à Paris, on est nés à Paris. C'est pour ça que c'était important d'avoir un projet à Paris qui nous permette aussi d'apporter quelque chose, même si on a envie de voyager. Paris, c'est forcément une zone qui est hyper intéressante parce qu'il y a quand même beaucoup de choses tout le temps. C'est impossible de rien faire à Paris. Si tu as envie, t'as un projet, t'es à Paris, t'as forcément une opportunité. Ça peut être des fois un peu impressionnant ou submergeant, mais en même temps, pour des personnes créatives ou des personnes qui ont envie de se rencontrer, de former des collectifs, ça reste une scène qui est vraiment à même de proposer plein de choses. Tout et n'importe quoi, honnêtement. C'est vraiment un plus à Paris.

Souvent les gens aussi à Paris sont forcément un peu touche-à-tout aussi. On fait plein de choses parce qu'on a cette chance de baigner aussi dans un truc très culturel.

Trouvez-vous qu'il y a des choses négatives, dans la scène parisienne ?

Avant, dans ce milieu-là, il y avait un peu une petite concurrence. Qui maintenant est moins présente parce que les gens se rendent compte qu'il y a de la place pour tout le monde, je pense. Il y a quand même le cliché d'une scène qui est différente, c'est une scène un peu élitiste, par rapport à la Belgique ou d'autres scènes qui peuvent être proches. Même s'il y a des lieux de partout, il y a certains lieux qui ne vont être accessibles qu'à certaines personnes. Un certain doisonnement, ce manque d'accessibilité, ce manque d'ouverture, de liens. Il y a un peu cette machinerie qui écrase tous les petits lieux qui essayent de rester parce qu'eux ne vont jamais réussir à avoir les mêmes programmations. Et à Paris, je pense qu'il y a un gros problème dans les clubs qui demandent une exclusivité de scène locale, pour les Djs locaux, ça c'est un gros problème. Si tu joues dans tel club, on te demande de ne pas jouer dans Paris, dans un rayon de 50 km pendant 15 jours voire 1 mois. Comment survivre, tu vois, si t'as un collectif local ? Il y a des échelles de restrictions qui sont un peu faites parfois sur le modèle des gros clubs mythiques et iconiques. C'est compliqué tu vois quand t'es Dj de se plier à ces demandes-là des fois. C'est un deal qui a du sens pour des gros noms. Et on doit se battre pour refuser ça.

Un Parisien c'est quoi ?

J'aurais quand même dit qu'un Parisien, c'est quelqu'un qui a baigné dans des cultures diverses. Pour moi, c'est une personne qui a pu traîner autant à Belleville qu'à Jaurès, qu'à Montmartre. Autour de cultures noires, maghrébines et de toutes les régions françaises ! C'est quelqu'un qui a eu besoin de s'adapter à différentes cultures, de côtoyer différentes cultures, que ce soit culinairement, musicalement, artistiquement parlant. Tu as un œil qui est sensible, normalement, à la diversité.

Le lieu le plus insolite où vous avez joué ?

Une fois j'ai mixé dans une rave party dans les catacombes. Sous le Luxembourg ! Et on s'est fait attaquer par les cataphiles, les protecteurs des catacombes, qui ont commencé à balancer des fumigènes. Tu voyais plus rien et tout le monde était défoncé. Tu ne voyais même pas tes mains, tellement il y avait de fumée. Comme c'est complètement hermétique, tout le monde a commencé à paniquer. Il y a eu un énorme mouvement de foule. Ils étaient bien organisés et il n'y a pas eu de drame, mais il y a eu un gros coup de flippe quand même. T'avais genre 150 personnes à la queue leu leu qui sortaient des catacombes. Sinon, au Silencio des Prés il y a un restaurant avec une scène jazz, mais en fait, il y a une scène au sous-sol. Tu as une salle de cinéma immense, avec un bar derrière l'écran, sur scène, tu te poses dans les sièges, c'est n'importe quoi, c'est marrant.

" C'est impossible de rien faire à Paris. Si tu as envie, t'as un projet, t'es à Paris, t'as forcément une opportunité. "



Trois morceaux qui représentent Paris ?

Théodora, Aya Nakamura "Mon bébé" de Théodora". Ou encore le featuring entre Aya Nakamura et La Rvfleuze "Sexy Nana". Cet été tout le monde joue "Pilé!" de Mauvais Djo ou "Chargé" du groupe Triangle des Bermudes l'été dernier. Il y aussi de nouvelles artistes comme Dee Juno avec "BB Bringue" ou Supremnova avec "Cheche Le Lait". "Notre Paris" c'est plus un petit morceau que tu peux retrouver dans nos soirées, genre "Scream and Shout", "Titanium" de Black Eyed Peas. Ca tape !

Un endroit pour se ressourcer après un marathon de mix à Paris?

Généralement, après des marathons, on ne se parle pas pendant 24 heures. C'est une question de santé mentale — "c'est notre safe place", on se ressource, on se recentre. Moi je vais à la piscine. Moi je dirais le billard, un petit endroit sympa pour se ressourcer.

Une adresse gourmande que vous kiffez ?

Une adresse de glace: "La Tropicale", Paris 12 — des goûts insolites comme chocolat poivre, sumac, gingembre, yuzu piment. Insane !

Les derniers morceaux qui vous ont mis une grosse claque musicale?

Une sortie très récente d'une artiste qui s'appelle Maylie, en mode "bouyon", hyper hypnotique, très lunaire — rencontrée sur un set d'Ask4gwen, du collectif YouthDreams avec qui on a déjà fait deux événements. Cet été, une vague d'artistes féminines dans des spectres pas forcément commerciaux : Dee Juno, Darling Chouchou, Linlin, Maylie, ou Supremnova et son sons afro hyper énergiques, comme "Un été très Féminin".

“ On a tous les quatre grandi et évolué avec cette culture des remix.”





STRAW DOGZ

LA CAPITALE N'EXISTE PAS SANS SES BANLIEUSARDS, NI SANS SES PROVINCIAUX, LE DUO BRETON INSTALLÉ À MONTREUIL, DANS LE 93, L'ATTESTE. PARIS ET SA RÉGION CONCENTRENT LA PLUS FORTE DENSITÉ D'ÉCOLES ET CENTRES DE FORMATION DU PAYS. CERTAINS ÉTABLISSEMENTS SE POSITIONNENT AU SOMMET DES CLASSEMENTS INTERNATIONAUX. BEN S'EST DÉPLACÉ POUR FAIRE DES ÉTUDES D'INGENIEUR SON ET SIMON DES ÉTUDES D'ART DRAMATIQUE. ENSEMBLE ILS CRÉENT STRAWDOGZ ET REPRÉSENTENT LA NOUVELLE SCÈNE DUB STEPPER. ENTREVUE À L'OCASSION DE LA SORTIE DE LEUR QUATRIÈME VINYLE.

« Les Anglais sont très forts pour faire la fête, c'est une leçon d'aller chez eux ... Ça se regarde moins, c'est vraiment dans le plaisir de l'instant présent. Ils nous ont tout appris (rires). »



Où êtes-vous nés et avez-vous grandi avec des vinyles à la maison ?

Ben : On est tous les deux de Vannes, en Bretagne, dans le Morbihan. Enfant je n'avais pas de vinyles à la maison mais je me suis acheté ma première platine à 15 ans et la passion disque a commencé. J'en ai acheté beaucoup et pendant plus de dix ans je me suis entraîné au scratch.

Simon : J'ai de lointains souvenirs où mon père jouait des vinyles mais une inondation dans notre sous-sol a malheureusement ravagé toute sa collection. On y trouvait notamment l'intégrale des Rolling Stones et la collection était branchée très rock américain. Quant à moi c'est seulement il y a une dizaine d'années que j'ai récupéré une platine d'un oncle et que j'ai commencé à être boulimique au vinyle, une forte envie d'avoir auprès de moi des disques de reggae et de dub en majorité. Cette passion est née de la culture sound system.

Quand devez-vous accros au dub ?

Simon : Au début des années 2000 le dub se jouait beaucoup en live, j'ai découvert des groupes comme Improvisators Dub et Manutension, Brain Damage, Zenzile ou High Tone. Très vite leurs lignes de basses ont envoûté mon cerveau. Quelques années après je découvre le sound system avec Legal Shot sur lequel jouait Stand High Patrol et Aba Shanti-I. C'est à partir de là qu'on peut considérer que je suis devenu mordu.

Ben : J'ai aussi écouté brièvement ces groupes de dubs français dans mon adolescence mais j'écoutais surtout du hip-hop et nos échanges étaient tournés principalement autour du rap. En 2013 Simon me propose d'aller au Télérama Dub festival et là je prends une grosse claque en découvrant la culture sound system. Le lendemain nous étions en studio pour composer notre premier riddim.

Depuis quand vous connaissez-vous ?

Ben : On se connaît depuis l'enfance à Vannes et on s'est retrouvés quelques années après à Paris. Simon avait une compagnie de théâtre et très vite il m'a proposé de faire les B.O. de ses spectacles.

Justement, quand et pourquoi venez-vous en Ile-de-France ?

Ben : Je suis arrivé à Paris pour faire mes études d'ingénieur son après le bac et j'y suis installé depuis plus de vingt ans.

Simon : Quant à moi j'y suis allé pour faire mes études d'art dramatique après le bac. Et après seize années passées à Paris j'ai récemment décidé de retrouver la Bretagne en me réinstallant à Vannes.

Pourquoi avez-vous choisi Strawdogz ?

Ben : La compagnie de Simon s'appelait Les Chiens de Paille, alors la version anglaise : strawdogs, nous a tout de suite plu. Littéralement ce nom a été trouvé en regardant le dos d'un Dvd du film de Sam Peckinpah. Un film très violent qui ne laisse pas indifférent. Les chiens de paille étaient des petites marionnettes qui le temps d'une cérémonie étaient décorées et magnifiées, puis jetées au feu une fois la fête terminée. Cette cérémonie avait lieu du temps de Lao-Tseu. Strawdogz est un duo mais on a toujours fait appel à des chanteurs ou chanteuses pour nos productions.

Quelles sont vos influences ?

Ben : Il y a un festival qui a été fondateur pour créer nos références communes, Le UNOD (United Nations of Dub Weekender - ndlr) à Prestatyne au pays de Galles, en 2014. Toute la scène sound system anglaise y était réunie. Des crews comme Mungos Hi Fi, Iration Steppas ou encore Dubkasm qui ont tout de suite été sources d'inspiration. Aujourd'hui de façon plus contemporaine il y a le label Dub-Stuy de New York.
Et en France nous sommes très observateurs des compositeurs comme Telly*, Rico d'OBF ou Pupajim. En parallèle on est très friands de toute la scène UK bass post dubstep et des labels comme Deep Medi Musik, white Peach Records, System Music ou encore les Italiens de Numa crew.

Vous montez un premier studio puis un second plus évolué en 2024, expliquez-nous ...

Ben : J'avais un studio à Montreuil que je partageais avec Lightmotiv dans lequel Strawdogz a commencé. Quand on a dû arrêter l'aventure parce qu'on arrivait au bout du bail j'ai refait un petit home studio, toujours à Montreuil, mais chez moi, en 2017. Puis à la suite d'un déménagement j'ai reconstruit le Lighthouse Studio mais en plus grand et mieux équipé. On a pas mal de synthés et boîtes à rythmes, beaucoup d'effets et surtout maintenant on a de plus en plus de périphériques pour le mix. Les deux derniers Eps de Strawdogz ont été produits et mixés là.

Vous avez lancé 4 Eps en vinyles, sur plusieurs années. Quelle est votre intention, 100% intuitive ou pas ? Et voyez-vous une évolution en terme de production depuis le premier en 2018 et le dernier en 2025 ?

Ben : On a en effet fait une série de quatre Eps du nom de Dogstepperz en partenariat avec Patate Records pour la distribution physique puis avec Evidence pour le digital depuis ces quatre dernières années. Ces Eps contiennent des instrumentaux steppers et des tracks avec des chanteurs des quatre coins du monde ainsi que leur versions dubs. Il y a une évolution évidente de nos productions car on a appris à les jouer sur Sound systems et à nous améliorer en espérant toujours avoir le meilleur son possible sur ce type de sonos. Plus on avance dans le temps et plus les éléments passent dans des circuits analogiques, ce qui donne ce son un peu distordu et plus chaud. Les premiers titres étaient mixés in the box et donc sonnaient plus froid...

Le fait d'avoir un deal avec Patate Records, ça vous permet de diffuser plus facilement votre musique à l'étranger ?

Ben : Tout d'abord le deal avec Patate Records nous permet d'avoir notre musique sous forme physique ce qui était un objectif en soi et effectivement on profite de son réseau international. C'est amusant de voir sur Discogs que nos disques sont vendus au Japon, en Amérique du Sud ou dans toute l'Europe, toute proportion gardée. Pour la partie digitale c'est le label de Genève Evidence Music qui s'occupe de la distribution et nous permet d'avoir une visibilité sur les plateformes.

Votre meilleur souvenir de live-Dj set ?

Ben : Certainement notre date à l'Echonova, la Smac de Vannes en co plateau avec Stand High Patrol et Marina P sur le sound system de notre pote Kurun. Le set up était en îlot central et la salle était blindée, il y avait une ambiance de fou. C'est dans ces configurations que l'on prend le plus de plaisir à réécouter nos productions et à les partager avec le public.

Chinez-vous des vinyles et qu'est-ce qui vous obsède ?

Simon : Je n'ai plus trop le temps de chiner avec mon rythme professionnel actuel, et éloigné des shops indépendants des grandes villes, mais de temps en temps je fais un p'tit tour sur Bandcamp ou Discogs... C'est drôle cette obsession du vinyle, c'est comme ça, parfois il y a des sons que je découvre et direct je sais que je veux l'avoir dans ma collection ou bien que j'ai envie de le jouer dans ma prochaine sélection pour un Dj set ! J'ai l'impression que c'est le disque qui me choisit, plutôt que l'inverse. Est-ce que j'ai un top 5 news ? Aujourd'hui j'ai écouté en boucle "Summer Fruits" de Koffee, il va traîner quelques temps dans ma tête ce track. J'ai pas mal poncé "Bodyguard", le dernier Telly* aussi. "Bitume" avec Booba en featuring sur le dernier album des Nèg'Marrons m'a renvoyé des années en arrière aussi, j'avais jamais ressenti de la nostalgie pour un morceau tout neuf !

Et je ne finirai pas par un morceau mais un show, le B2B de Fred again et Thomas Bangalter, je ne m'en remets pas. Tout d'abord c'est très beau à regarder, la Sceno et les lumières sont incroyables, jamais vu un public aussi heureux d'être là et à l'écoute, putain quel pied.

Ben : J'achète moins de skeuds ces dernières années, quelques-uns de temps en temps, parce que quand même ça prend de la place et que ça pèse son poids. En revanche j'achète beaucoup de musique sur Bandcamp, ça me permet d'avoir les waves pour les jouer et bien sûr de soutenir les artistes. Au quotidien je n'écoute pas trop de dub mais surtout du hip-hop et de la musique de sound system de façon générale, comme le dubstep, le kuduro, la baile funk ou plus récemment du Uk garage. En ce moment les morceaux que je ponce ce serait Gafacci "Copacaghana". Un genre de mix entre rythmes traditionnels du Ghana et prod dubstep, ça tue. Pour le côté Uk je suis sur Mala x Magugu "Militant Don", la prod est très très fat, et "Calypso" de Bowser, pour le côté plus groove. Hyper d'accord avec Simon sur le show de Fred Again et Thomas Bangalter, et en règle générale pour le travail de Fred Again ces dernières années qui remet la scène anglaise au cœur du mainstream sans faire de compromis.

> **« Je suis à Montreuil, ce n'est pas Paris et comme disait Fabe : « Paris, ce n'est pas New York non plus ». »**

Selon vous qu'est-ce qui définit un Parisien - Parisienne ?

Simon : La caricature voudrait dessiner une silhouette élancée avec une chemise à Carreaux, un jean et des sneakers Veja pédalant sur un vélo cargo pour aller chercher ses enfants à l'école. Seule cette caricature me permet de répondre à cette question avec ironie. Plus sérieusement n'habitant plus à Paris, je me dis que ce qui rassemble les Parisiens c'est la chance qu'ils ont d'avoir un si grand accès à la culture, aux concerts, théâtres et musées, d'avoir des super restaurants à tous les coins de rues, de vivre dans une grande mixité sociale mais tous cela a un prix, celui d'être entassé dans les transports, de souvent vivre dans des appartements spartiates et loin de la nature sauvage.

Ben : (rires) Je n'ai pas de vélo cargo et je ne porte que des Air max mais j'avoue je me reconnais un peu dans ta description, des barres. Ouais en effet le concentré de culture en règle générale c'est cool et l'accès à quelques grosses tournées qui se concentrent sur les capitales, surtout du côté du hip-hop américain. Après tu sais, je suis à Montreuil, ce n'est pas Paris et comme disait Fabe : « Paris, ce n'est pas New York non plus ».

Avez-vous fréquenté les clubs parisiens ou uniquement les sound system ?

Ben : Ensemble on a surtout été en sound system. Il y a eu de très bonnes soirées comme le Télérama Dub festival au 104 et aux docks de Paris. Et bien sûr les intournables Dub Stations au Trabendo, qui continuent d'ailleurs aujourd'hui.

Simon : Mais non la vie ne s'arrête pas aux sound systems session et des lieux comme le Glazart, La Machine Du Moulin Rouge, Le Globo, Moon, la Concrete, le Show Case, la Bellevilloise, les Folies Pigalle ne me sont pas inconnus et m'ont permis d'embrasser les nuits parisiennes.

Ben : Ouais, en effet, les bonnes soirées du Glazart et du Batofar, sans oublier l'âge d'or du Tryptique et certaines soirées bass ou drum'n'bass au Cabaret Sauvage ! Pas mal de bons souvenirs des nuits parisiennes quand même !



Percevez-vous une différence entre une danse en province et à Paris ?

Ben : C'est grand la province. Une danse à Marseille est différente d'une danse à Rennes qui est différente d'une danse à Nantes, etc. Et chacune dépend aussi de la vibe qu'envoie le Dj. La comparaison est plus amusante à mes yeux entre deux capitales, Paris et Londres. Et là on se prend une claque. Les Anglais sont très forts pour faire la fête, c'est une leçon d'aller chez eux pour voir ça. C'est tellement spontané, ça se regarde moins, c'est vraiment dans le plaisir de l'instant présent. Des pros de la teuf les anglais. Ils nous ont tout appris (rires). Et les énormes festivals pendants plusieurs jours, en Uk puis en Espagne, notamment l'International Dub Gathering c'est quelque chose. Du gros son mais pendant 3-4 jours. Une ambiance unique.

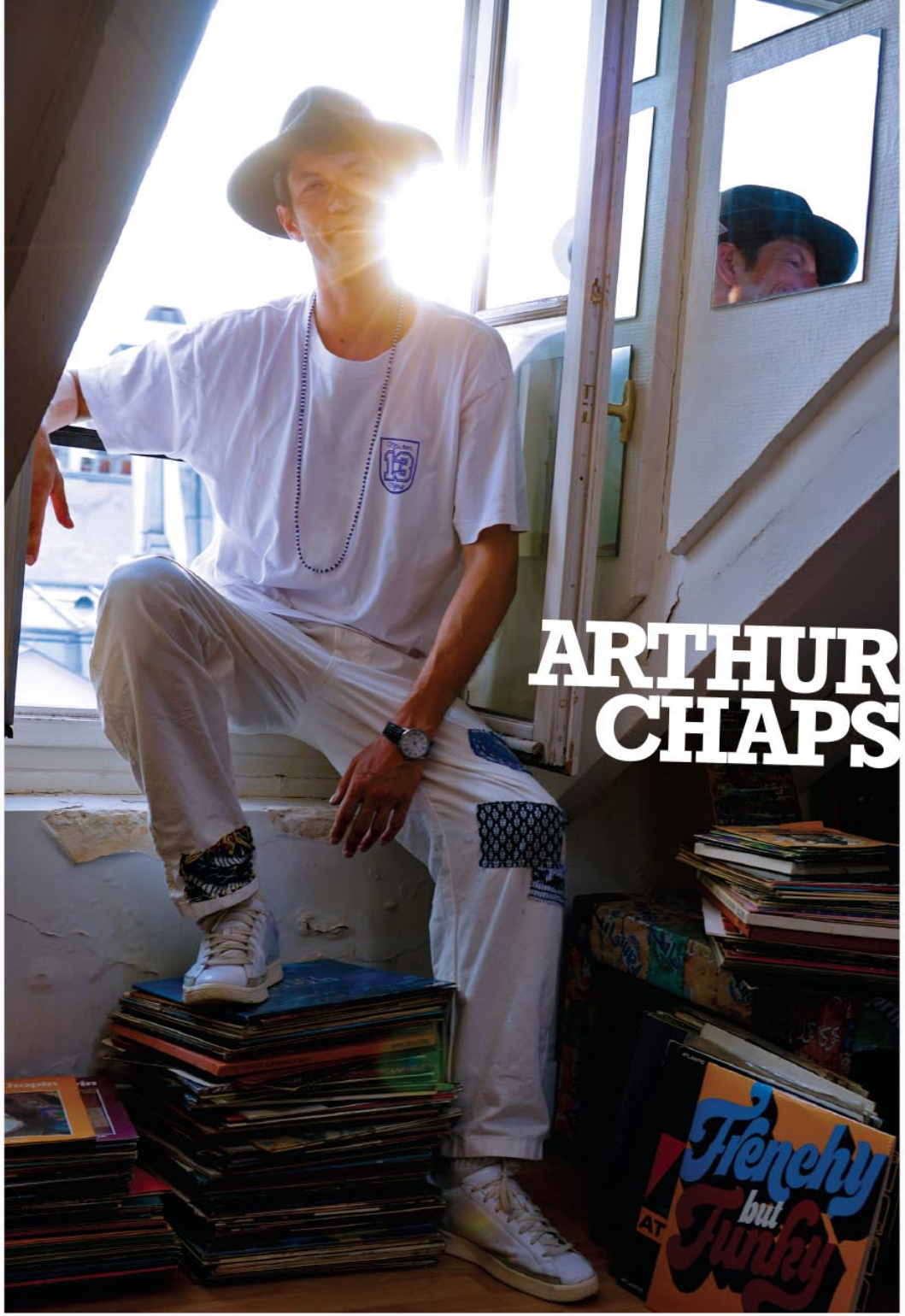
Que manque t-il à Paris pour être votre paradis ?

La mer, sans aucun doute, nous sommes tous deux d'accord là-dessus !

Pour finir vos adages favoris ?

Simon : Ce n'est pas parce qu'on te fout dans la merde qu'on te veut forcément du mal, et ce n'est pas parce qu'on t'en sort qu'on te veut forcément du bien. (Cette citation résume la morale de la fable de l'oisillon, de la vache et du renard – ndlr).

Ben : « Advienne que pourra ».



ARTHUR CHAPS

AVEC UNE CHALEUR CHEVILLÉE AU CORPS MATINÉE D'EXIGENCE ET DE RIGUEUR, CHAPS POUSSE L'ÉCLECTISME À SON PAROXYSME. FUNK, HIP-HOP, AMAPIANO, HOUSE, ROCK, BAILE FUNK, SOUKOUSS, BOUYON, SHATTA ? TOUR À TOUR, IL VOUS FERA FAIRE LA OLA OU CHANTER DE L'OPÉRA. SES PRODUCTIONS SE FONT TANTÔT CHATOYANTES TANTOT EPURÉES. ET SES MIX FONT TOUJOURS MONTER LA TEMPÉRATURE DE PLUSIEURS MILLIERS DE DEGRÉS. SUIVEZ DONC CE DRÔLE D'OISEAU QUI EN A SOUS LE CHAPEAU !

Dans quel environnement musical as-tu grandi ?

Dans la soul music, ma mère en était passionnée. Mon grand-père maternel était très féru de jazz. Il était ami avec Frank Ténot, qui animait l'émission de référence sur Europe 1, et collectionnait les disques. Ma grand-mère, elle, c'était l'opéra. Le jour où j'ai vraiment basculé dans la musique, c'est quand mes parents ont découvert l'effet du walkman sur leur enfant. C'était une compilation des Beatles. Je me souviens encore de la frénésie dans laquelle ça m'a plongé, alors que j'étais tout petit. Puis il y a eu le choc physique : Michael Jackson à Longchamp. J'avais une dizaine d'années, c'était mon premier concert, devant près de 100 000 personnes...

Le premier club dans lequel tu as mixé ?

C'était l'Enfer, vers 2002, devenu ensuite le Red Light. Antoine M, qui m'avait appris à mixer, jouait devant mon école de commerce. Ça faisait deux ans que je mixais dans ma chambre et ce jour-là, il m'a dit : « Tu es prêt, tu le fais avec moi. » Je me suis retrouvé directement devant 1200 personnes. Beaucoup de mes idoles étaient passées derrière ces platines, Carl Cox, Jeff Mills, Richie Hawtin, Derrick Carter... Pour moi, ce lieu était une institution. Je me souviens du light jockey. Il m'a demandé combien de temps je travaillais. Très fier, je lui ai répondu : « Au moins une demi-heure tous les jours ! » Il m'a regardé et m'a dit : « Si tu veux atteindre le niveau des gens qui sont passés ici, ce n'est pas une demi-heure. C'est quatre heures par jour ». Cette phrase m'est restée. Elle m'a fait comprendre le niveau d'exigence et le temps de travail nécessaires pour construire quelque chose de solide.

Donc tu as commencé à augmenter ta quantité de travail... C'était en vinyle à l'époque...

Ah oui, clairement. Il m'a mis une vraie pression... et il avait raison. À l'époque, tout était en vinyle. J'aimais cette contrainte. Tu arrivais avec ton sac, il y avait cent disques dedans, point. Dès le départ, la direction musicale était définie. Le soir même, avant de partir, j'ai appelé mon mentor, Dj Gregory, pour lui annoncer que j'avais ma première soirée et lui demander conseil. Il m'a simplement demandé quels étaient mes gros disques. Parmi eux, il y avait son remix de "Work" des Masters At Work. Il m'a répondu : « Ça devrait bien se passer ». Et effectivement, tout s'est très bien passé. Je me souviens même avoir lancé la danse en reprenant derrière mon pote qui commençait à stresser. C'était avec "I Can't Get No Sleep" des Masters, suivi de "Talking All That Jazz", dans la version de Torti que Dimitri From Paris avait mis sur sa compilation Playboy Mansion.

Et ensuite ça s'est enchaîné naturellement ?

Oui. Beaucoup de choses se sont enchaînées, que je n'aurais jamais imaginé vivre. En 2004, 2005, j'ai eu la chance de mixer au Queen, qui était une véritable légende. À cette époque, le Queen faisait partie des grands clubs européens. Son système son, sa programmation et son ambiance étaient exceptionnels. J'y suis intervenu notamment pour la soirée 'So Happy In Paris' de Mickaël Canitrot, plus orientée house vocale et disco que hard house qui faisait aussi partie de l'identité du lieu. Puis il y a eu une belle résidence chez Maxim's, avant que la Favela Chic ne révolutionne complètement ma manière de voir cette discipline. Jérôme Pigeon m'a appris qu'on pouvait jouer toutes les musiques, à condition d'avoir un vrai point de vue. On pouvait raconter une histoire, tenir un dancefloor pendant des heures et rester exigeant sur chaque morceau. Parfois, j'y jouais neuf heures d'affilée... avec une joie non dissimulée.
J'ai beaucoup appris à cette époque. En 2011, j'ai monté le label Sun Is Coming avec Jean-Jacques B. Je faisais le DJ, manager et producteur exécutif. On produisait nos disques et on montait des festivals entre la France et le Cameroun. La rencontre avec le continent a totalement redéfini ma manière d'aborder les choses. Mettre le doigt dans la musique africaine, dans toute sa lumière, sa grâce et sa largeur, m'a amené à aborder la musique avec plus de sens, plus de respect et beaucoup plus de richesse. C'est aussi le moment où je commençais à m'intéresser au dancehall et à jouer sur des scènes comme la Cigale pour Africa Unity Expérience, le Carnaval tropical de Paris et celui de Notting Hill. Cela dit, j'avais une vision de la gestion du label plus rationnelle que celle de mon associé. Il a fallu nous séparer. Et sans Jean-Jacques, qui portait l'Afrique en lui à mes côtés, je pensais que j'allais arrêter de jouer ces musiques. En réalité, c'est là que tout a vraiment commencé pour moi.
En 2017, Wattsmyname me contacte pour jouer aux soirées Bum Bum Tam Tam et Dancehall Queen au Wanderlust, et c'est un carton, une nouvelle sensation. Plus que les Djs, c'est le concept que le public venait voir. Les gens se déplacent tellement en masse que je me rappelle avoir joué là-bas devant 4000 personnes... un mardi. C'est l'époque des premiers Wizkid, des débuts du shatta et le moment où le baile funk enchaîne les tubes. Le monde entier est venu à ces soirées, et tout le monde était marqué par le fait que ça puisse rassembler autant de communautés différentes. C'est toute la beauté du mélange que propose Paris.

Tu es un Parisien de naissance, dont la greffe a pris à Marseille. Comment as-tu réussi ce miracle ? Droit au but ?

Marseille est une ville profondément humaine, chaleureuse, avec un rapport beaucoup plus libre à la musique et à la fête que Paris. Tout est parti de Kamel Night qui m'a contacté pour jouer dans son club, le Bounce. Il y avait déjà un lien : Dj Soon, résident du club, est le cousin d'Uncle T... En 2018, c'était pour du funk, puis Kamel m'a recontacté pour du baile funk (rires). Ensuite, il y a eu les rencontres, les discussions, les soirées, et surtout des valeurs communes. Le Bounce est une famille avant d'être un club. C'est une des raisons qui m'ont donné envie de m'y investir. Paris et Marseille sont très différentes. La ville de Paris compresse les gens à un niveau international, ce qui fait que les Parisiens ont besoin d'une manière ou d'une autre d'exulter. Les clubs jouent très bien leur rôle, aider à percer cette bulle de stress. Cette pression façonne profondément la musique, les Djs et les clubs parisiens. C'est très déterminant l'approche de la musique.

Dans quel environnement musical as-tu grandi ?

j'ai vraiment basculé dans la musique, c'est quand mes parents ont découvert l'effet du walkman sur leur enfant. C'était une compilation des Beatles. Je me souviens encore de la frénésie dans laquelle ça m'a plongé, alors que j'étais tout petit. Puis il y a eu le choc physique : Michael Jackson à Longchamp. J'avais une dizaine d'années, c'était mon premier concert, devant près de 100 000 personnes...

Pour toi la Fête de la Musique c'est quoi ?

Ça a été un moment déterminant puisque j'ai obtenu ma première résidence grâce à une fête de la musique improvisée en bas de chez moi avec seulement deux enceintes, et en ayant prévenu mes potes deux jours avant. J'ai été repéré par les organisateurs des soirées électro chic, qui produisaient au CAB. J'avais monté un duo appelé Muse Family avec Antoine M qui m'avait appris à mixer...

Tes aficionados le disent, tu as un don très particulier pour jouer des sons généralistes limite éculés d'une façon improbable et surprenante. Comment tu fais ?

D'abord, je crois que pour proposer une alternative, il faut connaître sur le bout des doigts le cas général. Donc on peut dire que j'étudie mes classiques... La culture Dj implique une manière de faire, et pour générer un coup d'éclat sur un tube, il faut savoir l'amener. Ça demande en général de connaître la scène qui a constitué le terreau de son succès. C'est pour ça que je peux jouer une chanson que tout le monde connaît, comme on peut m'entendre jouer un dub ou une instru pendant huit minutes ! Le tout, c'est d'être dans le bon équilibre. Je fais aussi en sorte de jouer le plus souvent une version alternative, qui apporte un point de vue intéressant sur l'œuvre originale. Ça permet entre autres de préserver une certaine continuité, ce qui est un héritage de la musique électronique.

En ajoutant de la production sur des productions existantes, tu peux créer une patine qui fait que tout tient ensemble et qui entretient la transe. C'est ce qui distingue, selon moi, un Dj set d'une simple playlist de tubes. Même lorsqu'on joue des titres très connus, il existe un fil sonore qui maintient le public dans une expérience continue.

Tu as fait un opéra bouyon, c'est arrivé comment ?

Tout est parti de ma rencontre avec Marka Music. Il venait régulièrement aux soirées auxquelles je jouais à Marseille et nous nous sommes rapidement entendus. Ce que je faisais là-bas avait fait des émules et les soirées French Riviera invitaient toute la scène Shatta. De Natoxie à Kalash, tout le monde est passé et passait par le studio de Marka. Un jour, il cherchait une idée qui prenne le contre-pied du bouyon. On s'est dit que l'opéra pouvait être un contraste amusant. Je lui ai fait écouter un air que j'avais en tête, et c'est devenu le point de départ d'Opéra Bouyon. Depuis, on continue à produire ensemble. On se complète très bien et on a de bonnes prods en cours.

Tu es aussi hyper pointu dans les musiques afro descendantes, ce qui te vaut une reconnaissance des personnes dont ce sont les origines… D'où te vient cette filiation musicale ?

Je me suis toujours senti à l'aise à la croisée du hip-hop, des musiques afro-diasporiques et électroniques. Et finalement, ce parcours est assez logique : le hip-hop comme la musique électronique ont des racines profondément afrodescendantes. D'une certaine manière, j'ai juste creusé et suis allé à la source. Qu'il s'agisse de house, de hip-hop, de baile funk, de bouyon ou de kuduro, je cherche toujours ce point de rencontre entre l'organique et l'électronique, entre la répétition, la transe et le rapport au corps. C'est d'ailleurs une question qui me passionne aujourd'hui : comment une musique très organique, très ancrée localement, peut-elle prendre une dimension globale ? J'adore par exemple le Nyabinghi, qui est une musique extrêmement liée à un contexte, à une pratique, à une communauté. L'électronique, sans effacer cet ancrage, peut devenir un moyen de lui donner une autre envergure et de la faire circuler.

Global Warming ça veut dire quoi ?

Global Warming, c'est un nom qui m'a été soufflé il y a quelques années déjà. D'abord, ça me semblait intéressant de parler de chaleur, de remettre un peu de chaleur dans la musique, dans les tracks de Dj. Quand la musique électronique est arrivée en Angola et que ça a donné le kuduro, moi, ça m'a fasciné. Quand le Brésil a commencé à faire du baile funk avec la même Mpc qui avait servi à faire du hip-hop, pareil. Ce qui me passionne, ce sont justement les ressemblances qui apparaissent entre des musiques créées à des milliers de kilomètres les unes des autres. Elles n'ont pas forcément la même histoire mais elles se retrouvent dans les rythmes, les machines, l'énergie, la manière de faire danser. Et parfois, elles semblent presque parler sans pour autant être concrètement connectées.

Les soirées Global Warming sont nées en Côte d'Ivoire. L'idée est de créer un dialogue entre les scènes africaines et européennes, en faisant circuler les artistes dans les deux sens. Au Rooph, à Abidjan, nous invitons des Djs français et internationaux. À Paris, nous construisons une communauté et mettons en avant des artistes aux cultures africaines, créoles ou brésiliennes, comme avec FON FON Soundsystem, Bendovaa, ou Mac Hartley. L'objectif est de créer des ponts entre des scènes qui ont beaucoup à se raconter. Et évidemment, il y a le double sens de Global Warming. Le réchauffement climatique est devenu impossible à ignorer. La mondialisation a permis des circulations extraordinaires, notamment culturelles, mais elle a aussi produit des déséquilibres considérables. Je trouve intéressant qu'un même nom puisse parler de ces deux réalités : ce que la circulation entre les cultures peut produire de formidable, et ce que notre manière de globaliser le monde nous oblige aujourd'hui à remettre en question. Global Warming, ça permet d'englober tout ça.

Chaps Music, c'est quoi aujourd'hui ?

Chaps Music, c'est la maison mère : mon label, ma plateforme créative et le projet artistique qui rassemble tout ce que je développe aujourd'hui. Le nom Chaps m'a toujours amusé. En anglais, ce sont des jambières de cavalier. En douala, il signifie quelque chose comme classe, stylé, hyper cool et on m'a même dit qu'en Finlande, il évoque un chaman qui utilise la musique. J'aime cette coïncidence. Aujourd'hui, j'ai envie d'être l'architecte du projet du début à la fin : produire les morceaux, les sortir, les jouer, créer les événements qui leur donnent vie et, à terme, développer un lieu qui incarne cette vision. Je crois que c'est la seule manière de pouvoir réellement exprimer et partager pleinement ma singularité.

Qu'est-ce qui te motive encore après vingt ans de carrière ? Quelles sont les valeurs que tu veux porter dans tes projets ?

Créer ce moment où des gens qui ne se connaissent pas vivent exactement la même émotion pendant quelques heures et finissent par se connecter. Pour moi, le Dj est un architecte de ces moments-là. Ce que je trouve très intéressant dans l'univers du club, dans l'écosystème du club, c'est qu'on remet à plat énormément de choses et de valeurs. Le club, dans ma conception, c'est un lieu ouvert à tous qui permet aux personnes qui ont les vies les plus difficiles la journée de se retrouver et être les plus brillantes la nuit. Je trouve que c'est intéressant de retourner la pièce ainsi. C'est aussi et surtout un lieu où l'on a un maximum de liberté. Et qui dit liberté, dit que ça requière énormément de responsabilités. La question des relations des gens entre eux, que ça soit des relations de séduction ou des relations sociales sont à la fois remises à plat et totalement exacerbées. Ce sont donc des moments où les valeurs qui doivent être portées par un lieu sont sous une loupe extrêmement grossissante. En réalité, on génère une friction la plus intense possible entre les corps, pour que ça ait lieu, il faut qu'il y ait une certaine pureté dans l'approche de chacun, que ce soit du public, des clubs, de l'encadrement autour et à l'intérieur.

Ça ouvre nécessairement les questions du respect et du consentement. Sans vouloir faire le donneur de leçons, je dirais que l'environnement du club est un lieu dans lequel les valeurs humaines sont, plus que jamais, essentielles.

Un mot sur la polémique The Toxic Avenger vs Bardella à propos du décès de Kavinski ? Tu en as entendu parlé ? Tu en penses quoi ?

Non je n'ai pas suivi, je ne sais pas ce qu'il a dit. Mais quoi qu'il arrive, dans le clash, même si on veut descendre quelqu'un, en réalité on le met en lumière. Ça peut être rigolo, mais si l'intention c'est de descendre un parti politique, en réalité, on lui donne vie. En tout cas, il est évident que la musique électronique est née d'une souffrance et d'une marginalité. C'est une façon de transformer une réalité difficile en quelque chose de beau. C'est donc fondamentalement, à l'origine, quelque chose d'humain et de rassembleur. Et en effet, ces valeurs sont loin d'être portées par tous, même si certains peuvent utiliser ces termes, y compris dans leur nom.

Un Parisien c'est quoi pour toi ?

C'est quelqu'un qui comprend les codes de la ville.

Trois morceaux qui représentent Paris ?

1- Stardust "Sounds Better With You" - La French Touch à Paris, c'est une des bases.
2- NTM "Paris Sous Les Bombes"- Le hip-hop en France est une culture devenu incontournable.
3- Théodora "Kongolese Sous BBL" - Au risque de faire crier les puristes, ce titre n'aurait pas pu voir le jour dans aucune autre ville que Paris. C'est un bon exemple du mélange des genres que seule cette ville sait apporter dans la monde.

Un lieu parisien insolite dans lequel tu as joué ?

Le 59 Rivoli, un immeuble dédié à l'art en plein cœur de Paris. Au départ c'était un squat puis avec le temps ils ont réussi à avoir le soutien de la Mairie de Paris et ça a été institutionnalisé. Ils ont fêté leurs 20 ans en 2020. Avec Pascal Foucart, un des fondateurs, on partageait notre passion pour la musique, notamment le baile funk. Pascal, qui peignait souvent sur vinyles, les achetait par lots. Du coup, on a fait des sessions Flying Vinyls. On découvrait le disque en direct. Si c'était bon on le jouait, sinon on le faisait voler dans l'auditoire ! Si vous vous promenez sur la rue de Rivoli vous ne pouvez pas le louper, sa façade est toujours décorée. C'est l'immeuble qui jouxte les locaux de Radio FG.

Les plus et les moins de la scène parisienne ?

Dans les plus, son éclectisme, on peut y trouver des soirées zouk, techno, latino... Et le fait que la house et le hip-hop ayant été tellement forts en France, il y a toujours eu un vrai niveau à Paris. À contrario, l'entre-soi qui existe aussi. Je crois qu'il faut continuer à entretenir la curiosité, l'ouverture à l'autre de manière générale.

Ton empreinte dans cette scène ?

C'est un mélange chaud et puissant. Je suis né à Paris ce qui amène à être connecté à beaucoup de communautés et de cultures différentes. Mes premiers pas en tant que Dj ont été fait dans le monde de la musique électronique, qui requiert une maîtrise de la puissance que peut avoir le son avec une certaine fluidité dans les mixes. J'aime quand la musique est aussi organique, ce qui fait naturellement monter la température.

Ton disquaire préféré ?

A-One, pour Dj LC dont j'apprécie particulièrement la sélection. Globalement, je trouve que le niveau des disquaires à Paris est excellent.

Et pour manger, une addresse à ne pas louper à Paris ?

Je recommande à tout le monde de goûter le Mont Blanc de chez Angelina.

Un Dj qui te rend fou systématiquement ?

Louie Vega est sans doute mon Dj préféré et arrivera toujours à me faire danser. Un parisien ? Dj Gregory. Il a tout le mélange culturel de New York grande époque avec lui. Dans les nouveaux, je trouve que Shiiva se débrouille très bien.

Pour finir, ta dernière claque musicale ?

Ino Casablanca, totalement hybride, on est dans la culture du Magreb, le hip-hop, le funk, le zouk... Tout en étant très cohérent.

“ L'environnement du club est un lieu dans lequel les valeurs humaines sont, plus que jamais, essentielles. ”

“ Marseille a un rapport beaucoup plus libre à la musique et à la fête que Paris. ”



“ Il y a toujours eu un vrai niveau à Paris. Je crois qu'il faut continuer à entretenir la curiosité, l'ouverture à l'autre de manière générale. ”

D'JULZ



AVANT DE LANCER, EN 1997, SES SOIRÉES BASS CULTURE AU REX CLUB, À PARIS, D'JULZ S'INITIE AU DJING ET À LA CULTURE RAVE SOUS L'AILE DE JÉRÔME PACMAN, GUILLAUME LA TORTUE.... PAR LA SUITE, IL MIXE DANS LES CLUBS MYTHIQUES COMME L'ENFER, LE CONCORDE ATLANTIQUE, L'ÉLYSÉE MONTMARTRE... EN 2009, BASS CULTURE DEVIENT AUSSI UN LABEL DISCOGRAPHIQUE. FIDÈLE À SON IDENTITÉ MUSICALE, ENRICHIE PAR LA HOUSE ET TECHNO AMÉRICAINE, IL ILLUMINE ÉGALEMENT LES DANCEFLOORS DU MONDE ENTIER. EN 2027, D'JULZ CÉLÉBRERA LES 30 ANS DE SA RÉSIDENCE AU REX, UNE RÉFÉRENCE DE LA NUIT PARISIENNE QUI INSPIRE LE RESPECT.

Dans quel environnement as-tu grandi ?

J'ai grandi en banlieue parisienne, dans un appartement entouré de livres, de jolies photos et d'art, mais paradoxalement avec assez peu de musique. Ça m'est venu d'un coup, vers 10 ans. J'y ai trouvé mon univers avec la découverte du funk et du hip-hop.

Tes premières expériences chez les disquaires parisiens ?

Je me souviens de Champs Disques étant enfant, mais j'ai réellement commencé à fréquenter les disquaires de manière frénétique avec la découverte des clubs et de la musique électronique, vers 1990-1991. Des boutiques mythiques comme USA Import, Rough Trade ou BPM Records (anciennement Bonus Beat - ndlr). Avant d'acheter des 12 inch de house, je collectionnais la musique de Prince. J'achetais tous ses albums en vinyle ou Cd, mais aussi beaucoup de bootlegs aux Puces, et des enregistrements live qu'on échangeait en K7 sous le manteau. Ma passion pour la musique et ma collection ont vraiment commencé à ce moment-là.

Quels sont les artistes que tu aimais aller voir mixer avant de devenir Dj ?

Parmi les Parisiens, je dirais Guillaume la Tortue, Jérôme Pacman, Dj Bertrand... Ils m'ont très vite pris sous leur aile et embarqué avec eux en voiture, sur le chemin des raves où ils jouaient. Il y avait aussi des Djs de club comme Laurent Garnier ou Erik Rug. Parmi les Djs étrangers, ceux qui m'ont le plus influencé sont l'Italien Francesco Farfa, le Hollandais Dimitri et Derrick May de Detroit.

Te souviens-tu de tes débuts dans le Djing ?

J'ai commencé à faire mes premières mixtapes en 1991, et je jouais de temps en temps sur Radio FG. Mes premiers bookings en raves remontent à 1992. Les clubs, c'était plutôt vers 1995-1996.

As-tu fréquenté L'Enfer à Montparnasse, Le Palace...

Oui. Les premiers clubs que je fréquentais assidûment, en parallèle des raves, avant de jouer, étaient le Boy, le Rex, le Palace, le Power Station, la Luna.

Et vers la fin des années 90, je mixais à l'Enfer - plus tard rebaptisé Redlight -, au Batofar, aux Folies Pigalle, au Studio 287, à l'Élysée Montmartre, aux Bains, au Queen, au Gibus, au Bataclan, au Pulp... C'était une période bénie du clubbing parisien, où on pouvait jouer dans trois clubs le même soir !

Dans les clubs, comment étaient le matériel, le booth, la déco, les light, le dance floor et où se trouvait le Dj dans les 90s ?

Chaque club avait un style différent, mais le Dj était rarement au centre ou sur une scène comme aujourd'hui, ce qui permettait au public de danser entre eux plutôt que comme dans un concert. Au Queen, au Bataclan ou à l'Enfer, le booth était très haut perché, dans une mezzanine ou un balcon qui surplombait le dancefloor Au Rex, au Boy ou au Gibus, c'étaient des cabines fermées, avec une petite ouverture ou une fenêtre pour voir les gens.

Pourquoi as-tu quitté Paris en 1993 ? As-tu amené une touche à la française aux USA et à l'inverse, les influences américaines à Paris ?

Je finissais mes études de pub et j'ai eu l'opportunité de faire un stage rémunéré là-bas. Je n'ai pas hésité une seconde. Je ne pensais pas avoir la chance de jouer aussi rapidement dans les raves new-yorkaises. Il n'y avait pas encore de French Touch en 1993, mais j'ai sans doute apporté une touche personnelle et européenne. En revanche, la découverte des clubs mythiques de New York m'a beaucoup influencé et a enrichi mon son.

« La fin des années 90 était une période bénie du clubbing parisien, où on pouvait jouer dans trois clubs le même soir ! »

Lorsque tu es revenu des USA, qu'est ce qui t'a le plus marqué sur la scène parisienne ?

À mon retour des États-Unis, ce qui m'a le plus marqué sur la scène parisienne, c'est que les raves étaient mortes. Certains promoteurs et Dj issus de la scène house, dont je faisais partie, ont commencé à migrer vers les clubs.

Tu es passé des raves au club, comment la transition s'est-elle faite ?

Le fait de revenir de New York m'a beaucoup aidé. Il y a eu un effet de curiosité, et la musique new-yorkaise était à son apogée en 1994, très en vogue dans les clubs parisiens. Le timing ne pouvait pas être meilleur.

Si je mentionne "Rave Master Mixers", qu'est ce qui te vient tout de suite à l'esprit ?

Cette série de mix Cd a été avant-gardiste. En 1993, les mixes circulaient encore en K7 de façon non officielle. Pour la première fois, on trouvait des mixes de Djs dans les grandes enseignes, partout en France. Il y avait même des pubs TV. Ça a beaucoup contribué à la croissance de la scène électro nationale et à faire connaître les Djs de cette série à un public beaucoup plus large.

Quelles ont été tes premières résidences ?

Le Rex, depuis 1997, avec ma soirée Bass Culture, qui fêtera ses 30 ans - sans interruption - l'année prochaine. J'ai aussi été l'un des résidents, pendant quelques années, des soirées "Scream" à l'Élysée Montmartre et "Strictly House" au 287, "DeLaHouse" au Concorde Atlantique, le Wagg quand le club londonien Fabric le gérait. J'ai aussi eu des résidences à Barcelone, Madrid et New York, mais la plus récente est celle pour Circoloco à Ibiza où j'ai joué tous les étés pendant 7 ans.

En 1997, tu lances donc la soirée Bass Culture...

Des promoteurs de raves parisiennes ont lancé les soirées Temple tous les samedis et ont demandé aux Djs français qu'ils appréciaient de jouer une fois par mois. Quand ils ont arrêté ces soirées, le Rex m'a proposé de continuer à jouer mensuellement et de créer ma propre soirée... Et voilà !

Un beau souvenir à partager à propos de tes soirées Bass Culture ?

Tellement de moments magiques en 200 soirées… Je me souviens de sets et lives mythiques et inspirants de certains artistes comme Terry Francis, Kenny Hawkes, Mr. G, Lil' Louis, Octave One, Derrick May... Et des b2b mémorables avec Daniel Bell, Raresh, Cassy...

Avais-tu une exclusivité avec le Rex ou tu pouvais jouer ailleurs ?

Non, aucune exclusivité, car au début le public pouvait être très différent d'un club à l'autre. Et à partir des années 2010, mes soirées étaient plus espacées, ce qui me laissait la possibilité de jouer dans d'autres clubs importants de l'époque, comme Concrete, Les Sundays ou plus récemment le Badaboum, le Cabaret Sauvage, le FVTVR ou le Mia Mao.

Tu as dit lors d'une interview : « Parfois, j'aimerais bien qu'il y ait moins d'amnésie et que les gens regardent un peu en arrière… »

Je ne sais plus à quoi je faisais référence en disant ça, mais je Je ne sais plus à quoi je faisais référence en disant ça, mais je pense que pour beaucoup, la scène électronique française est née avec la French Touch. Médiatiquement et internationalement, peut-être, mais il y avait déjà une scène très riche dès la fin des années 80 et de nombreux Djs ou promoteurs influents de l'époque ont malheureusement disparu des livres d'histoire electro.

Quels sont les collectifs/clubs parisiens que tu affectionnais et qui n'existent plus ?

Il y a eu des soirées et des clubs mythiques entre les années 90 et le début des années 2000 qui n'existent plus. En vrac, je dirais : Open House, Scream, Kwality, le 287, le Redlight, ou le Pulp.



“ Beaucoup pensent que la scène électronique française est née avec la French Touch mais il y avait déjà une scène très riche dès la fin des années 80. ”

En 2009, tu lances Bass Culture Records...

C'était une période où la techno et la minimal dominaient. Je ne trouvais pas assez de house raw, deep, funky, hypnotique et organique. Du coup, j'ai cherché des jeunes artistes, alors presque inconnus comme Alex Picone, Lemos, Anonym dans ce style, mais aussi des artistes plus anciens qui avaient un peu disparu, Mr. G, Chez Damier, Dan Curtin, etc., pour sortir leur musique sur mon label. La philosophie du label est le prolongement de ma soirée, autant en termes de style musical que d'ouverture d'esprit, que ce soit sur les styles ou les générations d'artistes.

Le management de ton label a-t-il fortement changé ces dix dernières années ?

C'est de plus en plus dur de gagner de l'argent avec un label depuis l'arrivée du streaming. Du coup, je suis obligé de tout faire moi-même

En 2017, tu lances JV Recordings, quel est l'esprit de ce label ?

Bass Culture était avant tout une plateforme pour d'autres artistes, alors que JV est uniquement dédié à ma propre musique. Ça m'offre la possibilité de sortir, quand je le veux, des morceaux qui ne colleraient pas forcément à d'autres labels.

D'ailleurs, "JV" est très groovy ! Quel titre de l'album te représente le plus ?

C'est un album qui représente plusieurs de mes facettes - pas toutes - donc c'est compliqué de choisir. Je dirais que les morceaux "J'y vais" et "Triumphant" sont sans doute les plus personnels.

Si je mentionne Circus Company, qu'est ce qui te vient directement à l'esprit ?

Un grand label français avec lequel j'ai eu la chance de tra sur trois Eps.

Et si je mentionne Phil Weeks ?

Un super gars, Dj et producteur qui n'a jamais modifié son style de house malgré les modes. Il gère d'une main de maître le label Robsoul, avec lequel j'ai aussi eu la chance de collaborer.

Aujourd'hui, quels sont les acteurs qui reflètent bien la scène parisienne ?

Ils sont nombreux et très variés, je ne les connais pas tous. Mais parmi ceux proches de mon univers musical je dirais les collectifs : Imagine Family , Automatic Writing, SOL-R, Distrikt, mon agence Pieces, les distributeurs Yoyaku et Syncrophone, le Rex, le Badaboum, Essaim, Fvtvr, Mia Mao...

Pourrais-tu décrire la philosophie derrière ta résidence "Home Diggin'" sur Rinse FM ?

À l'origine, c'était un stream live depuis chez moi pendant le Covid. Je piochais dans ma collection de disques de toutes les époques, en privilégiant les morceaux rares ou méconnus. L'émission continue depuis sur Rinse Radio. Le concept reste le même, mais j'y inclus davantage de nouveautés et de promos.

En 2020, tu as réalisé "Technopolis" avec Antoine Molkhou sur Arte Radio, un documentaire très instructif dans lequel Dj Deep, Dj Gregory et toi dévoilent les dessous du métier de Dj à travers vos différents parcours et quotidien. Le concept est top et les neuf épisodes sont passionnants ! Puis en 2023, tu as sorti un très bel ouvrage photos intitulé "Bass Culture by D'Julz". Quel était l'objectif de ce livre ?

Mon ami Antoine, D.A. du Rex, a eu l'idée de créer une série de livres avec l'éditeur CLASSIC Paris. Il m'a proposé d'en faire un qui résume ma carrière jusqu'ici, ainsi que ma soirée en images. Je leur ai confié toutes mes archives photo et mes anciens flyers, et ils ont fait le reste, avec un regard à la fois précis et actuel. C'est un objet un peu hybride, un fourre-tout maîtrisé, dont je suis fier. Il n'en existe que 200 exemplaires, déjà sold out, donc c'est déjà un collector.

Plutôt Rive Gauche ou Rive Droite ?

J'ai toujours vécu rive droite, mais j'aime me sentir comme un touriste quand je m'aventure de l'autre côté de la Seine.

Quand tu dig, à quoi es-tu attentif et combien de vinyles as-tu dans ta collection privée ?

J'ai toujours marché au feeling quand il s'agit de digger. J'ai environ 20 000 disques mais je ne compte plus depuis longtemps.

Certains DJs parlent même de leur collection au mètre ! Quel est le disque que tu cherches depuis très longtemps et que tu aimerais enfin acquérir ?

J'ai plus de 1000 disques dans ma wanted list, mais là, tout de suite, je dirais : "Renegade Escort" d'Active Service Unit.

Ton top 5 des endroits parisiens où tu aimes chiller après tes voyages/gigs à l'étranger ?

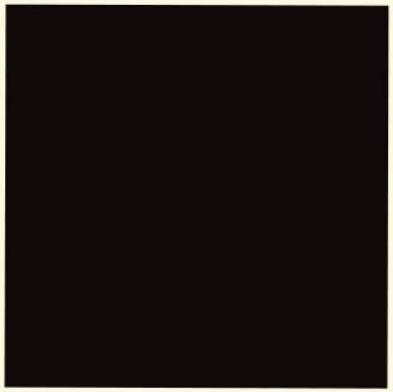
Le Luxembourg, les quais de Seine, le Palais-Royal, le Bois de Boulogne, mon canapé.

Tu as joué dans le monde entier, tu es resté fidèle à Paris. As-tu un proverbe parisien préféré ?

Alors là, je ne vois pas… mais j'aimerais bien en connaître ! Je laisse les lecteurs les trouver… Je manque un peu de recul.









ACID ARAB

EN 2016, LE GROUPE ACID ARAB SORTAIT SON PREMIER ALBUM, "MUSIQUE DE FRANCE", UN MANIFESTE ÉLECTRO-ORIENTAL PRÔNANT LE MÉTISSAGE PLUTÔT QUE LE REPLI SUR SOI. DEPUIS GUIDO MINISKY, HERVÉ CARVALHO, PIERRE-YVES CASANOVA, NICOLAS BORNE ET KENZI BOURRAS ONT SILLONNÉ LE MONDE, MULTIPLIÉ LES COLLABORATIONS ET FÉDÉRÉ UN PUBLIC TOUJOURS PLUS LARGE. RENCONTRE AVEC GUIDO POUR QUI L'EXIGENCE MUSICALE NE SE FAIT JAMAIS AU DÉTRIMENT DU DANCEFLOOR, DEPUIS SES DÉBUTS AU PULP, À PARIS.

As-tu grandi à Paris ?

Non, j'ai vécu aux Etats-Unis, dans les Hauts-de-Seine, puis dans les Yvelines.

Tes parents écoutaient-ils de la musique ?

Oui, il y avait de la musique à la maison, mon père adorait la musique et jouait de la flûte. Parfois il recevait une amie ou des amis et ils faisaient des petits concerts de musique classique dans le salon. Il y avait des vinyles qui traînaient, c'était majoritairement du classique, plus quelques disques pop. Ce n'étaient que des cadeaux qu'on leur avait faits. C'étaient mes premiers disques, entre guillemets.

Tu commences à mixer avec un matériel qui peut sembler aujourd'hui hétéroclite.

À l'époque, il y avait les Dj dans les boîtes de nuit et ceux qui n'étaient pas dans le circuit. Tout le monde employait un matériel hétéroclite. J'avais une table de mixage BST quatre pistes, une platine vinyle, évidemment à courroie, pas à moteur, un lecteur Cd de salon, un magnétophone (rires). Voilà, c'était ça mon matériel...

À l'adolescence, allais-tu en club à Paris ?

Je ne suis jamais allé en club en tant que spectateur. C'est le grand paradoxe de ma vie : j'ai toujours voulu être Dj et puis un jour je suis allé en boîte dans les Yvelines. Cela ne m'a pas plu. Il s'est passé des années avant que je ne retourne dans un club, et ce club, c'était le Pulp, à Paris. Entretemps, j'ai quand même fait des dizaines de soirées.

Tu mixais chez des particuliers.

Exactement. Je faisais des rallyes (soirées dansantes dans les milieux mondains - ndlr), des fêtes chez les gens, la "Yvelines connection" (rires).

Quand tu emménages à Paris, est-ce que tu prends ta collection de disques ?

Il y a un premier départ à dix-sept ans qui se solde par un échec, je retourne alors chez mes parents, puis je repars à vingt-trois ans. Là, c'était la bonne, là j'ai emmené mes disques. J'avais mon appartement dans le Xème arrondissement.

As-tu toujours été digger ?

Absolument. Je faisais les brocantes.

Dans les Yvelines, on peut trouver de bons disques.

Surtout lorsque j'étais plus jeune. Avec l'arrivée du Cd, les prix des vinyles ont énormément baissé. Tout d'un coup, on achetait des disques à cinquante centimes, un franc, deux francs maximum. On trouvait vraiment de tout, des disques incroyables pour presque rien. Aujourd'hui, ce n'est plus du tout le cas, maintenant dans n'importe quelle brocante, le mec vend dix euros un disque sans intérêt.

À ton arrivée à Paris, comme tu viens de l'évoquer, tu te retrouves rapidement dans l'un des lieux cultes du début des années 2000 : le Pulp.

Une copine m'avait dit : « J'ai un ami qui travaille chez EMI, il aime la musique, vous devriez vous rencontrer, vous allez bien vous entendre. » Il s'agissait de Fabrice Desprez, on s'est rencontrés et il m'a proposé de venir jouer au Pulp. C'était fou, car je n'avais jamais mis les pieds dans un club ! Cela s'est très bien passé, la soirée était géniale, et la saison suivante, Fabrice m'a proposé d'organiser avec lui une soirée mensuelle au Pulp.

Avant cette première soirée, est-ce qu'il t'avait entendu mixer ?

Non, il s'était simplement basé sur nos discussions.

À quoi ressemblait l'ambiance du Pulp ?

L'ambiance était extraordinaire et, avec le recul, je me rends compte que je ne mesurais pas à quel point c'était extraordinaire. Je n'avais pas de point de comparaison. Pour rappel, le Pulp était un club monté par des lesbiennes et il s'agissait quasiment du seul club lesbien à Paris. Il y avait aussi Chez Moune, mais l'endroit gardait son image d'ancien cabaret avec une musique un peu ringarde, à défaut de trouver un meilleur mot. Le Pulp, lui, voulait avoir un pied dans le présent et dans ce qui fait le clubbing. Les filles, car le club n'était géré que par des femmes, ont eu cette idée de créer une soirée ouverte à tous le jeudi soir. Et c'est dans ce contexte que nous nous sommes retrouvés à organiser une soirée par mois, le jeudi. Dans le même temps, Mimi (Michelle Cassaro), la patronne ; Sophie, son associée ; les filles du bar ; Fanny Corral à la programmation m'ont beaucoup éduqué. J'ai énormément appris sur la vie avec elles, mais, encore une fois, je ne m'en rendais pas compte. Elles m'ont transmis de belles valeurs. Le Pulp était vraiment un endroit infernal, tout petit, un peu crado, le son n'était pas top, mais l'ambiance était inimaginable. En soirée, je mixais Antonelli feat Miss Kittin, "The Vogue" (Freestyle Man remix) ; Herbert feat Dani Siciliano, "The Audience" ; Pépé Bradock, "Ghost" ; Greenskeepers, "Should I Sing Like This" ; mais aussi Fischerspooner ou Vitalic. Avec Fabrice, nous avons vécu quelque chose de fou : tout d'un coup, la soirée s'est mise à marcher, c'était la cohue tous les jeudis. Nous avions des guests, je me rappelle notamment d'un soir avec Béatrice Ardisson et Pedro Winter. Les Daft Punk étaient d'ailleurs venus cette nuit-là. Le club pouvait contenir environ deux cent cinquante personnes et il y en avait plus de mille qui se présentaient à chaque fois.

As-tu connu Sextoy, l'une des résidentes marquantes du Pulp, hélas partie trop tôt ?

Il y avait toute une bande de Dj géniaux au Pulp, en particulier Sextoy. C'était un personnage hors du commun. Mimi, la responsable du lieu, donnait l'impulsion. Elle venait du Sud et apportait avec elle le côté bodega, la fête. Mimi vivait dans une grande maison en compagnie de nombreux colocataires, dont Sextoy et Rachid Taha. Il y a une grande ouverture d'esprit chez Mimi. En ce moment, elle travaille autour d'un projet d'EHPAD cool. Cela s'appelle Les potes âgé.e.s.

Dans le IIème arrondissement, il y a toujours eu des clubs : le Pulp, le Rex et plus tard le Social. En quoi cet arrondissement se distingue-t-il ?

Le Pulp et le Rex étaient voisins. Il n'y avait pas de concurrence entre nous. On finissait la soirée chez eux et inversement. Parfois, on se retrouvait tous Chez Carmen... Je ne peux pas expliquer la spécificité du IIème. J'étais plus dans le Xème, même si ce n'est qu'à trois rues de là. Ce qui me fascinait à Paris en général et dans le nord-est en particulier, c'était le brassage des cultures, des gens et des genres, beaucoup plus important qu'aujourd'hui. En tout cas, il n'y a plus cela à présent dans mon quartier.

> **"Le Pulp était vraiment un endroit infernal, tout petit, un peu crado, le son n'était pas top, mais l'ambiance était inimaginable."**

En 2010, tu deviens responsable de la programmation musicale de Chez Moune et tu réalises un edit du "Sea, Sex And Sun", de Serge Gainsbourg, qui recueille un beau succès. Sébastien Merlet, (voir Star wax n°54), m'a expliqué qu'un disque dur circulait alors avec des enregistrements multipistes. Aurais-tu eu accès à celui-ci ?

Je n'en suis pas certain, mais dans mes souvenirs, c'est un ami qui s'appelle Olivier Marguerite qui avait mis la main dessus. Mon idée était de réaliser une fausse démo de "Sea, Sex And Sun" grâce à Logic. Après, je l'avais faite circuler dans Paris en faisant croire que quelqu'un l'avait dégotée. J'avais utilisé toutes les parties de la prise voix, y compris celles qui ne sont pas dans la chanson. L'anecdote très drôle, c'est que j'ai un copain dans une maison de disques qui un jour m'appelle et me dit : « Mec, j'ai trouvé un truc de ouf, écoute ça, tu vas voir c'est incroyable ! J'ai mis la main sur la démo de "Sea, Sex And Sun". On va essayer de la clearer et de la sortir. » Il me l'a passée et quand je lui ai dit que c'était moi qui l'avais faite, il n'en croyait pas ses oreilles. Cet edit n'est jamais sorti officiellement.

À la même époque, tu cofondes Acid Arab avec Hervé Carvalho. Comment avez-vous eu l'idée de fusionner la culture club avec les musiques arabes ?

C'était en 2012. Pour ma part, j'avais travaillé au Neuf Billards, parallèlement au Pulp et à La Flèche d'or. Il s'agissait d'un bar tenu par des Kabyles, ils m'avaient amené une fois en Algérie pour un mariage. J'avais ramené des Cds et j'aimais jouer des morceaux algériens au Neuf Billards pour adresser un clin d'œil à l'équipe.

Je passais déjà de Michael Jackson à Mohamed Allaoua. Dans les années 2010, ces musiques commencent à attirer un public plus large. On voit des compilations, des rééditions sortir, notamment du disco turc avec Barış K. Victor Kisswell, un vendeur des disques, s'intéressait beaucoup aux musiques du monde et m'a fait également découvrir de nombreux artistes. En 2012, donc, un copain qui s'appelle Kamel organise un festival en Tunisie et propose à Hervé, Gilb'R et moi de mixer. Pour le set que je devais jouer là-bas, j'ai l'idée de chercher tous les morceaux de musique électronique qui contiennent un sample arabisant. C'est vraiment le point de départ d'Acid Arab, j'ai passé des mois à chercher des titres comme ça et en les mixant, cela racontait une histoire vraiment dingue. À la fin du festival, il y a eu un gros back-to-back durant lequel Hervé passait de l'acid et moi des morceaux contenant un sample de musique arabe. Le mélange fonctionnait tellement bien, que, dès le lendemain, j'ai commencé à plancher sur un concept.

Ce concept débute par une soirée dans le club Chez Moune, dans le IXème arrondissement.

En effet. Avec Hervé, nous sommes allés voir une Dj de Chez Moune, Naïla Guiguet alias Parfait, pour lui demander de réaliser notre flyer. Elle a écouté notre idée et là, grâce à son cerveau aiguisé, elle a dit : « Si je comprends bien, vous voulez faire une soirée acid arab. » Je l'ai arrêtée et lui ai répondu que ce qu'elle venait de dire était incroyable. J'ai pris un papier et j'ai écrit : Acid Arab. Les huit lettres, les deux A, je trouvais que c'était parfait. On a alors changé de nom.

Vous aviez donc trouvé un autre nom pour la soirée.

Oui, disons qu'il était mauvais (rires) ! Elle devait s'intituler Oumt Souk, mais Acid Arab correspondait parfaitement à notre projet. Il est évident que le nom a tout fait. Mais au départ, Acid Arab, c'était le nom d'une soirée, ce n'était pas un nom de scène. Nous n'étions pas les Acid Arab.

Comment s'est opérée la mutation ?

Nous avons enregistré un ou deux titres et puis Hervé a démarché Pierre-Yves Casanova, un ami musicien originaire comme lui de Nice, pour lui demander de créer un morceau emblématique destiné à notre soirée. Le résultat correspondait tellement à nos attentes qu'assez vite on lui a demandé s'il n'avait pas envie de se joindre à nous. C'est alors que l'on est devenu un peu un groupe. Les débuts d'Acid Arab, ce sont surtout des sessions d'enregistrement au studio Versatile, au cours desquelles on avait réuni des musiciens occidentaux (Gilb'R, Judah Warsky, Turzi, Professor Genius) et des musiciens orientaux (Hanaa Ouassim, Adnan Mohamed, Shadi Kries) pour créer des titres. Dans le même temps, des artistes ont commencé à produire des morceaux dans le style Acid Arab. Il y a eu Joakim, Étienne Jaumet, Krikor, Pilooski, Junesex... Certains de ces tracks se retrouvent sur la compilation Cd "Collections" sortie par Gilb'R sur son label Versatile Records.

Peu après, en 2013, vous passez aux Transmusicales de Rennes. Est-ce son programmateur qui vous a repérés ?

Est-ce lui qui a nous a repérés ou est-ce notre agent qui lui a mis la puce à l'oreille ? En tout cas, il nous a offert le meilleur créneau, à savoir le set de clôture. Chaque année, une personne a l'honneur de jouer à cette place et c'est un magnifique cadeau.

Comment était l'ambiance ?

C'était de la folie. De la folie (rires)…

Au début de l'été, vous avez sorti "Resonance", votre quatrième album studio. Plusieurs de ces nouvelles pistes figurent d'ores et déjà parmi vos titres les plus écoutés sur les plateformes de streaming. Quel a été le déclencheur de ces seize titres ?

Un groupe pour exister doit enregistrer de la musique. Il faut le faire. En revanche, nous restons très attachés au format album, et, même si notre management a essayé de nous pousser dans une direction plus moderne, à savoir sortir régulièrement un titre, nous préférons commercialiser un Lp. On a aussi besoin d'un nouveau disque pour pouvoir tourner. Maintenant, ce qui fait que "Resonance" est comme il est tient surtout aux inspirations de Pierre-Yves, Kenzi et Hervé, qui sont un peu les moteurs musicaux du projet. L'évolution de la musique aussi... Tout ce qui se passe a une influence sur le groupe. Nous avions également la volonté de faire un album encore plus dancefloor que les trois premiers. À chaque fois que nos albums précédents sortaient, on finissait par se dire que c'était trop lent, pas assez énergique. En soirée ou en live, on se rendait compte qu'on accélérait nos morceaux de deux, cinq, parfois huit BPM. Sur "Resonance", il y a quelques titres plus lents, mais avec malgré tout l'envie d'aller sur le dancefloor.

Cela s'entend notamment sur l'instrumental "Sada'a", qui peut évoquer la techno minimale ou "Zorna Cadenza", une chanson au rythme reggaeton.

Il y a même un morceau avec des inspirations trap, "La Nada", d'autres plus ambient, et puis toujours nos fidèles marottes autour du raï.

C'était ma question suivante : comment enregistrez-vous les chansons raï avec les artistes que vous invitez ?

Il n'y a pas une méthode, pour chaque morceau, c'est différent. Mais si une tendance doit se dessiner, cela débute généralement par une base conçue par Kenzi ou Pierrot, agrémentée après des idées de tout le monde. Ensuite, nous démarchons un chanteur ou une chanteuse. Parfois, sur certains morceaux, la mélodie est déjà présente et nous demandons à l'interprète de se mettre dans les clous.

Dans d'autres cas, c'est un instrumental et le chanteur ou la chanteuse trouve une topline, écrit les paroles, ou planche sur le texte avec Kenzi... Cela diffère à chaque fois.

Sur ce disque, l'auditeur retrouve des voix avec lesquelles vous avez déjà collaboré et en découvre de nouvelles. Parmi celles-ci, il y a la chanteuse Rita L'Oujdia, sur "Ghzal", un mélange novateur entre électro et R&B.

On lui a envoyé un message par Instagram et il n'y a pas eu de rencontre avant la release party. Désormais, elle est parisienne, mais la collaboration musicale s'est faite à distance. On voulait un titre urbain et on a aimé sa voix, son style. Il fallait quelqu'un capable de rentrer dans "Ghzal" et on dirait que la chanson a été taillée pour elle.

Peux-tu présenter Zeina Aftimos ? Elle chante sur "Ma7boubi", un morceau uptempo, avec un break pensé pour le peaktime.

Nous avions tous envie de travailler avec Zeina. Elle a enregistré une chanson avec Ammar 808, notre artiste préféré. Il y a plusieurs années, j'avais une émission de radio et nous avions échangé par emails. J'étais allé la voir à Dubaï, c'est une femme solaire, une belle personne. Elle écrit des chansons et se produit parfois avec des formations traditionnelles à Dubaï. Il faut regarder son compte Instagram.

Quels retours avez-vous reçus suite à la publication de ce nouveau Lp ?

Cet album compte seize morceaux, alors que l'on propose en général une dizaine de pistes par disque. On a des retours éclatés, il n'y a pas de titre qui ressort, c'est agréable d'ailleurs. La diversité du disque est appréciée, chacun fait son marché. Faire un disque long était risqué, mais pour l'instant, cela semble plaire.

Peux-tu nous raconter la genèse de "Rachid Trip" présent sur votre avant-dernier album ?

Cet enregistrement remonte à une soirée festive et arrosée qu'ont passée Hervé, Gilb'R et Rachid. En after, ils ont écouté un morceau de Moodyman, me semble-t-il, et Rachid s'est mis à improviser dessus pendant qu'Hervé l'enregistrait avec son téléphone pour rire. Quelques années plus tard, après la mort de Rachid, il est revenu sur cet enregistrement et l'idée d'en faire quelque chose s'est imposée.

La voix de Rachid Taha sur ce morceau provient d'une captation au cours d'une soirée ?

Exactement.

Le son est propre, c'est incroyable.

Il y a du travail pour parvenir à ce résultat, mais si tu écoutes attentivement... Bon, évidemment, moi j'ai la bande voix, c'est d'autant plus frappant, mais si tu écoutes attentivement, on peut entendre Gilb'R dire "ouh", "eh", des choses comme ça, derrière Rachid.

Le 30 janvier 2027, Acid Arab se produira au Zénith de Paris, quel live réservez-vous à vos fans ?

Pour le moment, ce n'est pas encore défini, parce qu'il y a des questions budgétaires qui nous sont opposées. Nous rêvons d'un concert avec de nombreux invités, des chanteurs, mais nous ne savons pas encore si cela sera possible. Il ne sera pas difficile de faire venir les Parisiens et les Parisiennes, mais pour ce qui est des autres, nous verrons. La première partie n'est pas non plus définie, encore une fois, cela dépendra du budget.

Doit-on s'attendre à de nouvelles versions de vos standards, "La Hafla", "Stil" ou "Gul l'Abi" ?

Complètement. Nous nous sommes dit qu'on repartait de zéro pour cette date. Je pense que nous n'allons pas garder grand-chose des précédents lives. C'est compliqué : nous avons maintenant quatre albums, il y a de nombreux titres qu'on doit interpréter et il y a des nouveautés que l'on veut jouer. Le temps n'étant pas extensible, nous devons réfléchir à la manière de procéder, ce que l'on garde, ce que l'on retire.

Est-ce que nous allons essayer de faire des medleys comme l'avaient proposé les Daft Punk sur leur tournée Alive ? C'est en discussion. À partir de septembre, nous allons commencer à plancher et en décembre, nous aurons une résidence pour terminer.

Je te propose de conclure par une série acid (rires). Lords of Acid ou Acid Mothers Temple ?

Lords of Acid ! Je les avais interviewés quand j'étais journaliste et c'était un moment incroyable.

Acid Pauli ou Acid Washed ?

Je préfère Acid Pauli. Acid Washed a travaillé avec Chassol, un artiste que j'aime beaucoup.

Enfin, deux classiques : "This is Acid" de Maurice Joshua ou "Acid Eiffel" de Choice ?

"This is Acid", sans commune mesure. Cela faisait partie de nos références au début d'Acid Arab.



"En soirée ou en live, on se rendait compte qu'on accélérait nos morceaux de deux, cinq, parfois huit BPM."

PATATE RECORDS

PATATE RECORDS, DANS LE XIème ARRONDISSEMENT DE PARIS EST UNE VÉRITABLE INSTITUTION. CE DISQUAIRE SPÉCIALISÉ EN REGGAE ET DUB EST LE PLUS ANCIEN ENCORE ACTIF. PIERRE, LE TAULIER, CROULE TELLEMENT SOUS LES VINYLES QU'IL NE SAIT PLUS OU LES RANGER. FIGURE À FORTE PERSONNALITÉ, IL DÉNOTE DANS LE PAYSAGE CULTUREL. ENTRETIEN AVEC UN NATIF PARISIEN QUI, DÉBUTANT PROFESSIONNELLEMENT EN TANT QUE POISSONNIER À LA FIN DES ANNÉES 80, N'IMAGINAIT PAS ENCORE DEVENIR UN CHEVRONNÉ DU REGGAE INSTALLÉ RUE DE CHARONNE. PULL UP SUR PRESQUE QUATRE DÉCENNIES D'HISTOIRE.

Où es-tu né et as-tu grandi avec des vinyles ?

Je suis né rue de Pali-Kao, à Couronnes. Mes parents n'étaient pas trop des mélomanes. Dans mes souvenirs il y avait un Tépaz avec Pierre Perret et les Platters (rires). Les très vieux voient...

Deviens-tu accro au vinyle ou au reggae ?

Au vinyle. Je viens du punk-rock au départ. Le rock, le punk-rock. J'ai 15 ans en 1980. C'est le moment ou l'on change de musique, on passe du rock progressif au hard rock. En 79-80 au hit parade il y avait Madness, The Specials, beaucoup de disco, The English Beat, UB40, le truc est improbable. Maintenant avec du recul, waou, on se demande comment ça c'est passé ? Nan, c'est louche, c'est super bizarre tous ça d'un coup ? On va dire il y avait la vague ska de Two-Tone records, dans les 25 premiers il y avait sept ou huit titres anglais de ska comme The Selecter.

Radio Ivre et Les Panoyaux, le sound de Didier Vacassin, en 83 marquent t'ils le début du la scène reggae à Paris ?

Il y a des choses que je n'ai pas connue, il y avait du reggae chez Givaudan musique, le défunt Total Heaven, galerie des Champs Elysée il y avait une boutique. Il y a toujours eux des boutiques underground qui fessaient des imports jamaïcain ou anglais. J'étais trop jeune. Il y avait un mec qui avait un sound system, un petit label, et une boutique au puce, il jouait au Panoyaux. Je crois que j'y suis allé une fois et c'était pourri, n'en parlons pas. Ouai on peu dire ça pour le début de la scène parisienne. En fait, j'étais accros au sons des années 60, au rocksteady, au son reggae pop, et reggae soul anglais, Trojan, et The Pioneers qui n'est pas anglais d'ailleurs. Je suis passé du son des sixties à "Sleng Teng" de Jammy's en 86-87, entre autre, au reggae digital parce qu'ils reprenaient des classiques des sixties en digital.

Allais-tu chez Blue Moon, à la Fourche ?

Bah oui mais à la Fourche, non. Avant, j'ai été rue, je ne me souviens plus du nom mais c'était à côté de l'Institut du Monde Arabe. Après ils ont repris les locaux de New Rose Records, ceux qui ont lancé les Thugs. Après ils ont eu un shop vers les Halles. Il y a eu d'autres boutiques qui ont durées moins longtemps, dont rue de Tourtille... Nous avons de bons rapports, je vois encore Fanny de temps en temps. C'étaient des vieux, nous avions 17-18 ans et ils avaient 35 ans.

Quelle année ouvres-tu ton 1er disquaire, je crois que tu vendais aussi du funk ?

En fait, en 86-87 j'ai des amis qui partent en Jamaïque et ils reviennent avec des centaines de 45 tours et ça été le déclic : qu'est-ce que c'est ce truc, il y en a des milliers, les labels sont de toutes les couleurs, c'est nouveau, c'est ultra vivant. En 86-87 les sons étaient digitaux, ça changeait, c'était la découverte d'un univers, et j'ai voulu tous connaître, tous savoir. Il y avait des titres qui des fois devenaient des tubes. J'étais fou et j'ai cassé ma tirelire et j'ai commencé à m'acheter des disques.

Et voilà c'est le début d'une vie de collectionnite et maintenant je dois avoir 2-3 millions disques à la boutique.

Maintenant tu es en overdose (rires) !

Ouai j'avoue... En fait, j'avais un pote à l'école, Super Clark. Nous nous sommes rencontrés en parallèle d'un CAP de photo. Il a fait les 2-3 premiers Malka Family, le premier Human Spirit, et il avait un studio, un groupe, et nous avions un autre ami qui vendait tous ses disques pas chers, il voulait décrocher. Il y avait 600-700 disques dont des disques que nous voulions, soit quatre smic à l'époque je crois, et nous avons acheté sa collection. Nous avons commencé a les vendre en appartement et Clark répétait : « Viens on ouvre une boutique de disques ». Au bout d'un moment j'ai craqué, j'ai dit : « Pourquoi pas ». Il m'a fallu deux ans. J'étais un peu le frein car je n'y croyais pas. Ce n'est pas que je n'y croyais pas mais c'était nouveau, il n'y avait pas de fax, il fallait téléphoner et aller les acheter en Angleterre ou en Jamaïque et personne ou presque n'y allait à l'époque. Même Fanny elle y allait une ou deux fois par an. Je ne voyais pas le modèle économique et il m'a travaillé au corps, à l'époque j'étais poissonnier à Monoprix (rires). Il m'a obligé et j'ai dit : « Viens on essaye ». Lui, il a essayé 2-3 ans mais la relation client ce n'était pas son truc. Maintenant il joue dans la fanfare Ceux qui Marchent Debout depuis à peu près 35 ans, comme la boutique. D'abord on était en appart et en 1992 nous avons ouvert dans une petite boutique pourrie à Belleville, nous avons fait nos armes. Et oui les bacs de funk c'était lui. Clark est parti et à un moment j'arrive à la fin du bail et je me dit : « Qu'est-ce que je fait ? ». Belleville c'était bien, c'était mon quartier mais il n'y avait pas d'avenir, il faut des touristes et un endroit ou les gens on envie de venir... Et depuis 2000 je suis ici, il n'y avait rien au début et comme tu vois il n'y a plus beaucoup de place.

« Je viens du punk-rock. En fait, début des 80 j'étais accro au son des 60's, au rocksteady, au son reggae pop, et reggae soul anglais... »

As-tu fréquenté les clubs parisiens ou uniquement les sound-systems ?

Les sound systems oui mais les clubs ca n'a jamais été mon truc. Il y a des moments c'était la « crime », tu ne savais pas si tu allais revenir avec tes chaussures ou ton larfeuilles (rires). Non, il y avait de belles histoires... Il y avait des sound systems partout en banlieue, surtout Nord et Est. Et à un moment ils embauchent une sécurité d'enfoirés, les gars à l'entrée disaient : « Si on trouve un couteau on te donne des tartes. Tu peux le récupérer à la fin... » Et je crois que sur 700 entrées ils avaient 400 couteaux, ça fait un peu beaucoup. Et là tu te dis : si il y avait 400 couteaux qu'est-ce qu'il y avait dans les voitures, no comment. J'ai beaucoup rit aussi, beaucoup bue. Il y avait très peu de femme, une femme pour dix mecs, non j'exagère, je dis des bêtises (rires). Je me souviens au Théâtre Mogador, genre en 1981, pendant le concert de The Clash il y avait Futura 2000 qui peignait en live et ca puait la peinture. Sinon je me rappelle du Stadium Squash, c'était une blague, ils mettaient des mures de sono en mono juste pour en mettre plein dans la tronche des gens

A part toi, qui a contribué à propager la vibe reggae, ska, dub à Paris ?

Ah on était plein. Ohlala on est trop à avoir fait ça. Je ne peux pas te donner de noms car il y en a des centaines et si j'en oublie un ils vont me faire la gueule. Et il n'y a pas que Paris. A Paris sur le long terme il y a eu une bonne quinzaine de boutiques, après il y a eu le net. Fin 70 il y avait José, il est mort depuis, ha je ne sais plus... Il organisait des concerts...

Quand une personne entre dans ta boutique, sais-tu instantanément si elle est parisienne, de province ou étrangère ?

En ce moment c'est l'été et le fait d'être ici j'ai des clients qui se croisent. C'est-à-dire qu'il y a les anciens parisiens qui viennent à Paris voir leur famille ou leurs potes, ceux qui transite, beaucoup de touristes. Si tu vois un peu selon le look, à la manière de bouger, de tous. Chaque pays à ses spécificités. L'anglais est tatoué de partout, avec leur maillot de foot...

As-tu chiné des disques d'occasion dans des dépôts poussiéreux ?

J'ai des gens qui ont chinés pour moi à une époque. Je ne suis pas un chineur, ça me fatigue superbe vite, j'ai mal aux genoux, et je préfère quand c'est déjà chiné (rires). J'ai plus du neuf que de l'occaz. Après, c'est arrivé à une autre époque, j'achetais des stocks. Il y en a un il allait en Jamaïque, il achetait tout ce qui trainait, et il venait avec 3000 singles toutes époque confondues. Donc j'ai eu droit à ça sans chiner, sans y aller moi-même. Tu peux chiner en Angleterre mais pas en France car il y a très peu de marché d'occasion. C'est une musique qui est devenu populaire à partir des années 80 alors c'est dur de trouver des disques sortis avant les années 80.

Tu as aussi plusieurs labels : Belleville Hill, Belleville Internationale, King Patate, dans ton catalogue y a t-il des artistes parisiens ou seulement des jamaïcains ?

On a tout ! En fait, je fait dans tous les styles de reggae. J'aime tous les styles. J'ai du dub Uk avec Ras Mykha qui est un Mc de sound system d'origine parisienne mais qui a déménagé maintenant. J'ai fait du dub Uk instrumentale avec Mr Zèbre qui cartonne en ce moment. On a fait deux albums ensemble et il est d'Aubervilliers. Il y aussi David Barbès qui était Lillois, Parisien, Marseillais, et maintenant il est retourné à la maison à Lille, il faisait du dub analogique joué mais un peu électro quand même avec de vielles machines des années 90. Après j'ai fait du dancehall, j'ai sortie deux singles de Manu Digital, au début sur Boom Shak Records, il a fait un Sizzla et un Perfect en 2012. Après j'ai fait des séries de dancehall oldschool avec Sisko, un montreuillois. Puis Azrock, jusqu'à la mort !!! Il y a une douzaine d'années nous avions commencé. C'était son grand projet pour s'en sortir, et ça a marché pendant le temps ou il travaillait car il ne faisait pas de connerie. Il a un peu près fini son projet et nous avons mis dix à le sortir parce que nous avons prit une claque, parce qu'on voulait que ça soit parfait, c'était un peu dur pour tous le monde. J'ai fait aussi Jim Purple, Memorial de Montreuil. A un moment j'ai fait des Cds de ska traditionnel revival, élégant avec chanteuse. J'ai fait Aspo de Bordeaux, ils avaient tous un prix du conservatoire, ça jouait bien. Les Vikings étaient un peu parisiens et de Normandie. Il y aussi, Western Specials, un groupe de ska revival de Reims. J'ai fait que ceux qui jouaient bien, pas ceux qui jouaient mal (rires). J'ai fait aussi les Soucoupes Violentes, un disque de rock, après un groupe surf rock avec le guitariste des Wampas...

C'est comment chez toi, y a-t-il autant de vinyles ?

Non, vous allez tous tomber sur le cul parce que ma platine vinyle n'est pas branchée depuis vingt ans. Si, je dois avoir 1500 albums et 1500 singles que je n'écoute pas. Je n'ai pas le temps. Je passe plus de temps à la boutique que chez moi. En ce moment j'écoute les dubplates Chopstick, de la jungle en boucle (rires). J'adore ça.

Après toutes ces années, as-tu tenté d'être selecta ?

Ah beurk. Bah non, c'est un peu con. Je ne sais pas, j'ai trop de respect pour le métier et je me dis que je ne suis pas compétent. Il y en a plein ce sont des tocards qui passe des disques mais ce n'est pas ça être selecta, c'est un truc ou il faut savoir jauger la foule, etc. Le truc c'est que je picolais pas mal à une époque, j'ai fait ça 2-3 fois et c'était minable, j'étais ivre mort. Il me disait : c'était bien ce que tu as joué. Je donnais mes disques. Après je me disais : merde, j'ai donné ça à lui, j'aurais jamais du (rires). Ce n'était pas pour moi. Je n'aurais jamais du, c'était horrible,

Au début tu chantais, si je ne m'abuse, dans le groupe Marabunta. Combien de temps cette aventure a durée ?

Oh merde ! Ou as-tu trouvé ca toi ? Ca a durée 5-6 ans, c'était avant d'ouvrir le disquaire. Il y avait un pote du lycée, c'était la petite bande et tout. J'étais fan de musique et j'allais tout le temps voire un groupe de sixties qui s'appelait Les Responsables, ils reprenaient du Dutronc, les Kings, et c'était vraiment bien. J'étais fan, j'étais le roadies et je portais leur cabine Leslie, ceux qui savent ca pése 50kg. Et avec deux trois potes on a essayé, ça na pas marché. Ils ont réessayé de leur côté et je me suis ré incruster. C'était un trio vocal, un peu à la Paragons. On essayait d'harmoniser proprement en copiant la Tamla Motown. C'était de mi à fin 80 et nous avons eu notre heure de gloire, nous avons fait la première partie de Lee Perry à l'Elysée Montmartre. Je crois en 86, c'était sa première date en France. Le nom est un clin d'œil au film Marabunta.

Selon toi quel est le premier disque reggae français ?

Carlos il en a fait, tout le monde en a fait. Gainsbourg "Aux armes et cætera", le premier album reconnu à l'internationale. Ce n'est pas le premier parce qu'il n'a pas inventé la poudre ou autre chose. Ca date de quand, 1980, non ? Après est-ce un disque français ? Oui et non, c'est un disque produit par un français mais il y a Sly and Robbie et tous les musiciens de Bob Marley derrière. En fait, le reggae à un moment est devenu, entre guillemet, mainstream. Chaque groupe avait un titre reggae dans son album. Chaque groupe de souk avait un titre reggae. Tu connais mieux que moi, dans la musique africaine il y a pleins de groupes qui ont fait un titre. Comme il fallait faire un slow, un merengue, un truc un peu salsa, il fallait un titre reggae car c'était à la mode.

Combien de fois as-tu été en Jamaïque ?

Jamais, je suis aviophobe. Plus jeune je suis allé en Russie et ça ma traumatisé. Au retour nous avons atterri à Beauvais et il avait une tempête de neige. Tu me diras il n'y a pas de tempête de neige en Jamaïque ! Non, en fait, je ne vois pas l'intérêt. Ca ne parle pas, je n'ai pas envie, je m'en fou complétement. Le premier disque de dancehall français était avec Zeljko et je ne sais plus comment il s'appelle l'autre. C'était tout pourri mais il y avait des textes marrants. Ça commençait par « Le Jamaïque n'est pas le pays dont tu rêvais... » En fait c'est ghetto là-bas. Il y a d'autres îles à côté plus clame et moins ghetto et je ne suis pas dans le délire pèlerinage. C'est comme si tu me disais : « Je vais aller au Bronx pour le hip-hop ». Maintenant c'est moins ghetto mais avant quand tu vois les images des 80s tu flippe ta race, c'était un immense terrain vague, poubelle. Ce n'est pas la gloire et quand tu vois les images de la Jamaïque, c'est pareil, pas tout a fait car il n'y avait pas de blocks de cinq étages...

Qui sont les compositeurs et studio de mastering parisiens qui compte pour toi ?

Serial P, celui avec qui ont a fait nos deux premiers riddims. Sisko qui a fait les deux riddims d'après et plus récemment l'album d'Azrock. Euh il n'y en a presque pas à Paris. Pour le mastering j'ai un pote qui est là depuis le début, maintenant il fait tous les masterings et c'est au niveau, voir des fois c'est mieux. C'est manu, ce n'est pas son taff, il fait ça parce qu'on a eu trop de truc un peu pourri. Au début j'ai fait des choses avec Dédé dans le 17ème. J'ai du faire des masterings avec dK aussi. Maintenant, des fois on bosse avec Parelies, François Terrazzoni à des prix honnêtes. Il va tout t'expliquer pendant deux heures, il adore son taff.

Selon toi qu'est-ce qui définit un Parisien ?

Quoi ? Je ne suis pas Parisien, je suis Bellevillois et voilà. En fait, il n'y en a pas un type de parisien, il y en a plein. C'est trop facile de dire le Parisien est comme ça. Justement quand tu prenais le journal Le Parisien, il découpait en trois zones : Nord-Est, L'Ouest, et le Sud. C'est caricatural mais c'est ça. Quand tu vas à Montparnasse, tu hallucines, tu te demande ou sont les minorités éthniques. Il y a plein de gens qui m'ont dit : « Tu n'es pas Parisien, tu ne prends pas les gens de haut ». J'allais dans les squats à Montreuil, je n'allais pas au Palace. Il y avait les punks du Palace et ceux de Montreuil, les punks politisés des squats. Au Palace il y avait de whisky et de la coke, alors qu'a l'époque ca coutait des fortunes, et à Montreuil il y avait l'héroïne et la bière. C'est caricatural mais ce ne sont pas les mêmes drogues...

Es-tu nostalgique du Paris des 80-90 ?

Plutôt nostalgique des années 70 (et il se met a chanter "Le Petit Jardin" de Jacques Dutronc, l'une des premières chansons écologistes à dénoncer l'urbanisation à outrance en 1972 – ndlr). Sinon j'ai une expression : il y avait les lendemains qui chantent et maintenant ce sont les lendemains qui déchantent et tu as l'impression que tous se barre en couille, ce qui est un peu vrai. A l'époque ça allait vers le mieux pour les gens, maintenant ca va vers le pire.

Tu es moderne pour un vinyl lovers, c'est pour ça que tu distribue du dub stepper comme le Lp "Omen" ou les Ep de Strawdogs...

C'est une question ? En fait, ce sont mes potes ou des gens que je connais qui m'amènent des trucs. Ce sont des rencontres. Je ne produis rien. Je ne fais pas un plan sur la comète en me disant, tiens je vais faire un truc avec machin et machin. Des fois ils me travaillent au corps, ils reviennent pendant un moment, je ne dirais pas de nom il se reconnaitrons.

Je sais que tu adores les choux à la crème, où vas tu pour manger ital à Paris ?

A la maison. Comment sais tu que je mange ital ? Ital is vital ! En fait, je suis végétarien depuis trente ans. Je ne mange pas ital car c'est plus profond que ça, ils ne mettent pas de sel, etc. Je mange des œufs, du poisson, du fromage...

Que manque t-il à Paris pour être ton paradis ?

Il faudrait que ça soit comme aux Iles Baléares, un homme pour sept femmes. C'est ça, je crois qu'il y a ça au Baléare et en Jamaïque. Ahah non je déconne, plus de reggae !

Pour finir ton adage favoris ?

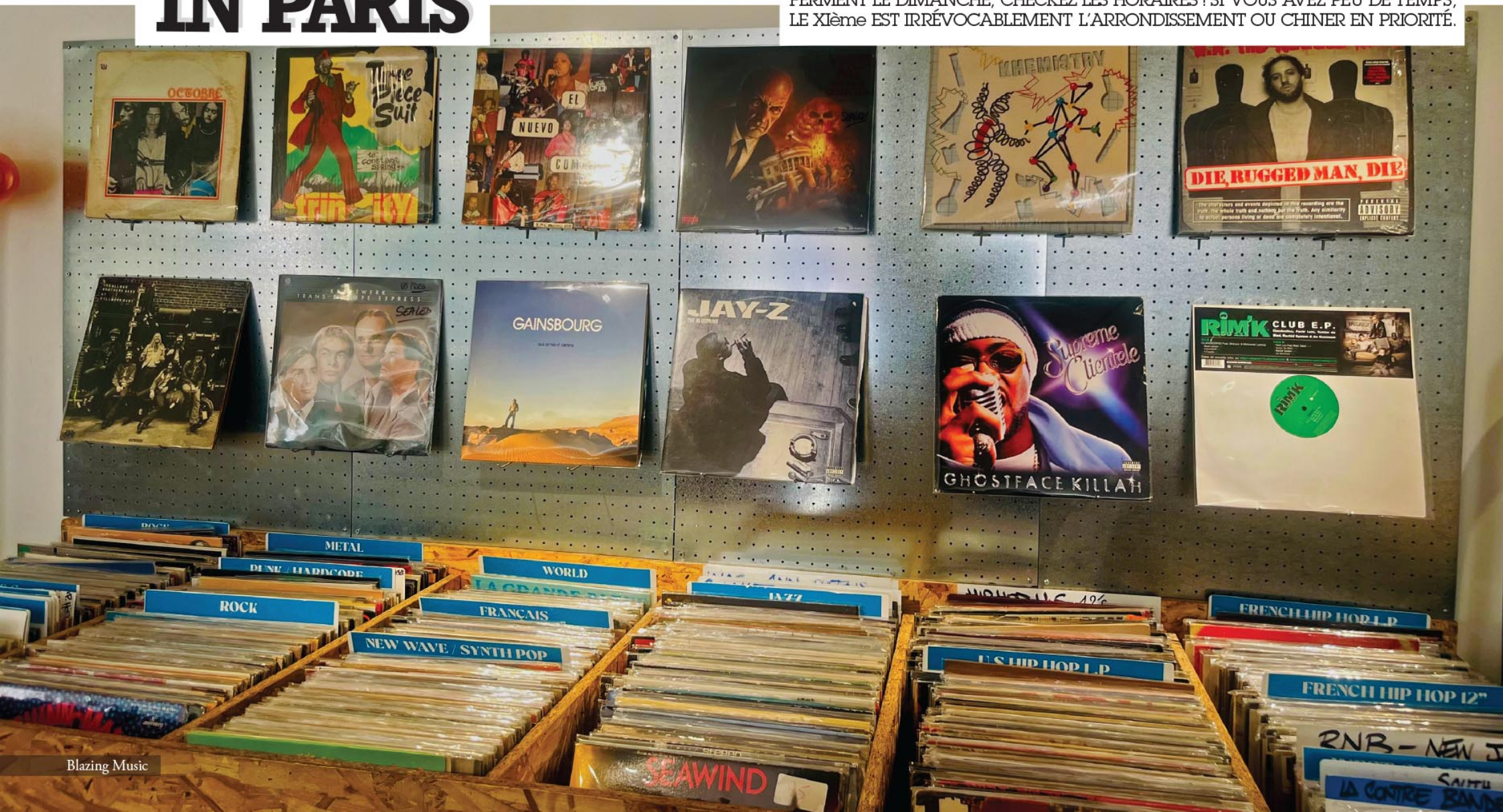
« Jah Help Those Who Help Themselves », soit Jah aide que ceux qui s'aident eux-mêmes. C'est le titre d'une chanson de B.B.Seaton.

"Jah aide que ceux qui s'aident eux-mêmes. C'est le titre d'une chanson de B.B.Seaton."



DIGGIN' IN PARIS

RECONNU COMME COMMERCE ESSENTIEL PENDANT LA PANDÉMIE, LE MÉTIER DE DISQUAIRE SOUFFRE. POURTANT LE NOMBRE DE BOUTIQUES ACTUELLES À PARIS DÉMONTRE QUE LE VINYLE FAIT TOUJOURS RÊVER. IL EST MÊME DEVENU UN PRODUIT DE LUXE. PARADOXALEMENT LES TAULIERS DOIVENT REDOUBLER DE DÉBROUILLARDISE. DE 2500 ENSEIGNES INDÉPENDANTES EN FRANCE PENDANT L'ÂGE D'OR IL EN RESTE 300 EN 2026. SANS ÊTRE CHAUVIN, LA CINQUANTAINE D'ADRESSES PARISIENNES PROPOSENT DE RÉJOUISSANTES GALETTES. LA PLUPART FERMENT LE DIMANCHE, CHECKEZ LES HORAIRES ! SI VOUS AVEZ PEU DE TEMPS, LE XIème EST IRRÉVOCABLEMENT L'ARRONDISSEMENT OU CHINER EN PRIORITÉ.



Blazing Music



DIGGIN' IN PARIS

Paris centre

> **Parallèles / 47 rue Saint-Honoré - 75001**
Librairie et disquaire depuis 1972 orienté culture rock, à deux minutes à pied de Monster Mélodies.

> **Monster Mélodies / 9 rue Déchargeurs - 75001**
Eclectique mais pas de musique électronique. Créé en 1985, c'est le shop de Paris avec le plus de bacs... Photo ci-jointe.

> **Big Smile Bazaar / 6 rue du Ponceau - 75002**
Quelques bacs mais une bonne sélection soul, funk... Fondé par le boss de Big Cheese Records.

> **Superfly / 53 rue Notre Dame de Nazareth - 75003**
Bien achalandé, neuf et occasion, surtout world music avec un bon turn over. Certifié fat par Star wax.

> **Lucky Records / 66 rue Verrerie - 75004**
Principalement pop et rock.

> **Crocodisc : 42 rue des écoles - 75005**
Depuis 1978, spécialisé en occasion aux genres variés...

> **Le Club k7 : 2 rue de Sommerard - 75005**
Cassette audio aux styles variés et des mix-tapes.

> **Paris Jazz Corner : 5 rue de Navarre - 75005**
Superbe boutique spécialisée en jazz...

> **Gibert : 34 Boulevard Saint-Michel - 75006**
Fourni en occasion et surtout du neuf en tous genres. L'un des plus gros indé de Paris, également libraire... A cinq minutes de Crocodisc.

> **Music House Paris : 6 rue de la Boule Rouge - 75009**
Ouvert en 2023 par Jérôme aka Dj Jee et Franck, ex. Topplers distro., la maison est orientée musique électronique mais, à terme, elle souhaite s'ouvrir à d'autres genres.

> **Sam Records : 22 rue Taylor - 75010**
Ouvert en 2021 par Fred Thomas, bacs de jazz et blues uniquement. Egalement label.

> **Record Station : 13 rue des Récollets - 75010**
Charmante petite boutique spécialisée en musique afro américaine avec des imports Us, Uk et Japonais.

Paris nord-ouest

> **All Access : 3 rue Brochant - 75017**
Une petite boutique mais très bien achalandée en musique des années 60 à aujourd'hui et autres accessoires.

> **Shelter Records Store : 39 rue Boursault - 75017**
Jazz, soul, funk, hip-hop et autres musiques afro latines d'occasion. Fondé par l'équipe de Digger's Digest.

Paris nord

> **Dizonord : 9 rue André Messager - 75018**
Funk, jazz, rap, world, et musiques électroniques...

> **Soul Ableta : 47 rue marcadet - 75018**
Musique afro-caribéennes : rumba, soukous, kompa, biguine et aussi du jazz, funk, reggae, hip-hop et latino.

> **Yoyaku : 14 Blv de la Chapelle - 75018**
En fond de cours d'un immeuble. Spécialisé en musique électronique. Egalement galerie au design top.

> **Exodisc : 70 rue du Mont-Cenis - 75018**
Ouvert en 1980 par un couple passionné de jazz, rock...

> **Balades Sonores : 8 rue Pierre Picard - 75018**
Situé dans une rue paralléle à l'adresse suivante, nous avons là une grande boutique certifiée fat par Star wax. Large choix...

> **Le Rideau de Fer : 12 rue André Del Sarte - 75018**
Fondé en 1982, divers genres du jazz, blues, rock garage, punk, ska, musiques de films des années 80... Et si vous aimez les marques de créateur parisien qui propose que des petites séries biens senties et de bonne facture, traversez la rue et quasiment en face il y a Isakin - chaudement conseillé.

> **The Mixtape : 32 rue des Trois Frères - 75018**
Au cœur du quartier de Montmartre. Divers bacs de pop...

> **Kanaga : 30 rue de l'Ourcq - 75019**
Le second disquaire reggae et dub de référence à Paris.

> **Ground Zero : 114 rue du Fbg Poissonnière - 75010**
Très éclectique, surtout du neuf.

Paris est

> A-One Paris : 42 rue de Montreuil - 75011
A l'initiative du patron de l'enseigne du même nom à New York, très bien achalandée en oldies d'occasion.

> Music Avenue : 10 rue Paul Bert - 75011
Plus ancienne des boutiques hip-hop parisienne. Il y a aussi un peu de dancehall, soul-funk. Francesco répare aussi vos amplis, mixette, etc. A sept minutes à pied de chez A-One.

> Music Fear Satan : 4 rue Richard Lenoir - 75011
Spécialisé en musique rock metal, punk et hardcore.

> Patate Records : 57 rue de Charonne - 75011
Spécialiste du reggae, dub, depuis les 90, lire l'interview de Pierre.

> Syncrophone : 4 rue Taillandiers - 75011
Principalement du neuf en techno et house, plus break, électro funk ou par exemple les compiles Star wax.

> Pop Culture Shop : 23 rue Keller - 75011
Librairie spécialisée en comics avec des bacs à disques.

> Born Bad Records : 11 rue Saint Sabin - 75011
Since 2006 spécialiste de la culture rock et vintage...

> Hark Records : 76 rue Léon Frot - 75011
Une maison créative avec une sélection éclectique

> ToolBox : 30 rue Saint-Ambroise - 75011
Electro hardcore, techno, DnB, Uk garage, dub, dubstep... Une caverne avec des vinyles partout, installé à cette adresse depuis 1998, finalement c'est le shop le plus anglais à Paris.

> Babaluma : 72 rue Jean Pierre Timbaud - 75011
Sélection très éclectique neuf et d'occasion...

> Betino's : 32 rue Saint Sébastien - 75011
Soul, funk, house... Petit mais très bien achalandé...

> Blazing : 14 rue de la Folie-Méricourt - 75011
Il y a principalement de la black music d'occaz. Certifié fat !

> Listen : 47 rue de la Folie-Méricourt - 75011
Très éclectique avec des pressages japonais... Vintage style.

> Miniwax : 11 Avenue Republique - 75011
Principalement du neuf dans de nombreux genres...

> Hands & Arms Music : 72 rue Crozatier - 75012
Des 60's à la soul, funk, pop, au métal...

> Modulor : 28 rue du Surmelin - 75020
Très éclectique, également distributeur.

> Cypher : 49 avenue Gambetta 75020
Jazz, soul, électro doux... Assez peu de bacs.

> Le Bar à Lot : 18 rue des Haies - 75020
Ouvert en 2025 c'est un bar et disquaire avec une dizaine de bacs d'occasions et un peu de neuf...

> Souffle Continu : 22-22 rue Gerbier - 75011
Jazz, rock indé, dark metal, hip-hop, et musique inclassable... Egalement label. Photo ci-dessous.





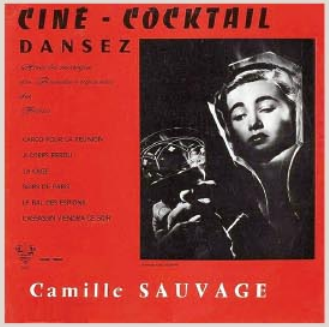
> Techno Import : 16 rue Taillandiers - 75011
Spécialisé en musique électronique.
Photo ci-dessus.

Entre Porte de Clignancourt et Porte de Saint-Ouen, au cœur des Puces de Saint-Ouen, ouvert le week-end et lundi, au 1er étage du Marché Dauphine diggez chez quinze diquaires : French Connection, Dig Dug, Panorama, Give Me 5, Basement Records, Rocket Records... Et Les Disques du Yeti au 54 rue Jules Vallès, 93400 Saint-Ouen-sir-Seine. Exclusivement de l'occasion et très peu de choses en musique électronique.

De façon irrégulière il y a des conventions ou des déstockages dans divers endroits de Paris. Enfin, l'enseigne O'CD à trois boutiques qui propose des vinyles, Cds et films d'occasions. Puis les Fnac des Halles, Des Champs Elysées et de Montparnasse ont encore des bacs à vinyles à côté de machines à laver et de matériels informatique. Sinon il existe plusieurs sites qui référencies les brocantes et vide-greniers comme www.brocabrac.fr

RARE WAX SPECIALE PARIS PAR SOUL ABLETA

SÉLECTION DE DISQUES SPÉCIALE PANAME PRODUITS PAR DES ARTISTES ET OU LABELS IMMATRICULÉS DANS LE 75. DE PARIS, EN PASSANT PAR SA BANLIEUE, AUX CARAÏBES IL N'Y A QU'UN PAS. DES HARMONIES CLASSIQUES AUX PULSATIONS CRÉOLES ET AU SOUFFLE DU JAZZ, EMBARQUEZ POUR UN VOYAGE DANS LE TEMPS, DES ANNÉES 50 AUX 70. MERCI À DJO ET OLIVIER. DEUX CHINEURS DE DISQUES DEPUIS PLUS DE 25 ANS, À L'INITIATIVE DU DISQUAIRE SOUL ABLETA OUVERT EN 2017 EN PLEIN CŒUR DE LA GOUTTE D'OR, L'UN DES PRINCIPAUX PÔLES DE LA DIASPORA ET DE LA CULTURE AFRICAINES DANS LA CAPITALE.



Camille Sauvage Et Son Orchestre / Ciné Cocktail Lp (Paroles Et Musique – 1964)

Camille Sauvage est un musicien singulier. Diplômé en composition classique du conservatoire de Paris et à l'origine joueur de violon, multi-instrumentaliste il jouait aussi du vibraphone et du piano. Suite à un voyage aux USA il se tourna vers la clarinette et le jazz. Il se rapprocha d'abord des orchestres de jazz parisiens comme Loulou Gasté ou Eddie Warner qui avait la spécificité française d'incorporer la chanson, les cordes et des musiques exotiques. Puis il se tourna vers les musiques de films et l'expérimentation sonore dont l'électro acoustique avec Nino Nardini et Roger Roger. Cet album est un recueil des premières musiques de films de Camille Sauvage des années 50, une pépite du genre, un jazz a sonorité française mêlant des mélodies mélancoliques à des orchestrations cinématiques dramatiques, ont sent déjà dans ce disque l'expérimentation et le traitement sonore du compositeur qui aboutira a des disques de jazz électronique comme "7 Drum Concerto" samplé, entre autre, par Amon Tobin.



Ginette Neveu / Poème & Sonate - 78 Rpm (La Voix De Son Maître – 1956)

Violoniste d'exception issue des cercles musicaux Parisien, petite Nièce de Charles Marie Widor et élève du compositeur et violoniste "ésotérique" Georges Enesco ainsi que de Nadia Boulanger. La plume du son Français,Ginette est une des représentantes de la musique classique française. Elle ce diffère pourtant de la plupart des artistes classique en raison d'un son lyrique et d'une grande maitrise technique allié a une force émotionnelle sauvage qui plaisait et hypnotisait une audience large et internationale dont Edith Piaf. Sa renommée commença, à l'âge de 15 ans, lorsqu'elle gagna le concours de violon polonais Wieniaski en 1935 devant un certain David Oïstrakh, lui, âgé de 26 ans. Ce disque enregistré dans les 40 est magnétique, et nous rappelle que très peu d'artistes ont réussi comme elle a populariser la musique classique en jouant des pièces profondes et sophistiquées d'une façon farouche et engagée, comme ici "Tzigane " ou la Sonate pour violon et piano de Debussy enregistré sous la recommandation de Herbert Von Karajan.



Valérie Lagrange/ Valérie Lagrange (Philips - 1966)

Valérie Lagrange est une chanteuse qui a traversé la pop et le rock Français et qui pourrait se vanter d'avoir joué avec Gainsbourg, Francis Lai, Alain Goraguer, Pierre Barouh, Gong, Téléphone, Alice, et même Benjamin Biolay. Son premier disque est peu connu mais est une pépite de la pop française car le son qui en ressort est typiquement nonchalant et représentatif du Paris underground pré 68, où s'annonçaient les relations libres, la pop psychédélique, le freakbeat, etc. Ce disque sonne déjà comme une jeune Brigitte fontaine au niveau des textes, et les morceaux sont typiques d'une pop jazz "nouvelle vague Française" du milieu des années 60. Un album somptueux.



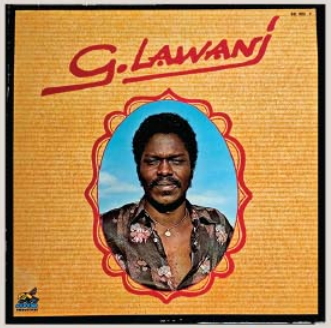
Claude Nougaro/ Plume d'Ange (Barclay - 1977)

Claude Nougaro n'est pas né à Paris mais débute sa carrière à la butte Montmartre. Ce disque a quelque chose de la sophistication parisienne, notamment grâce aux arrangements de Ivan Jullien, de Jean-Claude Vannier (L'arrangeur des arrangeurs du tout Paris - ndlr), et parce qu'il est produit par le producteur de la capitale, Eddie Barclay. Imaginez-vous un manifeste à la recherche de la magie dans un monde moderne difficile, le tout narré par la poésie d'un Claude Nougaro, et avec les arrangements de cordes de Vannier en mode Melody Nelson. L'un des sommets du disque est "Le K du Q", un titre jazz fusion / jazz funk arrangé par Maurice Vander. Ce disque n'a jamais eu la retombée commerciale qu'il mérite car les formats des morceaux sont trop longs, certains de quinze minutes, d'autant que des paroles sont engagées. On a ici un grand représentant d'un jazz typiquement français avec les cordes d'un Django Reinhardt, la poésie d'un Léo Férré, et la cinématique du génie de Vannier. Vive la Poésie.



Voodoo Family / Voodoo Family (Vogue – 1975)

Une petite perle afro-soul ! Sorti sur le tout jeune et éphémère label parisien Soukous. Il ferma l'année suivant sa création. Il n'y a aucun lien avec le genre musicale si ce n'est qu'il fut spécialisé dans la musique moderne africaine du milieu des 70's. Ce disque est un bijou du genre soul, aux solides arrangements, avec de furieuses lignes de basses enveloppantes, de la pédale wah wah en veux tu en voilà, de superbes accompagnements à l'orgue Hammond et piano électrique rappelant le groove du culte Afro Lafayette Rock Band ! Focus sur les deep soul cut "To Forget the Time", le soul-full "We Have to Build a Nation" et la soul caribéenne "Oh kibino". Ce projet regroupe différent musiciens de la diaspora afro-caribéenne d'Île-de-France avec au chant et à la direction artistique l'auteur-compositeur "rasta" Hugues Onestas à qui l'on doit le soul killer "Yes Give me Your Love"extrait du Lp "Sing the Gospel Reggae". A la batterie le jeune Sydney Thiam, futur membre du projet jazz-fusion Zaka Percussion et du célèbre groupe parisien world-pop : Les négresses vertes.



Grégoire Lawani / Grégoire Lawani Lp (BBZ Prod. – 1977)

Unique album du chanteur togolais Grégoire Lawani sorti en 1977 sur le label parisien Big Bazar productions, plus connu sous les initiales BBZ. Le perroquet posé sur les lettres bleutées du label parlera au crate diggers d'île de France. Ce label fut créé en 1973 par la pop star française Michel Fugain... L'album est une solide production afro soul qui ravira les amateurs du genre, produit et arrangé par le guitariste et orchestrateur Slim Pezin connu pour ses collaborations avec Claude François, Manu Dibango, Johnny Hallyday... Huit titres enregistrés au studio parisien CBE dans le XVIIIème, co-fondé par l'avant gardiste Bernard Estardy, selon la formule du Baron en 1971. Focus sur les titres "Africa Land of Soul" au groove hypnotique, ainsi que l'afro-tribal soul "Tayata" l'entraînant titre pop soul "Habie". Et la sublime ballade soul "So", rappelant les productions Dibango par son final plein d'envolée de solo de saxophones et cuivres.



Voltage '8'/ Cosaque 1978 (Capriccio – 1978)

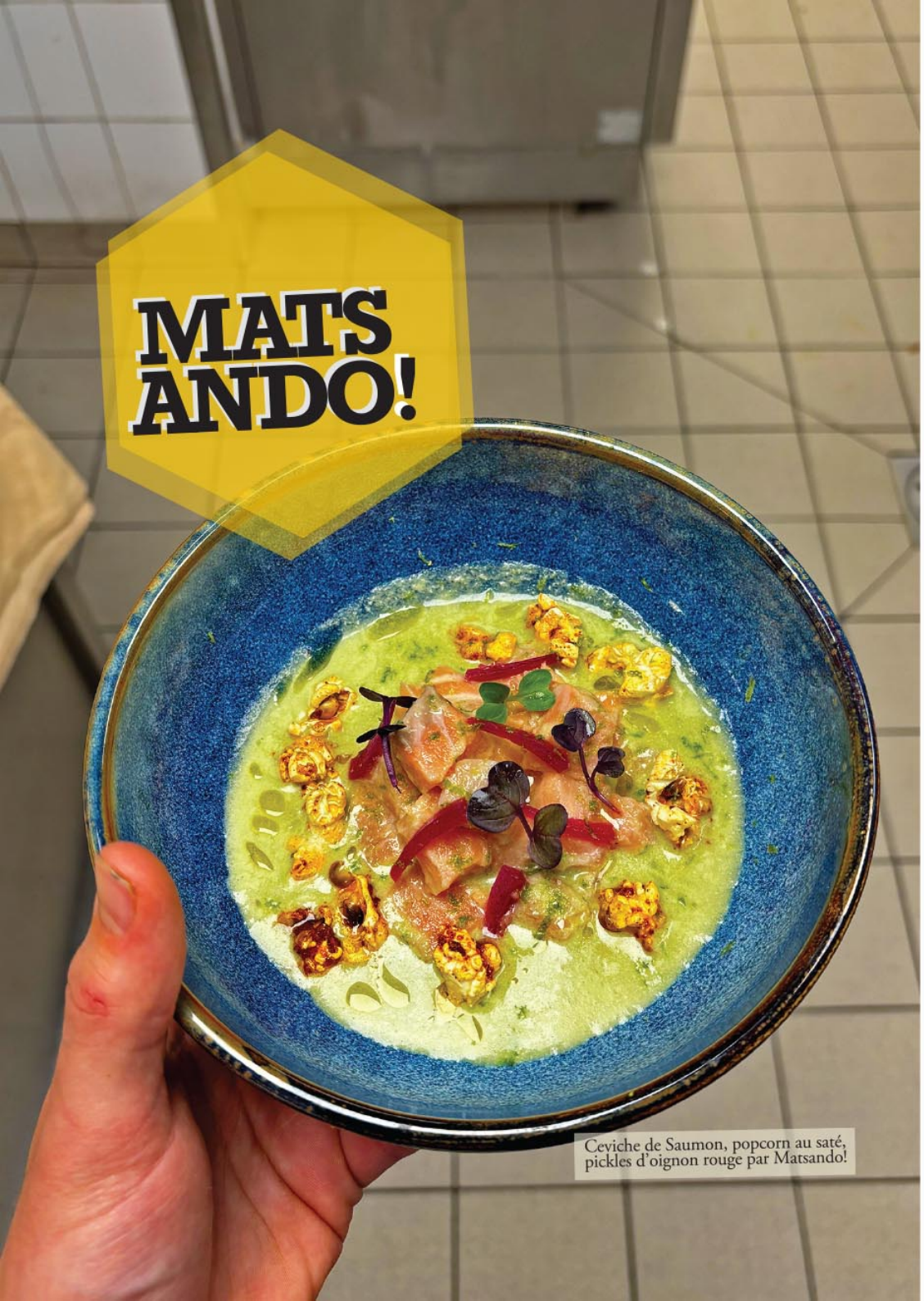
Tropical groove production ! Sorti sur le label parisien Capriccio, il y a peu d'information sur son origine si ce n'est qu'il fait référence à des traversés de la Seine en bateau mouche où différents orchestres jouaient pour divertir les touristes. Voici donc le premier album du groupe Voltage '8', fondé par le charismatique et habité Erick Cosaque originaire de la Guadeloupe, maître tambour gwo-ka mariant les rythmes traditionnels au jazz, à la soul et au funk. Une fusion qui ravira les diggers de rare groove. Focus sur le deep soul "Guadeloupe Ile de Mes Amours" où Cosaque chante en français la perte de son île, accompagné d'Edouard Labor au saxophone et Avenant au synthétiser. L'afro-tribal dance d'"Ingaingo" mêlant gwo-ka et basse funk me touche également ! Chaudement conseillé.



Grégoire Lawani / Grégoire Lawani Lp
Paul Louis et ses Cumbéléros / Soukou Loukou (Ebonia disque – circa 1974)

Production afro-caribéenne du milieu des 70, dirigée par le flutiste et dialoguiste guadeloupéen Pierre Louis, ici accompagné de ses Cumbéléros. On y retrouve également son frère Roland Louis au synthétiseur, le percussionniste Serge Marne et le saxophoniste Marcel Louis-Joseph. Le groupe nous propose d'agréables biguines qui séduiront les amateurs du genre. On y trouve par dessus tout le sublime soul jazz cut "Yasmina" et le latin jazz "Impro Cubano". Un disque qui se fait de plus en plus rare. Sortie chez Ebonia Disques, un autre furtif label parisien avec seulement deux sorties.

MATS ANDO!



Ceviche de Saumon, popcorn au saté, pickles d'oignon rouge par Matsando!

LE JOUR, IL IMPRESSIONNE LES INVITÉS DE SON SPECTACLE VISUEL ET GUSTATIF. LA NUIT, IL STIMULE LE DANCE FLOOR DE SON SHOW AUDITIF À TRAVERS UNE EXPÉRIENCE GLOBALE. DE LA GASTRONOMIE À LA CULTURE CLUB IL N'Y A QU'UN PAS DE DANSE POUR ÊTRE BIEN. DIPLÔMÉ D'UN BTS EN MANAGEMENT D'HÔTELLERIE ET CUISINE EN 2020, IL CULTIVE AUSSI UNE PASSION POUR LE DJING. DEPUIS CINQ ANS, GQOM, AMAPIANO, BATIDA, AFRO OU DEEP HOUSE SE MÉLANGENT DANS LA CONSOLE DE MATSANDO!. ENTRETIEN AVEC UN JEUNE TALENT CRÉATIF, MEMBRE DU COLLECTIF MIEL ET RÉSIDENT SUR RINSE FRANCE, PRÉOCCUPÉ PART L'ART DU PARTAGE.

Es-tu né à Paris et y avait-il des vinyles à la maison ou plutôt des livres de cuisine ?

Je suis né à Paris, au cœur de Pigalle et j'ai toujours vécu et orbité autour de ce quartier qui compte parmi les plus vivants de la capitale. J'ai toujours habité avec ma mère jusqu'à récemment et je la soupçonne d'être à l'origine de mon amour pour la musique, elle avait une collection de Cd qui n'en finissait pas, malgré ça j'allais toujours vers mes préférés, Jamiroquai, ou encore Justin Timberlake. Chez mon père on écoutait plutôt les compilations de Stéphane Pompougnac pour l'hôtel Costes dans la voiture, et à la maison il n'a pas mal misé sur l'éducation de mon palais. Pas de livre de cuisine mais du temps à le regarder cuisiner.

Je crois que les meilleures écoles de cuisine sont à Paris, est-ce correct ?

En France on a la chance d'avoir les meilleures écoles de cuisine et quand elles ne sont pas en France ce sont souvent les écoles de grands chefs français qui ouvrent à l'étranger. Depuis longtemps le savoir-faire français est reconnu mondialement et les plus avides de l'apprentissage de la cuisine viennent absorber les enseignements de la cuisine française. Ça a créé un truc intéressant, où les apprenants ramènent avec eux ce savoir-faire dans leur pays d'origine et y créent leur propre signature en y mélangeant leurs traditions culinaires locales. Ça donne naissance à une fusion gastronomique fascinante.

Peux-tu nous parler de ton cursus de chef cuisinier, quel souvenir ?

J'ai un parcours de cuisinier assez classique. J'ai suivi une formation en management en hôtellerie et cuisine chez l'EPMT, en alternant l'école avec l'entreprise et ça m'a permis de vite me rendre compte dans quoi je me suis embarqué. Ça fait maintenant 15ans que j'ai prononcé le premier « Oui Chef! » (rires). Aujourd'hui j'ai la chance d'évoluer dans une cuisine où j'ai certaines responsabilités mais surtout un équilibre qui me permet de m'occuper de ma carrière de Dj.

Contrairement au Djing, la cuisine est un très vieux métier, mais les vins naturels ne sont même pas abordés dans le cursus des écoles…

J'aurais aimé t'en dire plus mais j'imagine que depuis le temps ils ont quand même dû être obligés de se mettre à jour et de traiter du sujet des vins naturels. Ils sont énormément consommés en France, notamment pour leur absence d'additifs et de pesticides.

Il y a beaucoup de recettes françaises avec de l'alcool, est-ce cela qui définit la cuisine française ?

L'alcool a sa place dans toutes les cuisines du monde je dirais, on l'utilise surtout en tant qu'exhausteur de goût et chaque alcool a sa particularité. Je dirais que le vin est celui qui est le plus utilisé surtout dans les plats incontournables comme le bœuf bourguignon. Par exemple au Japon, l'alcool de riz est énormément utilisé, notamment pour mettre en avant l'umami, que l'on surnomme aussi la cinquième saveur.

Justement, j'ai entendu que le pot-au-feu ou le bœuf bourguignon vient du Vietnam. Et la choucroute est inspirée d'un plat chinois…

(Rires). Je n'ai jamais entendu ça mais ça ne m'étonne même pas, au final on s'inspire tous de quelque chose pour créer sa propre version et on peut en dire la même chose pour la musique.

Si un étranger visite Paris, as-tu trois plats typiques de chez nous à lui conseiller ?

Si je devais conseiller des plats phares parisiens, je penserais direct à la cuisine de bistrot ou encore des bouillons parisiens. Ce qui me vient directement en tête c'est le croque-monsieur, avec une crème au comté bien gourmande et un bon jambon de Paris, ça m'arrive quand je peux d'y rajouter des lamelles de truffe, pour les amateurs du champignon. Le classique des hôtels/palaces parisiens, la soupe à l'oignon, réconfortante en soir d'hiver, à toujours travailler avec de bons produits, un bon fromage, dernièrement j'ai tenté de cuire la soupe avec une croûte de parmesan et ça a ajouté une profondeur de saveur, la faute à l'umami, encore lui. Et enfin bien sûr l'incontournable œuf mayo, très simple mais encore une fois avec des œufs de qualité, on peut gober facilement 4-5 moitiés d'œuf, j'adore rajouter du sésame toasté dessus et un peu de ciboulette.

“ Le classique des hôtels/palaces parisiens, la soupe à l'oignon avec de bons produits… ”

Les grands chefs cuisiniers agissent souvent comme des conservateurs du patrimoine culinaire, en protégeant les traditions, les recettes classiques de la gastronomie, et aujourd'hui certains chefs parlent de cuisine chaotique. Comment te positionnes-tu ?

Pour ma part, je trouve d'autant plus important de conserver le patrimoine culinaire, que de laisser libre cours à l'inspiration et à l'interprétation. On pourra faire ce que l'on veut, on aura toujours besoin de revenir aux classiques et aux traditions de la cuisine française parce que c'est vachement bon, à chacun le droit de se l'approprier comme il l'imagine, je demande seulement à être invité pour tout goûter !

Qui sont les chefs français et étrangers qui t'inspirent ?

J'ai un énorme respect pour Alain Passard, qui donne aux légumes un chemin de vie assez respectueux. Il a la main sur le produit, de la graine à la récolte, de la livraison à la cuisson et au dressage. Il prouve qu'il y a une infinité de façons de traiter les légumes, et j'espère pouvoir goûter à sa cuisine au moins une fois. À l'étranger, j'ai une admiration pour le chef italien Massimo Bottura, qui vient de la même région que ma famille. C'est surtout avec Food for Soul qu'il m'inspire. C'est une association, qu'il a créée avec sa femme, elle lutte contre le gaspillage alimentaire et l'exclusion sociale en transformant des surplus de nourriture en repas de qualité pour les personnes démunies.

Œuf parfait, mousse de champignon et châtaigne, pickles champi/châtaigne, lard Ibaïama (photo ci-jointe). Est-ce ta signature ? Et un œuf parfait doit-il cuire pendant une heure, c'est long pour le client ...

(Rires). Oui, c'est une recette vidéo que j'ai postée sur mon Instagram. C'était une petite improvisation pour une entrée du jour que j'ai faite avec les ingrédients que j'avais à disposition. J'aime bien me lancer ce genre de défi. Je me surprends parfois à pondre un truc pas mal du tout ! Bon, parfois, ça peut aussi être un gros raté (rires). Et non ! Heureusement, en cuisine, on a la possibilité de faire les préparations en amont et de mettre les ingrédients à température si besoin. On s'engage quand même à servir l'entrée en moins de dix minutes. J'imagine mal dire à un client qu'il va devoir attendre 45 min qui correspond au temps de cuisson d'un œuf parfait dans un four vapeur.

As-tu d'autres recettes à partager ?

Oui, des recettes à retrouver dans mon potentiel futur livre de cuisine.

As-tu une idée précise de ce que tu souhaites développer ? Je crois que tu t'intéresses beaucoup à la cuisine japonaise ?

J'aimerais grave pouvoir ouvrir mon propre lieu, qui mêlerait la cuisine, la musique, les conversations, pour faire ressentir aux gens qu'ils sont chez eux, tout en connectant avec les autres clients.

Oui, les kissaten japonais, des cafés traditionnels japonais au style rétro, m'inspirent beaucoup. J'aime cette idée de simplicité, dans la nourriture mais aussi dans la déco, avec le bois, les grandes bibliothèques, l'hospitalité des propriétaires, les vinyles de jazz en lecture, le bon café...

Ton top 3 ou 5 des adresses parisiennes ou manger saint et sans payer trop chère, soit moins de 30 euros sans l'alcool par tête...

Allez manger chez La Cuisine de Souad, ils font de la cuisine marocaine vegan. Ils n'ont plus de lieu fixe donc il faut réussir à les choper quand ils ont un stand dans un événement, c'est tellement bon. Je suis allé manger récemment dans le restaurant thaïlandais Pochana, tenu par un couple franco-thaïlandais, j'étais sur le cul ! Tout était délicieux, très bonne sélection de vin naturel, le lieu ne peut pas accueillir beaucoup de personnes, il vaut mieux réserver. Pour un dimanche de flemme si on a envie de bien manger, d'être bien accueilli et servi, allez à Hollybelly, tout est dit dans leur slogan : « It's good because we care ».

“J'ai un énorme respect pour Alain Passard...

À l'étranger j'ai une admiration pour le chef italien Massimo Bottura, qui vient de la même région que ma famille.”

A partir de quand vas-tu en club à Paris ?

A partir de 2016, j'ai commencé à aller en club alors que j'étais encore mineur. J'avais un ami Dj qui jouait du rap US dans les boîtes du triangle d'or à Paris, le quartier des Champs Élysées, Georges V, avenue Montaigne, etc. Mon ami Dj m'emmenait souvent avec lui notamment au Hobo, c'est un peu bling bling (rires). J'ai longtemps fréquenté ces lieux uniquement pour faire la fête, et maintenant je veux sortir uniquement si je sais que je vais écouter des Djs qui kiffent ce qu'ils font et qui te transportent dans leur univers. Bon, ça m'arrive quand même de sortir pour faire la fête entre potes sans être exigeant sur la qualité du Dj set.



Yaourt grec, purée de petit pois, tartare de thon rouge, fraise fraîche et fraise en pickles, petits pois croquants, et œufs de saumon par Matsando!

Quel est le déclic qui t'amène à devenir Dj ?

Pendant longtemps, j'ai curaté des playlists pour moi-même sur ma plateforme de streaming. Puis, petit à petit, j'ai commencé à les partager, et la suite logique c'était de transformer ces playlists en mix. Sa m'a mené là où j'en suis aujourd'hui ! Je mets toujours la découverte musicale au centre de mes intentions lors de mes sets.

Quelles sont tes influences musicales et les Djs qui t'inspirent ?

J'ai beaucoup été influencé par les musiques électroniques dans mon adolescence, The xx était mon groupe préféré et par extension Jamie xx a été une grande inspiration pour moi. Kaytranada a aussi une grande place dans mon cœur. Actuellement, j'écoute énormément de musiques afro-électroniques, c'est hyper varié et je trouve qu'il y a des genres pour chaque moment de la journée. Je passe de la deep house à l'amapiano, en matinée, puis le gqom rythme vraiment mes soirées. Pour les plus curieux et avides de découvertes, j'ai décidé de curater une playlist qui regroupe à peu près tous les genres catégorisés dans les musiques afro-électroniques, toujours en mettant en avant les artistes underground et en essayant de leur donner le plus de visibilité. Elle est à retrouver notamment sur Deezer sous le nom de Deep Kuts.

Parle-nous de tes premières soirées en tant que Dj ?

Mes premiers Dj sets je les ai faits aux côtés de MiEL, le collectif/média dont je fais partie depuis maintenant plus de quatre ans. Etre membre de ce groupe m'a vraiment apporté. Musicalement j'ai absorbé tout ce que je pouvais, ça m'a grave fait évoluer et ça m'a aussi professionnalisé.

Ton meilleur souvenir en tant que Dj ?

Un événement qui m'a marqué et auquel j'ai pu jouer, c'était Kuraza, à Toronto. Avoir eu la chance qu'on ait pu me faire confiance à l'autre bout du monde si tôt dans ma carrière, c'était une énorme chance. Puis l'ambiance, l'ouverture musicale et le love qu'on m'a donné, ça m'a rempli de joie !

Le vinyle et les rotators te préoccupent-ils ?

Honnêtement, j'ai un grand respect pour les joueurs de vinyle, c'est hyper admirable. Puis le taf monstre de curation est inhumain (rires). Je suis de la génération numérique mais ça fait un bon moment que j'ai envie de commencer à digger des vinyles et à beat matcher. J'arrive petit à petit à investir dans le matériel. J'apprécie beaucoup de voir de plus en plus d'événements à Paris, qui proposent des soirées vinyl only. C'est sans aucun doute un énorme skill à avoir, puis ça a l'air d'apporter beaucoup d'autosatisfaction aussi.

Tes endroits préférés à Paris ?

Humm, pour flâner dans un parc je dirais le parc de Belleville, assez calme et discret. Pour manger, j'aime beaucoup aller à On The Bab vers Pyramides, c'est un très bon restaurant coréen accessible. Je traîne toujours dans mon Pigalle adoré. Ou je me retrouve souvent à L'Embuscade, resto vegan. On y mange bien, on y danse bien, c'est ma deuxième maison.

Selon toi qu'est-ce qui définit un Parisien - Parisienne ?

On est considérés comme aigri et pas accueillant. Je dirais seulement de venir nous voir pour vous prouver le contraire. Je dirais des Parisiens que ce sont des personnes de goût. On a la chance de compter beaucoup de très bons restos, on fait bien la fête, on arrive à se rassembler quand c'est nécessaire, et on a quand même beaucoup de chance d'être là où on est. Et ça, je m'en rends compte quand je roule à vélo le long des quais de Seine en pleine nuit.

Que manque t-il à Paris pour être ton paradis ?

Idéalement plus de libertés et moins d'oppression. Laissez-nous danser quand on veut danser, laissez-nous investir des espaces pour qu'on puisse s'exprimer artistiquement. Ouvrez des « convenience stores », par pitié on a faim à 4h du matin, on ne veut pas tous aller au Pied de Cochon.

“ Je suis de la génération numérique mais j'ai un grand respect pour le vinyle. Le taf monstre de curation est inhumain. ”





“ L'alcool a sa place dans toutes les cuisines du monde... Au Japon, l'alcool de riz est énormément utilisé, notamment pour mettre en avant l'umami, que l'on surnomme aussi la cinquième saveur. ”



Dj Myst

Un verre de
Perrier bien glacé avec des glaçons et une rondelle de citron vert

5 chansons qui représentent Paris
- Niska "Paris"
- X-men "Retour aux Pyramides"
- Tito Prince "Paname en Realité"
- U'l Team atom "La Rue Chante"

Ta première approche du Djing
Le Dj qui m'a donner envie de mixer et ambiancer le public c'est Dj Maseo de De La Soul

Ton meilleur souvenir en tant que Dj
Ma première fois à Abidjan avec Youssoupha. L'avion a eut du retard on est allé directement sur l'événement avec nos valises y'avait tellement de monde qu'on pensait que c'etait l'activité normale de la ville, mais non, tout le monde, plus de 50000 personnes étaient venues voir le concert. La sensation de ouf !

Les plus et les moins de la scène parisienne
Quand tu joues à Paris tu as ta famille, tes amis, les personnes qui te connaissent donc tu ne veux pas les décevoir. Les moins c'est une pression plus grande que d'habitude

Es-tu nostalgique du Paris des 80-90 ou trouves-tu que Paris mûrit bien
Je pense qui faut vivre avec son temps. A l'époque c'était bien y'avait le rituel d'aller dans les magasins de disques... Aujourd'hui y'a les nouveaux sur Internet...

Lorsque tu dig qu'est-ce qui t'obsède
De trouver le vinyle rare qu'on ne trouve pas partout et surtout de récupérer les vinyles que je n'ai pas acheté à l'époque pour compléter ma collection

En 5 mots, ta définition du Parisien-ne
Fête, ambiance, boisson, musique, chanter

Quel métier aimerais-tu faire si tu n'étais pas Dj
De base je suis dans la vente, la musique qui était mon passe-temps est devenue mon plein temps. Alors si ça s'arrête, retour au charbon sans soucis.



Dj Mango & Holly

Un verre de
Un Dark 'n' Stormy. Et moi de vodka...

5 chansons qui représentent Paris
- MZ "Les Princes"
- Nono la grinta " Paris"
- 6zaye "Les Clés de Paname"
- Niska "Paris"
- Gnanva "Paname"

Et la sélection de Dj Mango :
- Édith Piaf "La Foule"
- Justice "Stress"
- 113 feat. Magic System & Mohamed Lamine "Un Gaou à Oran"
- Daft Punk "Digital Love"
- Phoenix "Lisztomania"

Votre première approche du Djing
Holly : C'était un projet que j'avais en tête depuis quelques années mais c'est qu'en mai 2025...

Vos débuts dans la nuit parisienne
Holly : Au G-five. Je suis tombée dans les pommes avant de mixer. Très beau souvenir.
Mango : Le Titty Twister, inspiré du club du film "Une Nuit en Enfer" de Quentin Tarantino. J'y ai vécu des soirées assez épiques.

Votre BPM maximum
174 Bpm. Et pour Holly : 160, bouyon !

Si je vous dis L'Embuscade
Des cocktails, des copains, une ambiance festive et beaucoup de sons afro-caribéens.
Holly : After après avoir été au Rouge...

Une autre passion que la musique
Mango : La danse...
Holly : l'art en général, la mode, j'ai un faible pour les documentaires sur tout ce qui se passe au-delà de la couche d'ozone, mais aussi dans les profondeurs des océans...

En 5 mots, ta définition du Parisien-ne
Mango : Pressé, exigeant, créatif, contradictoire, multiculturel. Holly : Travailleur, impatient, expressif, vif, fun

Votre adage favori
Holly : One Love.
Mango : Ne te compare pas, construis.



Sidy Seye

Un verre de
Jus de houblon

5 chansons qui représentent Paris
- J'Mi Sissoko "L'Hymne à l'Amour"
- Démocrates D "Le Crime"
- La Cliqua "Rap Contact"
- Préface "Palace Hôtel"
- Olivier Constantin "Cobra"

Ta première approche du Djing
Ce que j'ai vu c'est dans les maquis parisiens, gamin avec les parents, 76 à 82 je crois...

Tes débuts dans la nuit parisienne
1984, 85 ou 86 La Défense je sais plus trop, gamin j'avais 10 ou 11 ans, je faisais les concours de danse les dimanches aprem et parfois la nuit, au Midnight Express où je devais rentrer par derrière en scred avec les grands de la cité...

Les plus de la scène parisienne
Les Djs en lots et en qualité avec de vrais connaissances vinyliques...

Et les moins
Personne danse... Bring back the slow jam. Le quart d'heure américain, faut danser ensemble.

Un endroit où te ressourcer à Paris
Dans mon village, le Paris XIXème, on a tout ce qui faut ici, au quartier, même pas besoin d'aller au centre ville, même le Musée de la Musique et le ciné est ici... On a un nouveau bowling...

Ton meilleur souvenir en tant que Dj
Les aprems Black Soly au caves du Chapelais à la Fourche/Place Clichy, avec les remix live de Dj James (RIP)...

Si je te dis danse, tu réponds
1 Touche 2 Style

En 5 mots, ta définition du Parisien-ne
Bo Bo, bonne : bouffe, bourre, bougne

Un Dj qui te rend fou systématiquement
Dj Supreme & Dj Undercover d'Hijack

Ton adage favori
Ne tire pas sur l'herbe pour quelle pousse !

Versatile records présente



Out now on vinyl & digital
Remix Ep coming soon, feat. Dj Sotofett, Beatrice B and Michael J Blood

Versatile

gilbr.bandcamp.com/music


FESTIVAL
CHAPITEAU SONORE
26 SEPTEMBRE 2026
CARRIÈRES-SOUS-POISSY (78)
CONCERTS
BOUM HIP-HOP
ATELIERS & ANIMATIONS
SPECTACLE PYROTECHNIQUE
WWW.CHATEAUEPHEMERE.ORG
CHÂTEAU ÉPHÉMÈRE
Illustration : Gabriel Marès